

1996

Deux Niveaux d'Expression Du Systeme Aspectuel-Temporel en Francais.

You Qi He

Louisiana State University and Agricultural & Mechanical College

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses

Recommended Citation

He, You Qi, "Deux Niveaux d'Expression Du Systeme Aspectuel-Temporel en Francais." (1996). *LSU Historical Dissertations and Theses*. 6190.

https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses/6190

This Dissertation is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Historical Dissertations and Theses by an authorized administrator of LSU Digital Commons. For more information, please contact gradetd@lsu.edu.

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

UMI

A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600

DEUX NIVEAUX D'EXPRESSION
DU SYSTEME ASPECTUEL-TEMPOREL EN FRANCAIS

A Dissertation

Submitted to the Graduate Faculty of the
Louisiana State University and
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

in

The Department of French and Italian

by
You Qi He
B.A., University of Foreign Languages of Shanghai, 1966
May 1996

UMI Number: 9637777

**Copyright 1996 by
He, You Qi**

All rights reserved.

**UMI Microform 9637777
Copyright 1996, by UMI Company. All rights reserved.**

**This microform edition is protected against unauthorized
copying under Title 17, United States Code.**

UMI
300 North Zeeb Road
Ann Arbor, MI 48103

Copyright 1996
He You Qi
All rights reserved

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier sincèrement le professeur Claude Vandeloise, notre directeur de thèse, pour ses commentaires et suggestions. Son aide bienveillante nous a été indispensable pour accomplir la présente étude. Nous voudrions aussi exprimer notre reconnaissance aux professeurs David R. Wills, Lucie Brind'Amour, Hugh W. Buckingham, Sylvie Dubois, Denise Egéa-Kuehne et Richard C. Moreland, les membres du jury. Leurs commentaires nous ont également été très précieux. Nous voudrions aussi remercier les professeurs Antoine Culioli, Mary-Annick Morel, Catherine Fuchs et George Yule qui ont bien voulu lire et commenter une version antérieure ou une partie de notre thèse.

Table des matières

REMERCIEMENTS	iii
RESUME	v
CHAPITRE	
1. Introduction	1
2. Approches du système aspectuel-temporel	10
2.1. Guillaume	10
2.2. Klum	20
2.3. Vet	25
2.4. Weinrich	31
2.5. Fleischman	37
2.6. Conclusions	44
3. Deux niveaux d'expression du système aspectuel-temporel en français	48
3.1. Le temps verbal	48
3.2. L'aspect	68
3.3. Temps, aspect et facteurs non-grammaticaux ..	110
3.4. Deux niveaux d'expression de l'indicatif	122
3.5. Les emplois 'modaux' des formes de l'indicatif	162
4. Textes et analyses	177
4.1. Les esquisses bibliographiques	178
4.2. Les reportages journalistiques	183
4.3. Les chroniques journalistiques	187
4.4. Les ouvrages d'histoire	190
4.5. Les résumés de roman	193
4.6. Les journaux de voyage	197
4.7. Les correspondances intimes	200
4.8. Les interviews	203
4.9. Les conversations quotidiennes	208
4.10. Conclusions	213
5. Conclusions	216
BIBLIOGRAPHIE	221
VITA	229

ABSTRACT

There are, among natural languages in the world, two modes of temporal expression: tensed languages use morphological means to express time relationships; whereas tenseless languages use only lexical, co-textual and/or contextual means in their temporal expression. In fact, we can also identify two modes of temporal expression among different moods in French. The Indicative Mood uses morphological means to express time relationships; whereas with moods other than the Indicative (i.e. the Infinitive, the Participle, the Subjunctive and the Conditional), the utterer has to recourse to lexical, co-textual and/or contextual indication to distinguish different time relationships. Furthermore, within the forms of the Indicative Mood, we can also identify two modes of temporal expression. The so-called Narrative Present and similar uses of the compound past are actually temporally neutralized forms: they all rely on lexical, co-textual and/or contextual indication in temporal expression. These two forms constitute a parallel level of aspectual-temporal expression in different kinds of discourse. Therefore, there are actually two levels of aspectual-temporal expression with the forms of the Indicative: at one level, aspectual-temporal oppositions are realized by means of all the tense forms of the Indicative; at the other level,

aspectual-temporal expression is realized by the temporally neutralized present and compound past combined with lexical, co-textual and/or contextual indication of time. One level is more formal and more complex in aspectual-temporal expression; the other is more casual and simpler in aspectual-temporal expression. An analysis of different texts is proposed, illustrating the mechanism of two levels of aspectual-temporal expression in discourse.

Chapitre 1

INTRODUCTION

Dans cette étude, nous proposerons une nouvelle approche qui nous permettra de trouver une vue d'ensemble cohérente rendant compte de l'organisation et du mécanisme du système aspectuel-temporel en français.

On peut bien entendu douter de l'existence même d'un tel système. En effet, alors que les locuteurs francophones se servent de temps verbaux avec beaucoup d'aisance et de clarté, leurs différents emplois présentent d'épineux problèmes théoriques pour les linguistes qui essaient de restituer l'organisation des temps verbaux et d'en découvrir le mécanisme: il est difficile, quand on considère l'ensemble des temps verbaux, d'en procurer une explication théorique cohérente et systématique, tant ils semblent se contredire les uns les autres! Benveniste (1966:237) écrit à ce propos:

'Ces divisions [des paradigmes temporels dénommés 'présent', 'imparfait', 'passé défini', etc.], incontestables dans leur principe, restent cependant loin des réalités d'emploi et ne suffisent pas à les organiser.'

Certains linguistes et grammairiens, entre autres Chevalier, Blanche-Benveniste, Arrivé et Peytard (1964:334), ne semblent pas croire à l'existence d'un système temporel:

'Le vocabulaire grammatical prête à confusion. Les mots *temps* et *mode* ne sont que des étiquettes de

classification. Ces étiquettes ne rendent pas compte de la souplesse et de la variété d'emploi des diverses formes verbales.'

Dubois (1964:1) en conclut que:

'Les notions d'aspect et de temps appartiennent non au code lui-même, mais au message: il ne peut donc exister à proprement parler un système temporel du français'.

Imbs (1968:9) pense que le système des formes [verbales] est simple et clair, mais que:

'l'étude des emplois semble vouloir se perdre dans l'indéfini le plus inorganisé. (...) Ce contraste entre le système des formes et celui (très problématique, en tant que système) des valeurs, est loin de s'expliquer par le phénomène de la polyvalence des formes. Sommes-nous réellement en présence d'un secteur de la grammaire irréductible aux normes habituelles du langage? Ou faut-il voir là quelque désordre plus imputable aux grammairiens qu'à la réalité linguistique? L'un et l'autre sans doute.'

Nous pensons pourtant que le désordre des emplois n'est qu'apparent, et qu'ils doivent être rigoureusement organisés dans un système selon des principes encore mal connus. Car, si le désordre est inhérent à la langue, comment peut-on s'exprimer avec tant de clarté et de précision, et être compris sans aucune équivoque?¹ Puisque les utilisateurs de la langue ne voient aucun problème dans l'emploi des temps verbaux, il faut croire que les problèmes relevés par les

1. Même si la production et la compréhension langagières étaient régies par des lois différentes, du désordre dans la production devraient nécessairement causer des problèmes de compréhension. Donc, s'il n'y a pas de problèmes de compréhension, c'est qu'il n'y a pas de désordre dans la production.

linguistes et les grammairiens sont plutôt imputables à leurs façons d'aborder ces problèmes. Pour que les emplois des temps verbaux soient bien distincts et assez vite maîtrisés par tous, il faut qu'il y ait un système. De plus, il faut que les principes régissant ces emplois soient assez simples pour être facilement assimilés, et assez clairs pour être efficacement utilisés par tous les locuteurs francophones dans leur communication quotidienne. Bien entendu, si les principes régissant le système peuvent être simples, les emplois et effets de sens qu'ils engendrent sont extrêmement complexes. D'où les difficultés de restituer l'organisation du système et d'en découvrir le mécanisme. Et quand le système est présenté sous un faux jour, même les emplois les plus ordinaires deviennent des problèmes inextricables.

Dans cette étude, nous utiliserons l'existence de deux modes d'expression temporelle parmi les langues naturelles du monde, l'un dépendant d'une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle (comme celui des langues qui ne possèdent pas de temps verbaux), l'autre indépendant d'une telle indication (comme celui des langues qui possèdent des temps verbaux), pour démontrer que ces deux modes d'expression temporelle existent aussi dans le système verbal du français. L'infinitif, le participe, le subjonctif et le conditionnel ont recours au premier mode d'expression temporelle, tandis que l'indicatif utilise le second mode

d'expression. Nous montrerons ensuite que ces deux modes d'expression temporelle existent aussi parmi les formes verbales de l'indicatif. Il y a, en fait, deux niveaux d'expression parmi les emplois des formes du système aspectuel-temporel de l'indicatif. L'un recourt principalement au premier mode d'expression temporelle; l'autre utilise le deuxième mode d'expression temporelle. L'un est essentiellement constitué de deux formes verbales - le présent et le passé composé de l'indicatif, qui sont dans ce cas temporellement neutralisés et s'appuient sur une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle; l'autre est constitué de toutes les formes verbales de l'indicatif, y compris le présent et le passé composé, qui sont dans ce cas des temps déictiques, c'est-à-dire, capables d'indiquer le type de rapport temporel entre une situation (un terme général proposé par Comrie (1976) pour une action, un événement, un état, etc.) et le moment de l'énonciation. Nous verrons dans 3.4.2. que le premier mode d'expression temporelle est acquis avant le deuxième, et constitue par conséquent, pendant une certaine période, le seul mode utilisé par l'enfant. Le deuxième mode, qui est acquis plus tard que le premier, possède un code plus élaboré et apporte une plus grande précision aspectuelle et temporelle. Le premier mode d'expression temporelle est conservé par l'adulte, qui passe tout naturellement d'un mode à l'autre selon les circonstances (formelles ou

familiales, soutenues ou détendues) et selon les besoins de précision aspectuelle-temporelle. On peut donc constater deux niveaux d'expression dans le discours, dominés respectivement par ces deux modes. Et il y a souvent des alternances et des interactions entre les deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Selon nous, tout le mécanisme du système temporel est basé sur cette organisation de deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle.

Dans le chapitre 2 de ce travail, nous passerons en revue des théories qui représentent les différentes approches du système aspectuel-temporel. Nous discuterons, dans 2.1., la théorie 'psycho-mécanique' de Guillaume qui a influencé plus d'une génération de linguistes et grammairiens. Par exemple, De Boer (1954), Klum (1961), Sten (1962) et Martin (1971) ont développé leur théorie du présent à partir de la théorie du présent de Guillaume, pierre angulaire de sa théorie aspectuelle-temporelle. Nous discuterons, entre autres, la version améliorée que Martin propose pour la théorie de Guillaume. Nous discuterons dans 2.2., la théorie de Bull (1960) appliquée au français par Klum (1961). Cette théorie représente un effort pour résoudre le problème du système des temps verbaux en construisant une structure qui se veut universelle, exhaustive et symétrique, basée sur un raisonnement logique de 'possibilités relationnelles'. Dans 2.3., sera discuté le

modèle du système temporel proposé par Vet (1981), qui s'inspire de trois sources: premièrement de Martin (1971), en divisant le système temporel en deux sous-systèmes parallèles, l'un centré autour du présent, l'autre centré autour de l'imparfait; deuxièmement de Reichenbach (1947), en considérant les temps verbaux comme l'expression d'une relation entre trois points temporels: le moment de la parole S, le moment pendant lequel a lieu l'événement E, et le point de référence R à partir duquel le locuteur considère la situation dont il parle; et enfin de Prior (1957, 1967, 1968), lorsqu'il utilise le langage du calcul des prédicats. Cette division en deux sous-systèmes sert de support à la théorie des 'mondes possibles'. Nous verrons que la scission artificielle du système apporte des difficultés insurmontables. D'autre part, les emplois 'modaux' tels que ceux du présent (PR), du passé composé (PC), de l'imparfait (IMP), et du plus-que-parfait (PQP) dans des propositions introduites par *si* hypothétique nécessitent une explication théorique plus complexe que l'hypothèse des 'mondes possibles'. En fait, tout un code grammatical est attaché à l'usage de cette conjonction. Dans 2.4., nous discuterons la théorie textuelle de Weinrich (1973), qui représentait une nouvelle direction de recherches consistant à aborder les catégories aspectuelles-temporelles en cherchant leurs propriétés ou fonctions dans le texte ou le co-texte. Nous montrerons que cette théorie,

en prenant l'effet pour la cause, provoque des problèmes difficiles à résoudre. Nous discuterons enfin dans 2.5., l'approche discursive-pragmatique des principales catégories temporelles-aspectuelles utilisées dans les textes narratifs - le passé simple (PRET), le passé composé (PERF/PC), l'imparfait (IMP), et le présent (PR) - proposée par Fleischman (1991), qui se base sur la 'grammaire émergente' de Hopper (1987). Quoique nous ayons des vues proches de celles de l'auteur sur bien des problèmes, nous trouvons pourtant qu'elle insiste trop sur le côté instable de la grammaire en disant qu'à chaque type de contexte correspondent différentes grammaires. Si les catégories aspectuelles-temporelles peuvent avoir des effets 'textuels', 'expressifs' et 'métalinguistiques' que l'on met plus ou moins consciemment à profit, ce sont toujours les propriétés aspectuelles-temporelles qui en sont les causes, et qui déterminent en dernière analyse le choix d'une forme verbale dans un texte.

Après avoir examiné ces différentes approches du système aspectuel-temporel, nous exposerons, dans le chapitre 3, notre vue du système aspectuel-temporel. Nous discuterons dans 3.1., la notion du temps verbal et les problèmes causés par différentes conceptions du temps verbal; nous discuterons dans 3.2., les aspects en français, et proposerons, en reformulant leurs définition, un nouveau modèle du système aspectuel; dans 3.3. nous démontrerons le

rôle joué par les facteurs non grammaticaux (indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle) dans l'expression temporelle de l'infinitif, du participe, du subjonctif, du conditionnel, puis, dans celle de deux formes de l'indicatif - le présent et le passé composé. Nous démontrerons que les formes verbales du français ont recours en fait à deux modes d'expression temporelle comparables aux deux modes d'expression temporelle qui se manifestent dans les langues naturelles du monde. Dans 3.4., nous démontrerons que les formes verbales de l'indicatif en français fonctionnent à deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Au premier niveau, dominant le présent et le passé composé neutralisés qui, en s'appuyant sur une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle, prennent la place de tous les autres temps de l'indicatif; au deuxième, tous les temps de l'indicatif, y compris le présent et le passé composé employés comme des temps déictiques, constituent un système élaboré d'oppositions aspectuelles et temporelles. Nous décrirons l'organisation et le fonctionnement de ces deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Nous discuterons la distinction entre le présent neutralisé du premier niveau d'expression et le présent dit 'historique'. Nous étudierons aussi la place des 'futurs du passé' et celle des formes surcomposées dans le système aspectuel-temporel de l'indicatif. Dans 3.5., nous traiterons les emplois 'modaux'

de certaines formes verbales de l'indicatif. Ces emplois ne font pas partie des oppositions temporelles de l'indicatif.

Le chapitre 4 sera consacré à des analyses de textes appartenant à différents types de discours, de la langue écrite ou orale, pour illustrer avec plus de détails et d'exactitude les distributions, les alternances et le fonctionnement des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Le chapitre 5, enfin, présentera les conclusions de cette étude.

Chapitre 2

Approches du système aspectuel-temporel

Dans ce chapitre, nous nous proposons de passer en revue les différentes théories qui ont tenté précédemment de résoudre les problèmes posés par le système aspectuel-temporel. D'une part, une littérature surabondante a déjà été consacrée à ces problèmes, si bien que, dans certaine mesure, toute tentative de résoudre ces problèmes ne saurait être qu'une sorte de syntétisation et de reformulation de ce qu'on a déjà fait jusqu'à présent, mais sous un angle différent et dans un système d'oppositions différentes. D'autre part, l'examen des différentes approches précédemment proposées nous ferait mieux comprendre la nature des problèmes du système aspectuel-temporel. Nous discuterons dans 2.1. la théorie 'psycho-mécanique' de Guillaume; dans 2.2., la théorie 'onomasiologique' de Bull appliquée au français par Klum; dans 2.3., la théorie des 'mondes possibles' de Vet; dans 2.4. la théorie textuelle de Weinrich; et dans 2.5., l'approche discursive-pragmatique proposée par Fleischman pour les principales catégories aspectuelles-temporelles utilisées dans la narration.

2.1. Guillaume:

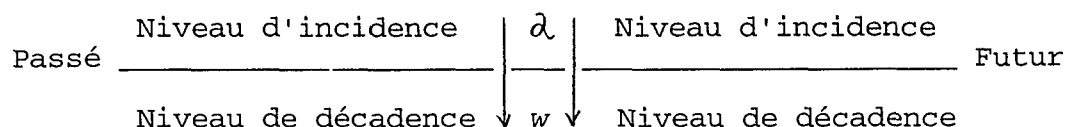
L'école de 'psycho-mécanique du langage', dont font partie Sechehaye (1926), mais surtout Guillaume (1929, 1964) et ses successeurs, a développé une théorie assez originale

du système aspectuel-temporel, qui a encore de l'influence aujourd'hui. Il est donc nécessaire d'en examiner les thèses principales. Selon la théorie 'psycho-mécanique' de Guillaume, les modes seraient des 'indices de position' de la 'chronogénèse' - la génèse des temps verbaux.

'Il existe ainsi en français une successivité modale qui est celle de représentations du temps parvenues à plus ou moins de complétude. La moins complète, la moins avancée en elle-même de ces représentations est celle appartenant au mode quasi nominal réservé aux formes verbales impersonnelles (infinitifs et participes); la plus complète et la plus avancée en elle-même, celle appartenant au mode indicatif. Une représentation en quelque sorte moyenne, marquant une étape entre le minimum de construction du mode quasi nominal et le maximum de construction du mode indicatif est celle appartenant au mode subjonctif.' (1964:210)

Quant aux temps de l'indicatif, Guillaume écrit dans *Temps et verbe*: 'pour pouvoir diviser le temps en époques, il faut disposer du présent, sans la coupure du présent le temps est amorphe' (1929:31). Il ajoute que le présent se recompose dans l'esprit 'pour partie de l'instant qui vient de s'écouler', c'est-à-dire d'une parcelle du passé, et 'pour partie du temps qui va s'écouler', c'est-à-dire d'une parcelle du futur (cf. 1929:51). Selon lui, la juxtaposition de ces deux parcelles, appelées 'chronotypes' dans sa terminologie, est une *condition nécessaire* de la conception de présent. Dans son article intitulé 'De la double action séparative du présent' (1964:210-211), il propose une nouvelle version de cette théorie. Le présent sépare d'abord

le temps en deux plans: le plan du passé et le plan du futur. Ce premier effet séparateur appartient au 'présent de position'. Le second effet séparateur du présent est de diviser le plan du passé et le plan du futur en deux niveaux: un niveau d'incidence et un niveau de décadence. Le second effet de séparation appartient au 'présent de composition': 'Le présent se recompose intérieurement de deux parcelles de temps, aussi petites que l'on voudra, l'une faite de passé, l'autre de futur'. Les deux niveaux d'incidence et de décadence correspondent à la composition de ce 'présent vertical'. Soit figurativement:



Ici, λ représente la parcelle de futur, w la parcelle de passé. Les flèches verticales symbolisent le 'cinétisme' 'selon lequel on voit d'instant en instant, dans le présent même, la parcelle de futur opérer sa conversion en parcelle de passé.' Le résultat de cette double action séparative est de donner 'cinq positions en système, et conséquemment cinq formes de langue - une par position - à partir desquelles auront à se produire en discours toutes les oppositions que peut comporter l'expression du temps.'

Dans la terminologie guillaumienne, le temps 'incident' au niveau d'incidence est le temps qui vient, et qui a,

selon l'auteur, sa source dans le futur et continue, avec le caractère d'incidence qu'il doit à cette origine, dans le passé. Le temps 'incident' est ainsi du temps complet, parfait. Le temps 'décadent' au niveau de décadence est le temps qui s'en va, qui ne commence, selon l'auteur, qu'à partir du présent et continue, avec le caractère de décadence qu'il doit à cette origine, dans le passé. Le temps 'décadent' est ainsi du temps incomplet, imparfait, auquel il manque une époque - le futur. Le temps 'incident' engendre le futur (j'aimerai, j'aurai aimé) et l'aoriste (j'aimai, j'eus aimé): le temps 'décadent' engendre le présent (j'aime, j'ai aimé) et l'imparfait (j'aimais, j'avais aimé). La différence qualitative du temps incident et du temps décadent (parfait ou imparfait) est ainsi une source des aspects. Pour l'auteur, la distinction de la construction simple, par exemple *j'aimerai*, d'avec la construction composée, par exemple *j'aurai aimé*, est une question non pas de temps, mais d'aspect. La forme temporelle dans les deux cas est la même, il n'y a donc qu'un terme pour chaque paire de construction, par exemple: le *présent* pour *j'aime* et *j'ai aimé*. En somme, tous ces efforts théoriques visent manifestement à justifier le schéma des temps de l'indicatif suivant, où les 'cinq formes' (en fait cinq paires de formes) correspondent aux 'cinq positions en système' données dans le premier schéma à la page 12:

: j'aimai, j'eus aimé	j' aime λ	j'aimerai, j'aurai aimé :
: j'aimais, j'avais aimé	j' aime ... j' w j'ai(aimé)	j'aimerais, j'aurais aimé:

(1929:71)

Les études de Guillaume ne manquent pas de vues profondes, mais son hypothèse 'psycho-mécanique' sur l' 'architecture' des modes et des temps ne nous paraît pas convainquante. Nous voyons que, dans cette théorie, les modes sont réduits au nombre de trois pour correspondre aux trois étapes de la 'chronogénèse'. Ainsi, l'infinitif et le partitif sont devenus le mode 'quasi nominal'; le conditionnel est considéré comme un temps de l'indicatif; et l'impératif est exclu parce qu' 'Il n'est question ici que des modes de pensée. Le mode impératif est un "mode de parole"' (1964:210). Visiblement, si le conditionnel est appelé le 'futur hypothétique' et placé au niveau de décadence, faisant ainsi pendant à l'imparfait, c'est plutôt par souci de symétrie du schéma qu'à cause de la réalité linguistique. Sa place à cette position du schéma n'est pas justifiée par la théorie du niveau d'incidence et du niveau de décadence, selon laquelle le temps 'décadent' est du temps incomplet, imparfait, auquel il manque une époque - le futur. En fait, s'il s'agit ici du conditionnel-temps (Brunot (1922) est le premier à faire la distinction entre

un conditionnel-temps et un conditionnel-mode), sa place dans le schéma aurait dû être à la gauche du présent, puisque c'est un 'futur du passé'. A en juger par un exemple de l'auteur: *je savais qu'il VIENDRAIT* (1929:57), il s'agit d'un futur du passé. Dans ce cas, il n'y a rien d'hypothétique dans ce 'futur hypothétique'. Quant au conditionnel-mode, qui, tout comme le subjonctif, distingue mal les 'époques' (voir 3.2., 3.3.), sa place aurait dû être à l'étape médiane de la 'chronogénèse', avec le subjonctif, selon la théorie guillaumienne. Sans parler de ses valeurs modales qui sont distinctes de celles de l'indicatif. De plus, statistiquement, le conditionnel-mode est beaucoup plus important que le conditionnel-temps. Selon une enquête de Martin : 'sur 660 ex. de COND dit "présent", 598 étaient en emploi modal (plus de 90%) et 127 ex. sur 129 au COND dit "passé" (98.4%)', les exemples ambigus étant 'comptés avec le conditionnel-temps' (1971:130). Voilà des faits qui ne nous laissent pas hésiter quant à l'existence d'un mode conditionnel. Mais Guillaume s'oppose à la distinction entre le conditionnel-temps et le conditionnel-mode, en disant que 'du point de vue formel, rien ne permet, en français, de faire cette distinction.' (1929:71)

Le 'présent vertical' est aussi une notion douteuse. Que veut dire en effet ce 'présent' croisant verticalement la ligne du temps, et comment est-il devenu vertical? Mais nous voyons bien l'utilité de ce 'présent vertical' pour la

théorie guillaumienne: il sert en effet à diviser le plan du passé et le plan du futur en un niveau supérieur d'incidence et un niveau inférieur de décadence, et cela, pour justifier le schéma des temps de l'indicatif. De plus, on voit la difficulté, devant laquelle se trouve cette théorie, lorsqu'elle doit placer le présent et le passé composé dans le schéma: ne pouvant ni les placer l'un à côté de l'autre à un même niveau, ni situer l'un au niveau d'incidence et l'autre au niveau de décadence, Guillaume les dresse verticalement et met *aime* à la gauche de $\frac{\alpha}{\omega}$, *ai aimé* à la droite de $\frac{\alpha}{\omega}$.

L'erreur qui est à la base de cette théorie est d'avoir identifié le temps physique avec le temps verbal. Et selon cette théorie, non seulement la ligne du temps pourrait être découpée en tronçons, mais encore le tronçon du présent pourrait être remanié de manière à devenir un 'présent vertical' croisant 'le sens de la marche du temps'. Et les tronçons du passé et du futur pourraient à leur tour être divisés horizontalement, comme le 'présent vertical', en deux niveaux superposés. Mais ces opérations 'psychomécaniques' ne sont pas vérifiables. Selon nous, si le temps physique peut être représenté par une ligne continue (encore que la ligne de temps physique ne puisse pas être découpée et rendue verticale, ou divisée horizontalement en niveaux superposés), les temps verbaux n'expriment que des rapports déictiques entre des situations et le moment d'énonciation,

et ne sauraient correspondre aux 'positions' que leur attribue l'auteur. Ainsi, le conditionnel-temps se réfère la plupart du temps aux faits passés; le passé composé, quand il est employé comme un substitut du passé simple, a une référence passée comme ce dernier. Le temps 'incident' et le temps 'décadent' sont des notions douteuses également. Comment se fait-il qu'il y ait deux temps, dont l'un vient du futur et continue jusque dans le passé, et l'autre s'en va à partir du présent et continue dans le passé, parallèlement au premier? Le moins qu'on puisse dire, c'est que *ai aimé* et *avais aimé* engendrés par le temps 'décadent' et *aurais aimé* placé au niveau de 'décadence' ne sont certainement pas 'imparfaits', comme le suggère cette théorie. Comme nous verrons dans 3.2., les formes composées expriment un aspect accompli, donc 'parfait'. Tous ces problèmes mettent en cause le cadre rigide du schéma qui nous est proposé.

Martin (1971), parmi d'autres, essaie de donner une interprétation plus fine de la théorie guillaumienne du temps. Il distingue d'abord le 'présent effectif, le moment vécu', du 'présent linguistique', en disant que:

'En fait, tout acte, même fragmenté en parcelles infiniment petites, sera toujours divisible, et le présent effectif échappera à l'expression linguistique parce que, de nature, il tend vers une infinie étroitesse. Poussée jusqu'à ses dernières conséquences, la loi d'étroitesse conduit à envisager le présent comme une simple limite entre le passé et l'avenir, comme un seuil d'inversion, sans plus, que l'esprit est

incapable d'appréhender, parce que, vidé de tout contenu, mouvant et étroit, il n'est pas exprimable en tant que tel. (...) Le présent linguistique doit donc obligatoirement, en dépit de la loi d'étroitesse, interpoler en soi, pour exister, une parcelle aussi petite que l'on voudra de passé, et une autre, équivalente ou non, de futur. Une quantité positive de temps est indispensable pour son existence.' (1971:85)

En abandonnant la notion de 'présent vertical' ainsi que celles de 'niveau d'incidence' et de 'niveau de décadence', Martin identifie le présent effectif avec le 'présent de position', qui divise l'axe des temps en deux époques opposées, l'avenir et le passé; et le présent linguistique avec le 'présent de composition', qui, grâce à la réunion d'un fragment aussi important ou aussi faible que l'on voudra de futur et de passé, crée une époque nouvelle qui vient se loger entre le passé et l'avenir. On voit que l'idée d'un présent (linguistique) composé d'un 'fragment' de futur et de passé reste intacte.

En réalité, le présent effectif ne tend pas, comme le pense Martin, vers 'une infinie étroitesse'. Ses limites sont flexibles, mais il a certainement une durée plus ou moins longue. Comme le dit Bergson: 'Sans doute il y a un présent idéal, purement conçu, limite indivisible qui séparerait le passé de l'avenir. Mais le présent réel, concret, vécu... occupe nécessairement une durée' (cité par le Petit Robert, 1984). La conception du 'présent effectif', tel que le conçoivent les gens dans la vie réelle, est

réflétée dans des propos comme 'vivre au présent sans s'inquiéter trop de l'avenir', ou 'maintenant la plupart des Français ne connaissent plus de différences nettes entre les emplois du passé simple et du passé composé'. On voit que, pour le locuteur, le 'présent effectif' dans ces propos doit être plus long qu'un ou deux jours. Le 'présent effectif' conçu comme équivalent du moment d'énonciation ne tend pas 'vers une infinie étroitesse' non plus. Au lieu de s'engager dans une spéculation abstraite, il vaut mieux observer comment les gens le conçoivent en utilisant les temps verbaux. On constate que, pour celui qui parle, le moment juste avant son énonciation peut être considéré comme faisant partie de son 'présent effectif' (non grammatical). Par exemple, dans un reportage en direct: 'Jean prend le ballon... il le passe à Pierre... , Pierre le manque...', les actions précèdent sans aucun doute l'énonciation. Mais le moment juste avant l'énonciation peut aussi être considéré comme faisant partie du passé, par exemple: 'Il a dit oui!' Cette phrase peut suivre immédiatement l'acte de dire 'oui', mais on s'exprime cette fois avec le passé composé. Cela dépend donc de la façon dont le locuteur conçoit son présent (non grammatical). Il ne faut donc pas tenter de déterminer la longueur du présent (non grammatical). Le 'présent effectif' ne tend vers une infinie étroitesse que quand, dans une méditation théorique, on s'efforce de déterminer les limites absolues du présent

physique. Quant au présent linguistique, il s'agit d'un concept grammatical représentant l'un des trois types de rapports déictiques entre les situations et le moment d'énonciation, les représentant comme simultanées, antérieures ou postérieures par rapport au moment d'énonciation. Ce rapport ne saurait être en aucune façon 'composé d'une parcelle de passé et d'une parcelle de futur'. La contradiction entre la conception identifiant le temps verbal avec la ligne du temps physique et le caractère déictique de celui-ci reste donc toujours la même.

2.2. Klum:

La théorie de Bull (1960), appliquée au français par Klum, est en fait un raisonnement logique sur les possibilités de relations temporelles. Le résultat de ce raisonnement logique est le 'système maximum': 'le grand système hypothétique comprenant toutes les possibilités relationnelles' (Klum, 1961:67). La structure des temps en français ainsi obtenue est représentée par le schéma suivant:

E (PP-V)	←-----→	E (PPoV)	←-----→	E (PP+V)	
<i>ai fait</i>		<i>fais</i>		<i>ferai</i>	
		E (AP-V)	←-----→	E (APoV)	←-----→ E (AP+V)
		<i>aurai fait</i>		<i>zéro</i>	<i>zéro</i>
E (RP-V)	←-----→	E (RPoV)	←-----→	E (RP+V)	
<i>avais fait</i>		<i>faisais</i>		<i>ferais</i>	
<i>eus fait</i>		<i>fis</i>			
		E (RAP-V)	←-----→	E (RAPoV)	←-----→ E (RAP+V)
		<i>aurais fait</i>		<i>zéro</i>	<i>zéro</i>

Ici, PP est le point principal du système, c'est-à-dire, le moment de la parole. Avec le temps qui passe, le point PP devient un point du passé, dont on peut se souvenir à un nouveau point PP. Ce point du passé est alors appelé le 'point rétrospectif' (RP). On peut aussi obtenir un point anticipé (AP) en projetant le point PP dans l'avenir, et un point anticipé rétrospectif' (RAP) pour le futur du passé. Les temps du système se définissent donc tous de façon directe ou indirecte par rapport au point PP. Les axes centrés autour de PP et RP sont les deux sous-systèmes principaux, tandis que les axes centrés autour de AP et RAP sont secondaires. Chaque événement (E), y compris le moment de la parole, constitue un point d'orientation. *V* représente le vecteur qui indique la direction par rapport à un point d'orientation. La simultanéité, l'antériorité ou la postériorité par rapport à un point d'orientation est exprimée respectivement par (oV), (-V) ou (+V). Selon ce système, il peut donc y avoir trois temps pour chaque axe.

Ce qui ressort directement de ce système, c'est la croyance qu'une structure temporelle générale, symétrique et exhaustive, fondée sur un raisonnement logique de 'possibilités relationnelles', pourrait rendre compte des oppositions particulières des langues naturelles particulières. Autrement dit, on suppose que la logique est à la base de tout système temporel. Le fait est que les temps verbaux en français s'adaptent mal à ce cadre

préétabli. Comme on le verra, le 'grand système' ne représente pas 'toutes les possibilités relationnelles' en français. Au contraire, il les simplifie. Ainsi, selon le schéma de Klum, il n'y a que le passé composé et le futur simple qui se rapportent directement à PP. Mais, en fait, l'imparfait et le passé simple se rapportent aussi directement à PP. Dans ce schéma, on voit que *ferais* se rapporte seulement à *faisais* et *fis*. Mais dans la réalité *ferais* se rapporte aussi à *ai fait*. Ce schéma ne rend donc pas compte de tous les rapports existants dans le système aspectuel-temporel en français. D'autre part, les cases E (RPoV) et E (RP-V) sont respectivement occupées par deux temps: l'imparfait et le passé simple pour la première, le plus-que-parfait et le passé antérieur pour la seconde. Ainsi, il y a pour l'axe centré autour de RP cinq temps au lieu de trois prédits par ce système. Par contre, il n'y a qu'un temps respectivement pour les axes centrés autour de AP et RAP. Et comme les centres de ces deux axes (E (APoV) et E (RAPoV)) restent vides, les temps se trouvant à E (AP-V) (le futur antérieur) et à E (RAP-V) (le futur antérieur du passé) perdent leur raison d'être: on se demande par rapport à quels événements ces temps expriment la relation-V. Klum a affirmé, il est vrai, en citant Bull que le futur peut répondre ou bien à la formule E (PP+V), ou bien à la formule E (APoV), et que le futur du passé peut aussi être E (RP+V) ou E (RAPoV) (cf. Klum, 1961:69), mais cela revient à

avouer que ce système ne nous suggère rien de définitif quant à la structure des temps. Et quand il affirme que le présent peut avoir, outre la fonction E (PPoV), la fonction E (PP+V) et la fonction E (PP-V), et que l'imparfait peut avoir, outre la fonction E (RPoV), la fonction E (RP+V) et la fonction E (RP-V) (cf. Klum, 1961:79), sans rendre compte des changements que tout cela peut entraîner à l'intérieur du système, le schéma se voit privé de toute capacité prédictive et de toute valeur explicative, sans parler des cases vides et des cases 'surchargées' qui impliquent de grandes différences de rapports internes au sein d'un système aspectuel-temporel donné.

En outre, l'auteur a scindé en deux le système temporel en affirmant que: 'il n'y a qu'un lien logique sans pertinence linguistique entre PP et RP: celui-ci est un centre autonome constituant une actualité indépendante' (Klum, 1961:62). Cette affirmation va à l'encontre de l'intuition linguistique commune. On sait que l'imparfait exprime comme le passé simple un rapport temporel entre un fait passé et le moment de la parole. Par conséquent, il ne saurait être un centre autonome. De plus, si c'était le cas, le passé simple devrait aussi être un centre autonome, sans parler du passé composé. Klum dit que 'dans le cas de l'imparfait, RPoV est une actualité autonome, positive sans lien vectoriel avec PP (...) le passé simple a la position RPoV uniquement en fonction de PP-V' (1961:83). Non

seulement cela ne fournit aucun argument en faveur de cette scission, mais encore cela confirme le lien vectoriel du passé simple avec PP. Il n'y a donc qu'un centre déictique pour les temps verbaux: le point PP, c'est-à-dire le moment de la parole. Et le lien entre PP et RP est linguistique, car il est exprimé par des formes verbales, linguistiques.

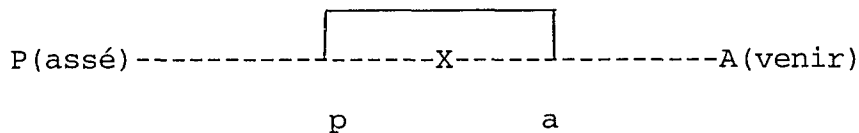
Cet effort d'ériger l'imparfait comme 'un centre autonome' et d'établir deux sous-systèmes indépendants l'un de l'autre se heurte à une difficulté théorique des plus imprévues. Ainsi, Klum écrit:

'Le fait bien connu que par ex. *l'autre jour* (PP-V) se combine librement avec le passé composé E (PP-V) et l'imparfait E (RPoV) s'explique par le jeu complexe et encore mal connu des transformations vectorielles ou fonctionnelles dont on a déjà parlé longuement. On pourrait ainsi dire qu'on se sert de deux systèmes concomitants, parallèles mais relativement indépendants' (1961:94)

En fait, cette difficulté vient de la scission complète des deux 'sous-systèmes' auxquels appartiendraient respectivement le passé composé et l'imparfait. Rien d'étonnant si des faits très ordinaires tels que la libre combinaison entre *l'autre jour* et le passé composé ou l'imparfait viennent contredire cette scission fictive.

Il est à remarquer que l'auteur, en parlant de 'relations vectorielles', semble plus ou moins témoigner d'une reconnaissance du caractère déictique du temps verbal. Il écrit même: 'ce qui est antérieur, simultané ou postérieur l'est nécessairement par rapport à l'observateur

situé au PP' (1961:60). Cependant, en proposant la figure suivante, l'auteur identifie le présent avec le temps physique:



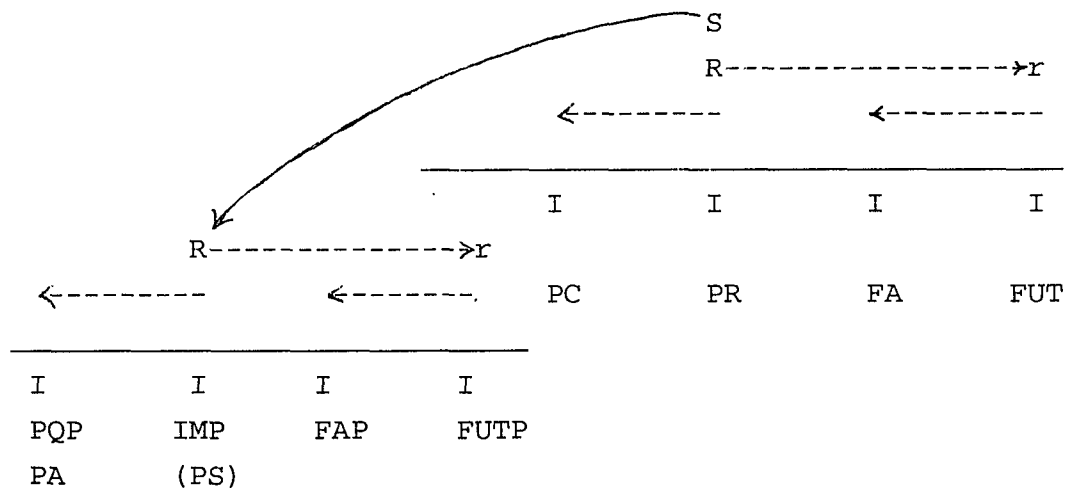
où 'X = le point mathématique présent séparant A et P; p-a = l'intervalle présent constitué par le prélèvement sur la ligne temporelle de deux parties de grandeur arbitraire, mais comportant toujours une portion de passé et une portion de l'avenir, à savoir p-x et x-a' (1961:57).

Nous voyons que cette conception du présent ressemble beaucoup à celle de Guillaume. Elle confond le temps verbal et le temps physique. Ce fait nous montre que même quand on accepte en principe la conception déictique du temps verbal, on peut encore confondre sans le savoir le temps verbal et le temps physique à propos de problèmes concrets. Comme nous le verrons, cela ne se limite pas au cas de Klum.

2.3. Vet:

S'inspirant premièrement de Martin (1971), qui considère le système temporel du français comme constitué de deux sous-systèmes strictement parallèles, le premier centré autour du présent, le second autour de l'imparfait; ensuite de Reichenbach (1947), qui considère les temps verbaux comme

l'expression d'une relation entre trois points temporels: le moment de la parole S, le moment pendant lequel a lieu l'événement E, et le point de référence R à partir duquel le locuteur considère la situation dont il parle; et enfin de Prior (1957, 1967, 1968) pour le langage du calcul des prédicats, Vet (1980, 1981) divise le système temporel en deux sous-systèmes entièrement parallèles: l'un est centré autour du présent et l'autre autour de l'imparfait. Le schéma du système temporel qu'il propose se présente comme suit:

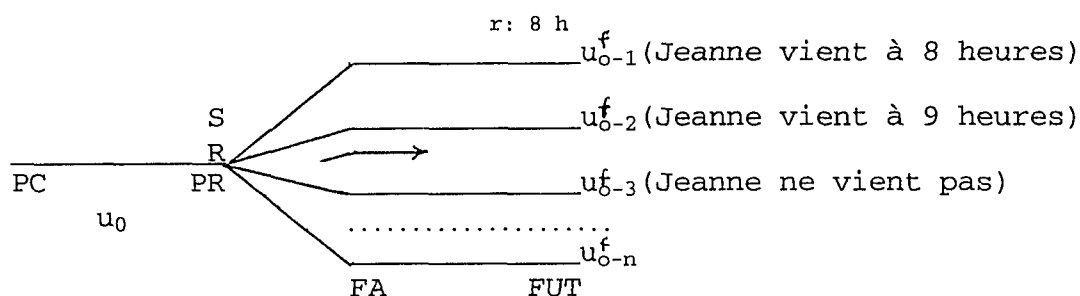


(1981:112)

Dans ce schéma, I représente l'intervalle occupé par la situation à laquelle se réfère une phrase; S le moment de la parole, et R le point de référence dans les termes reichenbachiens. Vet croit nécessaire d'ajouter des points r, appelés points référentiels auxiliaires, pour rendre

compte de certains temps, tels que le futur antérieur (FUT) et le futur antérieur du passé (FAP).

Vet postule que les sous-systèmes centrés autour de $R=S$, où le symbole $=$ signifie 'coïncide avec', et de $R < S$, où le symbole $<$ signifie 'antérieur à', se réfèrent à deux mondes différents. Le premier est le monde réel et actuel; l'autre se réfère à un monde réel et non actuel (passé). Après les deux points référentiels $R = S$ et $R < S$ de chaque sous-système, le cours des événements, réel jusqu'à R , peut prendre différents chemins qui mènent à différents mondes possibles, comme l'illustre la figure suivante (1981:113):



Ainsi, selon Vet:

'la présence d'un des temps de la paire PR-PC sert à placer la situation à laquelle se réfère la phrase dans le monde réel et actuel, u_0 ; la présence d'un des temps de la paire IMP-PQP implique que la situation appartient au monde réel non actuel (passé), u_1 . Les paires FUT-FA et FUTP-FAP placent la situation de la phrase dans une des continuations possibles de, respectivement, u_0 et u_1 . La notion de monde possible s'est révélée également utile pour expliquer certaines différences aspectuelles et, surtout, pour décrire la valeur modale des temps futurs et des temps qui peuvent figurer dans les phrases hypothétiques introduites par si (PR, PC, IMP, PQP).' (1981:123)

Vet fait remarquer que, contrairement à ce que le schéma suggère, 'il ne s'agit pas de deux branches différentes du temps; les deux axes se placent dans le même temps.' (1980:36) Il s'ensuit que cette division en deux sous-systèmes temporels n'est qu'apparente: puisque, dans ce cas, l'imparfait n'est pas un centre indépendant du moment de la parole S (comme l'indique d'ailleurs la flèche courbe liant S au R de l'imparfait dans le schéma du système temporel), la division en deux sous-systèmes ne change rien aux rapports entre les temps du passé (par ex. PS, IMP, PQP) et le moment de la parole. De plus, non seulement l'imparfait, mais encore le passé simple, voire même le passé composé, qui, selon Vet, appartiendrait au sous-système du présent, peuvent servir de 'centre' aux autres temps du passé (par ex. PQP, PA, FUTP, FAP). Comme nous le savons, ces derniers expriment une même relation temporelle directe avec le passé simple, le passé composé ou l'imparfait, ainsi qu'une relation temporelle indirecte avec S par l'intermédiaire de ces trois formes simples du passé. En fait, la vraie utilité de cette division en deux sous-systèmes est de fournir un support à la théorie des 'mondes possibles'. D'ailleurs, cette façon de distinguer les temps nous paraît trop rigide. La présence de la paire PR-PC ne place pas forcément la situation dans le 'monde actuel', car elle pourrait très bien être employée dans le 'monde non actuel' signalé, selon Vet, par la paire IMP-PQP. On peut

voir en effet ces temps paraître ensemble aussi bien dans le 'monde actuel' (par exemple dans une conversation: - Jean est arrivé. Il est là. - Je m'en étais bien douté, et j'allais te le dire.) que dans le monde 'non actuel' (par exemple dans une note biographique ou un ouvrage d'histoire, comme dans les textes 1 et 4 du chapitre 4). Vet lui-même se demande 'si le PC est devenu un temps qui se réfère au monde non actuel, u_1 (comme le PS).' Mais il persiste à le maintenir dans le monde u_0 : 'certaines différences dans le comportement syntaxique du PC et du PS suggèrent que le glissement du PC vers le sous-système non actuel de $R < S$ n'est pas encore complet.' (1981:115) En fait, comme le fait remarquer Cohen, l'emploi du passé composé et du passé simple ne se distinguent plus très facilement:

'maintenant la plupart des Français ne connaissent plus de différence nette entre les emplois du passé simple et du passé composé et sont tentés de les employer l'un à côté de l'autre dans le même récit, quelquefois dans une seule et même phrase (ce qui était expressément interdit par les grammairiens du XIXe siècle).' (1956:148)

En fait, le 'parfait parallélisme' des deux sous-systèmes dont parle Vet n'est qu'un parallélisme de formes. Et, comme le dit Imbs, la régularité du système des formes n'implique pas nécessairement celle des emplois. Ce parallélisme n'est d'ailleurs pas 'parfait': il n'y a qu'un centre pour le 'monde actuel', tandis qu'il y a au moins deux 'centres' (l'IMP et le PS) pour le 'monde non actuel'.

Il nous semble que la distinction des deux 'mondes' chez Vet sert surtout à construire un cadre théorique susceptible d'expliquer 'la valeur modale des temps futurs et des temps qui peuvent figurer dans les phrases hypothétiques introduites par *si* (PR, PC, IMP, PQP)'. De fait, comme le conditionnel-mode est considéré dans sa théorie comme un futur de l'indicatif, il suffit de le traiter comme il est en réalité, c'est-à-dire comme un mode conditionnel, pour expliquer exhaustivement ses emplois modaux. Quant aux emplois 'modaux' des temps de l'indicatif (PR, PC, IMP, PQP) dans les phrases hypothétiques introduites par *si*, il s'agit de faits grammaticaux et pragmatiques plus complexes qui ne peuvent être expliqués par la théorie des 'mondes possibles' (voir 3.5.). Par exemple, selon Vet, 'l'IMP, dans la phrase introduite par *si*, indique que la situation appartient à l'un des mondes de U_m . L'IMP se réfère au présent/avenir de ce monde.' (1981:122) Mais, comme nous le savons, l'imparfait dans une phrase introduite par *si* exprime une hypothèse impossible concernant le présent, ou grevée d'un doute concernant l'avenir. Comment ces 'modalités' différentes pourraient-elles appartenir à un même monde? D'ailleurs, l'imparfait dans ses emplois normaux et l'imparfait dans une proposition hypothétique introduite par *si* ont des propriétés modales et temporelles tout à fait distinctes. Mais, d'après la théorie des 'mondes possibles', c'est

toujours du même imparfait qu'il s'agit, leurs différences étant simplement passées sous silence. Et comment se fait-il que le PS et le PA, appartenant selon Vet au 'monde non actuel', ne possèdent pas les mêmes propriétés modales que la paire IMP-PQP? En conclusion, comme la distinction rigide des deux 'mondes' suscite elle-même des problèmes, l'explication que procure cette théorie devient problématique aussi.

2.4. Weinrich:

Benveniste est sans doute le premier à avoir esquissé, dans son article intitulé 'Les relations de temps dans le verbe français', une approche discursive des temps verbaux du français. Il distingue deux plans d'énonciation différents parmi les temps verbaux: celui de l'*histoire* et celui du *discours*.

'Les deux plans d'énonciation se délimitent donc en traits positifs et négatifs: - dans l'énonciation historique, sont admis (en formes de 3^{ème} personne): l'aoriste, l'imparfait, le plus-que-parfait et le prospectif; sont exclus: le présent, le parfait, le futur (simple et composé); - dans l'énonciation de discours, sont admis tous les temps à toutes les formes; est exclu l'aoriste (simple et composé)' (1966:245).

Weinrich élabore dans la même ligne de pensée une théorie systématique en opposant le groupe de temps du 'monde commenté' (le passé composé, le présent et le futur) au groupe de temps du 'monde raconté' (le plus-que-parfait, le passé antérieur, l'imparfait, le passé simple et le

conditionnel). Cette opposition, appelée par l'auteur 'l'attitude de locution', constitue la 'première dimension' de son système. Il s'agit là d'une scission complète:

'Dans ma conception, un seul et même temps ne pourra jamais appartenir à la fois au groupe du commentaire (que l'on peut sans doute rapprocher du discours de Benveniste) et au groupe du récit (peut-être comparable à ce qu'il appelle l'*histoire*).'
(1973:62)

Nous croyons au contraire que, si les temps verbaux peuvent présenter des caractéristiques textuelles, ces dernières ne sont que des effets dûs à leurs valeurs temporelles ou aspectuelles. Par exemple, quand il s'agit d'une histoire, donc de faits passés, on emploie le plus souvent les temps du passé; tandis que, quand il s'agit d'une conversation, de faits concernant le présent des interlocuteurs, on emploie le plus souvent le présent et le passé composé. Mais cette distinction n'est pas du tout absolue. On peut bien employer les temps du 'monde commenté' (le présent, le passé composé et le futur) pour écrire un ouvrage d'histoire, qui appartient, selon Weinrich, au 'monde raconté'. Et, en même temps, on peut y insérer des temps du 'monde raconté' (l'imparfait, le passé simple, le plus-que-parfait, le passé antérieur, etc.) (voir 3.4.). Cette scission absolue du système verbal se heurte bien vite à des difficultés imprévues. Ainsi, le résumé d'une oeuvre devrait appartenir de par sa nature au 'monde raconté'. Mais les temps qu'on y emploie le plus souvent (le présent, le

passé composé et le futur) appartiennent, selon la théorie de Weinrich, au 'monde commenté'. L'auteur croit résoudre ce problème en déclarant: 'Le résumé d'une oeuvre, d'un récit par exemple, n'est pas lui-même récit, mais matière à commentaire.' (1973:265) Cependant, il serait plus exact de dire que le récit lui-même est matière à commentaire, car en aucun cas on ne saurait faire de commentaire d'après un résumé, sous peine de commettre des fautes grossières. Est-ce à dire que le récit devrait appartenir aussi au 'monde commenté'? En fait, le résumé d'un récit n'est pas toujours écrit avec des temps du 'monde commenté', il peut aussi être écrit entièrement avec des temps que Weinrich attribue au 'monde raconté'. Par exemple, nous avons trouvé dans une édition abrégée du <Comte de Monte-Cristo> un résumé placé en tête du chapitre VII, écrit avec l'imparfait, le passé simple, et le plus-que-parfait, alors que ceux des autres chapitres sont écrits avec le présent et le passé composé (voir 4.5.):

Chapitre VII Monsieur Noirtier

(La lettre adressée à M. Noirtier et qu'avait brûlée Villefort annonçait le débarquement de Napoléon au Golf Juan, et c'était cette nouvelle que le substitut du procureur du roi voulait être le premier à faire connaître à Louis XVIII.

Celui-ci lui *exprima* sa reconnaissance en le décorant, et Villefort, à qui la fortune *souriait*, *rentra* à son hôtel rue de Tournon en caressant des rêves ambitieux...)

On voit que la difficulté théorique que rencontre la théorie de Weinrich est plutôt due à la scission absolue du 'monde commenté' et du 'monde raconté'. S'il n'y avait pas eu cette scission, on n'aurait pas eu à expliquer l'emploi des temps du 'monde commenté' dans un texte qui devrait appartenir au 'monde raconté'. Quelles que soient les explications qu'on donne pour justifier cet emploi, elles seraient contredites par l'exemple ci-dessus.

La 'perspective de locution' - la 'deuxième dimension' de cette théorie - rencontre aussi des difficultés dues à cette scission absolue. Ses 'perspectives de locution' sont: 'le degré zéro (non pertinent pour le rapport entre Temps de l'action et Temps du texte), la rétrospection (= information rapportée) et la prospection (= information anticipée)' (1973:266). Selon l'auteur, le présent serait le 'temps-zéro' du 'monde commenté', le passé simple et l'imparfait ceux du 'monde raconté'. En ce qui concerne ces 'temps-zéro', le problème des rapports entre le 'Temps du texte' ('celui du déroulement textuel, oral ou écrit') et le 'Temps de l'action' (celui de la situation en question) est 'tout simplement laissé ouvert', car 'le locuteur ne désire aucunement attirer l'attention sur le problème éventuel' de ces rapports. Les rapports temporels entre le moment d'énonciation et les situations exprimées au présent, au passé simple ou à l'imparfait (les temps-zéro dans la terminologie de Weinrich) nous paraissent pourtant être un

problème essentiel. La difficulté vient de cette théorie elle-même: si l'on affirmait que le 'Temps de l'action' du passé simple et de l'imparfait coïncidait, comme le terme 'temps-zéro' semble le suggérer, avec le 'Temps du texte' cela pourrait être faux quand le 'déroulement textuel' a lieu au moment d'énonciation, car cela reviendrait à dire que le 'Temps de l'action' du passé simple et de l'imparfait coïnciderait avec le moment d'énonciation. Mais, si l'on affirmait que le 'Temps de l'action' ne coïncidait pas avec le 'Temps du texte', comment pourraient-ils être les 'temps-zéro' du 'monde raconté'? Voilà, selon nous, pourquoi l'auteur déclare que 'rien n'est dit sur leur coïncidence ou leur défaut de coïncidence' (cf. 1973:69). S'il n'y avait pas la scission entre le 'monde raconté' et le 'monde commenté', on n'aurait pas eu de peine à reconnaître les rapports déictiques que ces temps indiquent entre le moment d'une situation et le moment d'énonciation. Comme les temps verbaux n'indiquent plus de rapports déictiques avec le moment d'énonciation, ils sont atemporisés par cette théorie. Ses 'perspectives de locution' éliminent ainsi tout à fait les notions de temporalité, ce qui va à l'encontre de notre intuition des temps verbaux.

La 'mise en relief' - la troisième dimension' de cette théorie - est un 'phénomène général' selon l'auteur. Et elle est, d'après lui, 'la seule et unique fonction de l'opposition entre Imparfait et Passé simple dans le monde

commenté.' (1973:117) L'imparfait signalerait l'arrière-plan, le passé simple le premier plan. Pour nous, c'est prendre l'effet pour la cause. Comme on le verra au chapitre 3.2., l'aspect +duratif de l'imparfait fait que ce dernier est typiquement employé dans la description de circonstances qui durent plus ou moins longtemps, et constitue ainsi le 'fond' d'un texte, tandis que l'aspect -duratif du passé simple convient typiquement à la narration des événements qui se détachent sur ce 'fond' comme des 'figures'. D'où l'impression d'arrière-plan et de premier plan. Mais les emplois non typiques de l'imparfait et du passé simple ne présentent pas de tels effets textuels. Par exemple:

- (1) Ils se jetèrent derrière le talus. L'instant d'après, la bombe éclatait.
- (2) La guerre de Cent Ans - qui *dura* d'ailleurs 116 ans - fut surtout amenée par la rivalité entre Philippe VI et Edourd III. (Molendijk, 1983:ex.10)

Dans (1), l'imparfait *éclatait* ne refoule pas l'action à l'arrière-plan; dans (2), le passé simple *dura* ne met pas l'action au premier plan.

De plus, les chapitres où il est question de la mise en relief (soit 90 pages, près d'un tiers de l'ouvrage) de Weinrich, ne présentent que des exemples au passé simple et à l'imparfait, aucun exemple d'un autre temps. Ce qui est significatif quant à la généralité de la 'mise en relief'. En résumé, les temps verbaux peuvent produire quelques effets textuels dans certains emplois ou combinaisons. Mais ces effets ne sont pas constants, et ne se produisent pas

pour tous les temps verbaux. Par conséquent, une approche textuelle provoque des difficultés théoriques dès qu'on essaie de systématiser ces effets.

2.5. Fleischman:

L'approche discursive-pragmatique de Fleischman (1991) concerne les principales catégories temporelles-aspectuelles qu'on utilise dans la narration: PRET, PERF/PC, IMP, et PR. Pour elle, la narration constitue une catégorie spéciale de performance linguistique dont la grammaire diffère de manière significative de celle de la langue non narrative. Empruntant le point de vue de la 'grammaire émergente' de Hopper (1987), elle s'intéresse avant tout aux fonctions qui 'émergent' dans des contextes spécifiques, les contextes de la narration:

'The relationship Hopper (1987: 142) posits between "regularity" ("grammar" in the traditional sense) and "discourse" (speakers' use of the forms in specific contexts, or what is here called "pragmatics") is a dialectical one: "structure, or regularity, comes out of discourse and is shaped by discourse as much as it shapes discourse in an on-going process." ' (1991:311)

Elle propose donc pour les catégories aspectuelles-temporelles ci-dessus une analyse basée sur l'opposition des *cas marqués* vs *cas non marqués* dans des contextes de plus en plus étroits: d'abord, dans la langue ordinaire, qui constitue un contexte non marqué, le PR est un temps non marqué; puis, dans la narration, qui constitue un contexte marqué, le PRET devient un temps non marqué; ensuite, dans

certaines genres de textes narratifs, tels que le genre épique, le romancero, le nouveau roman et des fictions monologiques qui représentent des micro-contextes s'opposant aux normes de la narration, le PR est à nouveau choisi comme temps non marqué. A chaque niveau de cette hiérarchie émerge une grammaire un petit peu différente des précédentes à travers l'interaction entre les sens référentiels et le contexte. Et les catégories temporelles-aspectuelles peuvent fonctionner référentiellement, textuellement, expressivement et métalinguistiquement:

'Within each grammar thus constituted, tense-aspect morphology can function REFERENTIALLY (providing temporal reference and aspectual information) as well as TEXTUALLY (to signal grounding relationships, mark discourse boundaries, control the tempo of the discourse), EXPRESSIVELY (to communicate evaluations and mark point of view), and METALINGUISTICALLY (to broadcast the nature of the discourse).' (1991:313)

Comme Bolinger (1949:436), qui considère le présent comme le temps de base ('BASE TENSE') par rapport auquel sont orientés tous les autres temps, mais qui, étant intemporel ('timeless'), n'est lui-même orienté par rien, Fleischman postule que:

'the basic meaning of PR, (...), specifies neither past time nor present time - though it can be used to refer to situations both past and present - nor does it deny past time.' (1991:53)

Elle distingue ainsi trois types d'interprétation du présent dans des contextes particuliers du discours:

a. 'The zero-interpretation': 'For the PR tense this zero-interpretation is the basic meaning of

"timeless" or "atemporality"'. [par exemple] 'The Dean's Conference meets on Thursdays.(habitual)' 'Dogs have fleas.(generic)' 'A good man is hard to find.(gnomic)' 'Two plus two equals four. (timeless)' (1991:53)

b. 'The minus-interpretation': 'The minus-interpretation signals the absence of the feature associated with the marked category - what Jakobson refers to as "signalization of non- x. For the PR tense the minus-interpretation is the "PR cotemporal with now" ' [par exemple] 'The Market is down 50 points today.(PR cotemporal with now' 'In the zero-interpretation of the PR, time is largely unspecified; only the minus-interpretation involves a positive reference to present time.' (1991:54)

c. 'The plus-interpretation': 'The plus-interpretation is that which could also be signaled by the marked term. For the PR tense this is the meaning of "past time" that surfaces specifically in narrative contexts.' [C'est le cas du présent historique (HP) ou du présent de narration (NP)]. (1991:54)

L'auteur a beaucoup d'idées judicieuses concernant l'aspect et le temps verbal, que nous avons citées dans cette étude. Nous nous rapportons en plus essentiellement à sa théorie de 'distance temporelle' pour expliquer les emplois 'modaux' de certains temps de l'indicatif. Pourtant, nous avons aussi des vues assez différentes en ce qui concerne l'organisation et le mécanisme du système aspectuel-temporel. En l'occurrence, nous pensons que l'interaction dialectique dont parlent Hopper et Fleischman existe bien entre la grammaire et le discours. Cela explique certaines évolutions diachroniques. Toujours est-il que la grammaire est un système relativement stable pendant une période plus ou moins longue. Dire qu'à chaque type de contexte (par exemple, la langue ordinaire qui

constituerait, selon Fleischman, un contexte non marqué, les textes narratifs qui constitueraient un contexte marqué, et ceux qui constitueraient des micro-contextes s'opposant aux normes de la narration) peut émerger une grammaire un peu différente, c'est trop insister sur les variations, sur le côté instable de la langue. Nous verrons dans 3.3. et 3.4. que les facteurs grammaticaux et les facteurs non grammaticaux (y compris une indication contextuelle) peuvent contribuer conjointement à l'expression temporelle, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait chaquefois une grammaire un peu différente émergeant de chaque type de contexte.

Il est vrai que les catégories aspectuelles-temporelles ont des effets 'expressifs', 'textuels' ou aussi 'métalinguistiques', et que l'on peut plus ou moins consciemment exploiter ces effets dans le discours. Mais ce qui détermine l'emploi de ces catégories, c'est avant tout leurs valeurs aspectuelles et temporelles. On ne saurait employer une forme verbale pour ses effets 'expressif', 'textuel' ou 'métalinguistique' sans se soucier préalablement de ses valeurs aspectuelle et temporelle. En fait, on ne se soucie pas très souvent de ces effets 'expressif', 'textuel' ou 'métalinguistique'; mais on doit toujours prendre considération les valeurs aspectuelles et temporelles. De plus, ces effets ne sont pas toujours très clairs et certains. Développer une analyse systématique de ces effets paraît parfois exagéré. C'est le cas, par

exemple, pour l'effet du premier plan et de l'arrière-plan produit par l'opposition du passé simple et de l'imparfait. Ou, comme on le verra dans 3.2.4., pour la 'fonction' du passé simple de marquer le début ou la fin d'un texte.

En ce qui concerne les différents emplois du présent, nous pensons aussi que le contexte y joue un rôle (voir 3.3., 3.4.), mais nous ne croyons pas que le présent soit toujours temporellement non marqué. En fait, comme un temps indépendant des indications lexicale, co-textuelle, et/ou contextuelle, il s'oppose aux temps passés ou futurs en indiquant la simultanéité entre le moment du fait et le moment de l'énonciation. La preuve, c'est que, quand il n'y a aucune indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle, cette forme ne permet que cette 'interprétation'. C'est vrai, par exemple, pour 'Il *pleut*!' Et le présent dans la 'zero-interpretation' n'est pas différent sous ce rapport. Car, comme on le verra au chapitre 3, les distinctions 'habitual', 'generic', 'gnomic', ou 'timeless' ne font pas partie de la valeur temporelle du présent, mais dépendent du contexte et de nos connaissances du monde. Par exemple, selon cette analyse, la même forme *fait* dans 'Jean *fait* la sieste tous les jours' serait 'habitual', 'generic' dans 'Un chien *fait* beaucoup de bruits', 'gnomic' dans 'L'habit ne *fait* pas le moine', et 'timeless' dans 'Le soleil *fait* luire la lune'. Mais en l'absence de temps, des phrases comme 'Jean *faire* la sieste

tous les jours', 'Un chien *faire* beaucoup de bruit', 'L'habit ne *faire* pas le moine' et 'Le soleil *faire* luire la lune' peuvent aussi inviter aux mêmes interprétations. Cela montre que le présent ne convoie que l'idée de simultanéité avec le moment de l'énonciation. Quant au présent dans la 'plus-interpretation' (nous voulons dire ici le NP (*narrative present*)), qui, comme on le verra à 3.4.3., est de nature différente que celle du HP (*historical present*)), il relève en fait d'un autre mode d'expression temporelle: cette interprétation n'est jamais possible sans une indication de temps lexicale, co-textuelle, et/ou contextuelle. Le présent est donc temporellement neutralisé dans ce cas. Néanmoins, cela ne se vérifie pas seulement pour le présent temporellement neutralisé, mais encore pour le passé composé temporellement neutralisé. Et ce phénomène n'existe pas seulement dans des textes narratifs, mais encore dans des textes non narratifs. Le présent et le passé composé neutres peuvent non seulement être employés à la place des temps du passé, mais encore à la place des temps futurs (voir 3.3., 3.4.).

Il est à remarquer que, dans l'analyse de Fleischman, le PR est d'abord non marqué temporellement, ensuite marqué discursivement dans le contexte narratif, enfin non marqué discursivement dans les 'micro-contextes'. De même, le PRET, qui est temporellement marqué dans la langue ordinaire, devient discursivement non marqué dans le contexte narratif.

Ce n'est donc pas d'un même type de marques qu'elle parle ici. Si le PR demeure toujours temporellement non marqué, le PRET toujours temporellement marqué à chaque niveau de cette hiérarchie, cette théorie se bornera à expliquer l'emploi du PR dans les 'micro-contextes' uniquement par la fonction métalinguistique de signaler la nature du discours. Mais au niveau des 'micro-contextes', on peut aussi rencontrer des PC (voir 3.4). Il faudrait donc au moins dire que le PR et le PC signalent un certain genre de discours. En fait, comme nous le verrons dans 3.4., un choix entre le *Narrative Present* (que nous appellerons le présent neutralisé) et les temps dits 'narratifs' dans un même type de contexte (par exemple, dans des esquisses bibliographiques, des articles journalistiques, des résumés de romans, des lettres, des interviews ou des conversations quotidiennes) est toujours possible. Le *Narrative Present* ne peut même pas avoir la fonction métalinguistique de signaler la nature d'un texte. Après tout, l'alternance de *cas marqués* et de *cas non-marqués* n'explique pas pourquoi il faut distinguer ces niveaux en changeant de temps non marqué pour chaque niveau. Pour nous, c'est la considération psycho-sociale (distant-proche) et la simplicité ou la précision de l'expression aspectuelle-temporelle qui déterminent l'alternance des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle (voir 3.4.).

Fleischman essaie de trouver l'origine du *Narrative Present* dans les textes narratifs du Moyen-Age. Mais même si

on remonte au Moyen-Age, il faudrait encore chercher la cause profonde du phénomène du *Narrative Present*. Pour nous, l'explication réside dans les deux niveaux d'expression temporelle du système aspectuel-temporel (voir 3.4.).

Enfin, Fleischman examine le phénomène du *Narrative Present* dans le cadre des langues indo-européennes. Nous pensons qu'il s'agit en fait de deux modes d'expression temporelle qui se manifestent dans les langues naturelles du monde. Ce phénomène a donc une portée plus grande.

2.6. Conclusions

Nous avons passé en revue plusieurs théories représentatives tentant de rendre compte de l'organisation du système des temps et aspects. Ce qu'elles ont en commun, c'est la conviction de l'ordre dans les emplois des temps verbaux, de l'existence d'un système. Mais, d'une façon ou d'une autre, ces approches rencontrent des difficultés théoriques.

Quoique la théorie de Guillaume ne manque pas de vues profondes sur certains phénomènes des temps et aspects, sa conception du temps verbal qui identifie celui-ci avec le temps physique l'oblige à découper la ligne du temps en tronçons, qu'il dresse verticalement (le *présent vertical*), ou qu'il divise (les *deux plans latéraux*: le futur et le passé) en deux niveaux superposés pour établir le schéma des temps verbaux. Mais ces opérations ne sont pas vérifiables et le schéma ainsi obtenu comporte des difficultés

théoriques. Les améliorations que ses disciples proposent pour sa théorie du présent, en l'occurrence celle de Martin, en gardant intacte l'hypothèse guillaumienne, à savoir que le présent (grammatical) se compose d'une parcelle du futur et d'une parcelle du passé, n'éliminent pas les problèmes causés par la conception guillaumienne du temps verbal.

L'examen de la théorie de Bull et son application au français par Klum nous montre l'impossibilité d'établir une structure universelle pour rendre compte des oppositions temporelles particulières à chacune des langues naturelles. En ce qui concerne le français, les oppositions des temps verbaux ne semblent pas se conformer à cette structure basée sur un raisonnement logique des possibilités relationnelles. Qui plus est, cette structure ne tient pas compte des oppositions aspectuelles différentes d'une langue à l'autre. Dans une langue comme le français, où les temps verbaux sont intimement liés aux aspects, une structure basée uniquement sur les relations temporelles est inadéquate pour rendre compte des oppositions des formes aspectuelles-temporelles.

Vet essaie de décrire les formes verbales d'une façon plus rigoureuse en empruntant des outils logiques à Reichenbach et à Prior. Mais, les trois points temporels proposés par Reichenbach ne distinguent pas bien le temps verbal de l'aspect. Comme les problèmes causés par le temps et l'aspect ne sont pas résolus, le langage du calcul des prédicats de Prior n'est pas susceptible de les éliminer. La

théorie des 'mondes possibles' ne peut pas expliquer de façon satisfaisante les emplois 'modaux'. De plus, la distinction rigide des deux 'mondes' cause aussi des problèmes.

La théorie textuelle de Weinrich prend les effets pour les causes. Les temps verbaux et les aspects peuvent avoir des effets textuels. Mais ces effets n'étant ni constants ni systématiques, il est difficile d'établir une théorie textuelle en se basant sur ces effets. La scission absolue du 'monde commenté' et du 'monde raconté' ajoute d'autres difficultés à cette théorie.

L'approche discursive de Fleischman souffre, malgré des vues souvent judicieuses et des analyses très méthodiques, de problèmes similaires. Les temps et les aspects peuvent avoir des effets 'expressif', 'textuel' ou 'métalinguistique', mais ces derniers ne sont ni constants ni systématiques. Sa théorie des principales catégories temporelles-aspectuelles utilisées dans la narration, en se basant sur l'oppositions des *cas marqués* vs *cas non marqués*, ne rend pas bien compte de la nature du NP. D'ailleurs, dans cette théorie, il s'agit de cas marqués (ou non marqués) tantôt temporels, tantôt textuels. En fait, cette théorie revient à expliquer l'emploi du NP dans les 'micro-contextes' uniquement par la fonction 'métalinguistique' de signaler la nature du discours. Nous verrons dans 3.4. que, même dans les 'micro-contextes', il est également possible

d'employer principalement le passé composé ou le passé simple. Le NP n'a donc pas la fonction 'métalinguistique' dont elle parle.

Chapitre 3

Deux niveaux d'expression du système aspectuel-temporel en français

Dans le chapitre 2, nous avons passé en revue les principales théories concernant les catégories aspectuelles-temporelles. Dans ce chapitre, nous proposerons une nouvelle approche du problème. Nous discuterons dans 3.1. les problèmes concernant le temps verbal; dans 3.2. ceux concernant l'aspect; dans 3.3. les facteurs influençant le fonctionnement du système aspectuel-temporel; dans 3.4. le système aspectuel-temporel en français; et dans 3.5. les emplois dits 'modaux' des formes temporelles.

3.1. Le temps verbal

Nous avons vu dans le chapitre 2 que les difficultés constatées dans les théories temporelles sont souvent dues à la manière dont leur auteur conçoit le temps verbal. Il importe donc avant tout, pour qui tente de résoudre l'énigme du système temporel, d'examiner les problèmes concernant la notion du temps verbal. Nous discuterons dans 3.1.1. la définition du temps verbal et les rapports temporels déictiques et non déictiques; et dans 3.1.2. certains problèmes d'interprétation du concept du temps verbal, dus essentiellement à la conception du moment d'énonciation, à celle de la situation en question et à celle des rapports temporels entre les deux.

3.1.1. La définition du temps verbal

Le temps verbal est l'expression temporelle grammaticalisée, réalisée par les variations morphologiques du verbe (l'expression temporelle peut aussi être dépendante d'une indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle, comme nous le verrons plus en détails dans 3.3.). Il s'agit d'une conceptualisation, d'une certaine façon de voir et de représenter des rapports temporels par rapport à l'énonciateur. Nous verrons que les facteurs engagés dans cette conceptualisation nécessitent un examen plus attentif.

Beaucoup de linguistes (cf. Benveniste 1966, Lyons 1977, Comrie 1985) font remarquer que le temps verbal est déictique. C'est-à-dire qu'il localise temporellement les situations par rapport à un centre déictique - qui coïncide avec le moment d'énonciation - auquel se rapportent, de façon directe ou indirecte, tous les temps du système. Ainsi, ce qu'expriment les temps verbaux se résume en trois types de rapports temporels: la simultanéité, l'antériorité ou la postériorité d'une situation par rapport au moment d'énonciation, permettant ainsi de localiser les faits dans trois *époques temporelles*: l'époque présente, l'époque passée, et l'époque future. Il ne faut pas confondre ces rapports temporels avec les segments obtenus par une division de la ligne du temps physique, appelés également le passé, le présent et le futur. Les *époques* du temps verbal représentent des rapports grammaticaux déictiques; les

segments de temps physique concernent seulement les notions du temps non grammatical. Ce sont des notions de nature tout à fait différentes. C'est pourquoi toute théorie basée sur une conception identifiant le temps verbal avec la ligne du temps physique (par exemple, la théorie guillaumienne du temps verbal) est dès le départ vouée à des difficultés insurmontables.

Les rapports exprimés par les temps verbaux entre le moment d'une situation et le moment d'énonciation peuvent s'effectuer directement, par l'intermédiaire des temps simples (par exemple, le présent, le futur simple, le passé simple, et l'imparfait, mais aussi le passé composé employé comme un temps équivalent du passé simple) ou indirectement, par l'intermédiaire des temps composés (par exemple, le futur antérieur, le passé antérieur et le plus-que-parfait). Les uns et les autres sont de nature déictique et ils n'expriment que trois types de rapports temporels. On voit par là l'importance que prendra l'aspect pour justifier cette quantité de formes verbales qu'on appelle d'habitude 'temps verbaux': leur variété est nécessitée plutôt par les besoins de précision aspectuelle que par le besoin de l'expression temporelle. Elles sont en même temps des formes temporelles, sans aucun doute, mais on n'aurait pas eu besoin de tant de formes si ce n'était que pour indiquer seulement trois types de rapports temporels: théoriquement, trois formes auraient suffi, chacune indiquant

respectivement la postériorité, la simultanéité et l'antériorité.

Cependant, l'opposition entre formes composées et formes simples exprime encore une opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité entre deux situations (cf. Benveniste 1966). Les emplois temporels des formes composées sont limités à des propositions introduites par des expressions de temps telles que *dès que*, *après que*, *aussitôt que*, *quand*, etc. Leur sens aspectuel, par contre, est primaire et indépendant de toute indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. Benveniste dit qu'elles [les formes composées] ne peuvent pas se construire comme formes libres' (1966:246), c'est-à-dire qu'elles sont indissociables d'une expression de temps qui met en évidence le rapport d'antériorité/non antériorité. Par exemple, dans la phrase '*Dès qu'il eut fini le dîner, il partit*', *eut fini* exprime une antériorité par rapport à *partit*. Mais, si on enlève l'expression *dès que*, le lien temporel entre *eut fini* et *partit* n'est plus mis en évidence: (?) *Il eut fini le dîner, il partit*. A cause du rôle essentiel de *dès que* on pourrait même se demander si ce sont les formes composées ou les expressions adverbiales de temps qui dénotent l'idée d'antériorité par rapport à la situation exprimée par une forme simple. Mais puisque les formes simples dans ces emplois sont visiblement des temps (par exemple, *partit* dans la phrase ci-dessus), et que les formes composées (par

exemple, *eut fini*) servent indubitablement à établir un certain rapport avec les temps simples, ce rapport ne peut être que temporel, comme le confirment d'ailleurs la présence des expressions de temps (par exemple, *dès que*). Il faut donc admettre que, dans ces cas, les formes composées et simples dénotent bien une opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité. Donc, en français, les temps sont bien de nature déictique, mais ils peuvent encore exprimer une opposition temporelle non déictique via l'opposition entre les formes composées et les formes simples. C'est aussi une expression temporelle grammaticalisée. Le temps verbal prend donc des valeurs temporelles déictiques, et des valeurs temporelles non déictiques.

Néanmoins, dans le cas du passé composé, qui établit avec le présent l'opposition temporelle antériorité/non antériorité, cette antériorité non déictique pour les autres formes composées devient déictique, puisqu'elle est exprimée par rapport au moment d'énonciation. Ce qui explique l'évolution du passé composé-aspect vers le passé composé-temps, équivalent temporel du passé simple.

'This development is a logical semantic extension: from the meaning "state resulting from a past situation", to the "past situation itself, with present relevance", and ultimately to simply "past situation" (with no necessary present relevance).' (Fleischman, 1991:30)

Il n'a plus besoin, comme c'est le cas des autres formes composées, de s'appuyer sur des expressions

adverbiales de temps pour établir l'opposition antériorité/non antériorité avec une forme simple. Il est ressenti comme un temps authentique par des linguistes tels que Benvenistes et Vet. Et ne cesse de faire reculer l'usage du passé simple dans tous les genres de discours.

Cependant, la définition du temps verbal proposée au début de cette section ne va pas sans soulever de problèmes. Il est vrai que les formes verbales de l'indicatif sont capables d'indiquer toutes seules le type de rapport temporel entre une situation et le moment d'énonciation:

- (1) Il *était* tout, il n'est plus rien.
- (2) *Rira* bien qui *rira* le dernier.

Dans ces phrases, *était* indique par sa forme l'époque passée; *est* l'époque présente; et *rira* l'époque future. Aucune indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle n'est nécessaire pour le savoir. Mais, dans les phrases suivantes, le présent semble pouvoir également indiquer, en plus de l'époque présente, l'époque passée et l'époque future:

- (3) Je *pars* pour Lyon demain.
- (4) J'*arrive* de Toulouse ce matin.

Puisque le présent semble pouvoir indiquer toutes les époques, on pourrait dire qu'il est temporellement neutre. S'il en était ainsi, est-il encore un temps verbal? Nous verrons dans 3.3. et 3.4. qu'il s'agit en fait d'un mode d'expression temporelle dans (1), et d'un autre mode d'expression temporelle dans (3) et (4).

3.1.2. Problèmes d'interprétation du concept du temps verbal

Trois facteurs dans le concept du temps verbal méritent d'être examinés de plus près: le présent effectif, la situation dont il est question, et la façon dont les rapports temporels entre les deux sont vus et présentés. En effet, comme nous le verrons, ils peuvent tous nous induire en erreur dans l'interprétation des temps verbaux.

Le présent effectif (non grammatical) de l'énonciateur, n'est pas un point 'mathématique' abstrait (cf. De Boer, 1954; Klum, 1961; Sten, 1962) ou un 'seuil d'inversion' indivisible entre le passé et le futur (cf. Martin, 1971). En fait, cette notion reflète la façon dont l'énonciateur conçoit et exprime la durée du temps physique par rapport à lui-même. Comme nous l'avons vu dans 2.1.3., la durée du temps physique qu'il considère comme son présent (non grammatical) n'a pas de limites précises. Il y a certes une base objective pour cette notion: le moment d'énonciation. D'une façon générale, le présent (non grammatical) du locuteur coïncide avec cette base objective. Mais il y a des cas où son présent ne coïncide pas exactement avec le moment d'énonciation. Par exemple, l'emploi du présent dans un reportage en direct est considéré comme un cas typique où le présent exprime la simultanéité, c'est-à-dire, chez certains auteurs, l'exakte coïncidence, entre une situation et le présent effectif (non grammatical) de l'énonciateur. Ainsi,

Fleischman dit que: 'it is only under specialized circumstances that the reporting of information is actually simultaneous with its perception (i.e., when the perception is of a more or less instantaneous event)' (1991:36). Le présent en question (par exemple: *passé* dans 'Jean *passé* le ballon à Pierre') représente en effet la situation comme simultanée avec le présent effectif. Mais, à y regarder de plus près, nous constatons que les situations rapportées s'effectuent de fait juste avant le moment d'énonciation. Cela montre comment on peut prendre à son insu le moment juste avant l'énonciation pour son présent. D'autre part, dans 'Tu *pars maintenant?*', le départ immédiat est considéré comme faisant aussi partie du présent de l'énonciateur. Il en va de même en chinois. On dit aussi: 'Ni *xianzai* (maintenant) *jiu zhou* (partir) *ma?*' Cela montre comment on peut confondre instinctivement le moment juste après l'énonciation avec le présent (non grammatical). On sent intuitivement que les situations telles que *passé* dans 'Jean *passé* le ballon à Pierre' et *pars* dans 'Tu *pars maintenant?*' sont simultanées par rapport au moment présent. Elles ne coïncident pourtant pas vraiment avec le moment d'énonciation. Notre conception du présent effectif est donc plus flexible que nous ne le croyons. Autrement dit, il y a aussi une part de subjectivité dans cette notion. Il s'agit plus d'une conceptualisation que d'une durée de temps objective et absolue.

Cependant, si la situation en question s'écarte sensiblement du moment d'énonciation, on ne la sent plus comme faisant partie de son présent effectif. Par exemple, dans la phrase 'Il *part* à dix heures ce soir', la même forme *part* est senti comme faisant partie du futur. Vet (1994) classe 'Tu *pars* maintenant?', avec 'Il *part* à dix heures ce soir', dans ce qu'il appelle 'the futurate présent'. Mais nous pensons qu'il s'agit ici de deux emplois différents. Le présent dans le deuxième exemple est en effet interchangeable avec un temps futur: 'Il *partira* à dix heures ce soir', ou 'Il *va partir* à dix heures ce soir'. Alors que le présent du premier exemple n'est pas interchangeable avec un temps futur. Si l'on voit que la personne en question a déjà mis son manteau et ses gants, 'Tu *partiras* maintenant?' ou 'Tu *vas partir* maintenant?' seraient inacceptables. Toutefois, il serait impossible de fixer les limites temporelles pour les écarts permis vis-à-vis du moment d'énonciation. Dans un reportage en direct: 'Jean *passe* le ballon à Pierre', *passe* s'écarte peut-être plus du moment d'énonciation que *a dit* dans 'Il *a dit* oui!'. Mais *passe* est senti comme faisant partie du présent (non grammatical) de l'énonciateur, tandis que *a dit* est représenté comme faisant partie du passé.

Pour les textes écrits, le lecteur prend généralement le moment où il lit pour le moment de l'énonciation de l'auteur. C'est ainsi que, quand nous lisons un roman, nous

réagissons comme si l'auteur était en train de nous raconter son histoire. Par exemple, quand l'auteur utilise des présents historiques, les lecteurs de différentes époques, en lisant ce roman, peuvent tous avoir la même impression que les faits racontés sont en train de se passer sous leurs yeux.

Les situations, tout comme le moment d'énonciation, ont des durées plus ou moins longues. Mais, dans l'expression temporelle grammaticalisée, leurs durées ne sont pas prises en considération. C'est pourquoi on dit souvent intuitivement que les temps verbaux représentent des rapports temporels entre des *points temporels* (par exemple, Reichenbach), sans même se rendre compte de l'abstraction de la durée des situations et de celle du moment d'énonciation. Autrement dit, les temps verbaux n'ont rien à voir avec la longueur du temps. Cela est essentiel pour la conception déictique du temps verbal. Cependant, le fait est que, dans l'interprétation des temps verbaux, surtout celles des rapports entre les faits exprimés au présent et le moment d'énonciation, la longueur d'une situation n'est que trop souvent prise en considération par les linguistes. En l'occurrence, une des définitions les plus répandues du présent dit que le présent exprime une situation dont la durée inclut le moment de l'énonciation (cf. Sten, 1962:12; De Boer, 1954:85). Cette définition implique en fait une comparaison entre la longueur d'une situation et celle du

moment d'énonciation, alors que ni la longueur d'une situation, ni celle du moment d'énonciation ne sont prises en considération quand on emploie un temps verbal. Quand la longueur d'une situation est prise en considération pour rendre compte des valeurs temporelles (par exemple, la distinction entre un 'présent momentané', un 'présent non momentané' et un 'présent éternel'), on aboutit toujours à des conclusions erronées. Cette définition implique encore que la durée d'une situation est toujours plus longue que le moment d'énonciation. Mais, il est souvent difficile de déterminer la longueur d'une situation et celle du moment d'énonciation. Par exemple, dans: 'Au nom de la loi, je vous arrête!', quelle est la longueur de la situation? Est-ce un point qui coïncide avec la fin de l'énonciation, ou la durée qui comprend une suite de mesures judiciaires? Et celle du moment d'énonciation? Est-ce la durée de l'énonciation, ou seulement un point? Si le moment d'énonciation est à considérer comme un point, où se trouve ce point? Au début, au milieu, ou à la fin de l'énonciation? Et pourquoi? Autant de problèmes inutiles et difficiles à résoudre, soulevés par la notion d'inclusion, que le locuteur ne prend certes pas en considération, sinon il serait incapable de parler. D'ailleurs, comme nous venons de le voir, dans l'emploi prétendument typique du présent de reportage en direct, le présent n'inclut pas toujours le moment d'énonciation. Et la notion d'inclusion implique une vue objectiviste des

rapports temporels alors qu'il s'agit de notions grammaticales impliquant une part de subjectivité. Ainsi, dans 'Pour Galilée, la terre *tournait* autour du soleil' et 'La terre *a tourné*, tourne, et *tournera* autour du soleil', la même situation représentée tantôt par l'imparfait, tantôt par le passé composé, et tantôt par le futur simple inclut de fait le moment d'énonciation (ce qui est représenté dans la figure 2 par une ligne pointillée qui prolonge la situation décrite dans le sens du futur, et dans la figure 3 par une ligne pointillée qui prolonge la situation décrite dans le sens du passé), mais cela n'empêche pas qu'on conçoive et exprime le rapport temporel entre la situation et le moment d'énonciation avec un imparfait, un passé composé ou un futur simple. De plus, l'idée de temporalité n'est pas manifeste dans la notion d'inclusion, car si la notion de simultanéité implique un type de rapport temporel déictique, la notion d'inclusion ne s'applique pas nécessairement au rapport temporel déictique. Elle peut s'appliquer à des rapports spatiaux, et n'implique pas l'idée déictique. Or, l'idée de temporalité ne se dégage que par l'indication de rapports déictiques entre une situation et le moment d'énonciation: les rapports d'antériorité, de simultanéité et de postériorité impliquent les époques passée, présente et future.

Un autre exemple très courant est la distinction entre un présent momentané, un présent non-momentané et un présent

éternel (cf. Imbs, 1968; Fleischman, 1991). Comme nous le verrons dans la figure 1, la longueur du temps ne change rien à la nature d'un type de rapport temporel. Les exemples suivants correspondent respectivement au 'présent momentané' (3), au 'présent non momentané' (4), et au 'présent éternel' (5):

- (3) Le lion *s'abat* (S1) sur sa proie.
- (4) Mon fils *fait* (S2) ses études secondaires au lycée 210 de New York.
- (5) La terre *tourne* (S3) autour du soleil.

Le fait est que, pour l'énonciateur, les faits exprimés au présent dans (3), (4), (5) sont tous valides (en cours) au moment d'énonciation. L'idée de la longueur du temps n'est pas exprimée par le présent, mais suggérée par le contexte et nos connaissances du monde. Par exemple, le présent du verbe *tourner* dans 'Il *tourne* la tête.' serait interprété comme un 'présent momentané', alors que dans (5) il est considéré comme un 'présent éternel'. De fait, même si le verbe conjugué était remplacé par un infinitif, on pourrait avoir les mêmes interprétations: 'Il *tourner* la tête', 'La terre *tourner* autour du soleil'. Cela nous montre que la longueur du temps n'est pas un sens inhérent au présent. Donc, si la phrase 'La terre *tourne* autour du soleil', est interprétée comme un fait éternel, ce n'est pas le présent de l'indicatif, mais le contexte et nos connaissances du monde qui le suggèrent. Et la simultanéité qu'exprime le présent veut dire seulement que ce fait est considéré comme

valide au moment d'énonciation. La preuve en est que dans d'autres contextes, *tourne* peut être privé de l'idée d'éternité et réduit à une action en cours au moment d'énonciation: 'La terre a tourné, tourne, et tournera autour du soleil', ou, 'Selon Pierre, la terre *tourne* autour du soleil en une seconde'.

L'idée d'habitude attribuée au présent est, elle aussi, suggérée par le contexte et nos connaissances du monde. Cette idée d'habitude cause un problème d'interprétation: on pense que le présent dit d'habitude, dans des phrases telles que (4), reste valable même au moment où les activités répétées sont temporellement suspendues, par exemple pendant les vacances. Ainsi, Lyons (1977:678) pense que l'emploi du temps verbal appelé présent n'implique généralement pas la contemporanéité avec l'acte d'énonciation, par exemple, *He works hard*. Pour nous, la simultanéité ou la contemporanéité veut dire que le fait exprimé au présent est considéré comme valide au moment d'énonciation. Cette signification grammaticale est distincte de l'interprétation lexicale du verbe, qui dépend du contexte et de nos connaissances du monde. Ainsi, dans l'exemple de Lyons, quand *works* est interprété comme une habitude, le fait n'est plus la simple action de travailler, car on y a ajouté l'idée d'habitude. Cette phrase revient donc à dire: 'Il a l'habitude de travailler dur'. Et c'est ce fait qui est considéré comme valide au moment de l'énonciation. La personne en question

peut ne pas travailler du tout au moment de l'énonciation, cela ne changera rien au fait énoncé. De même, on dit que dans (4), le présent du verbe *faire* implique des activités répétées les jours de semaine. Cependant le même présent du verbe *faire* dans 'Il me *fait* un signe' serait à nouveau interprété comme un 'présent momentané'. De fait, avec des infinitifs, les phrases telles que 'Mon fils *faire* ses études secondaires au lycée 210 de New York' et 'Il me *faire* un signe' suggéreraient les mêmes interprétations qu'avec le temps présent. L'idée d'habitude n'est donc pas suggérée par la valeur temporelle ou aspectuelle du présent. Comme dans l'exemple de Lyons, (4) revient à dire: 'Mon fils est lycéen'. Et c'est ce fait qui est considéré comme valide au moment de l'énonciation.

Si nous symbolisons le rapport de simultanéité entre le moment d'une situation et le moment d'énonciation par une ligne pointillée perpendiculaire à la ligne du temps physique (T), et joignons cette situation (S) au moment d'énonciation (E) représenté par une courbe pointillée, parce que sa durée est flexible, nous voyons dans la figure 1 que le type de rapport déictique (S/E) exprimé par le présent dans (3), (4), et (5) reste toujours le même (autrement dit, $S_1/E \equiv S_2/E \equiv S_3/E$), quelle que soit la 'longueur du temps' de la situation en question. La 'longueur du temps' n'est donc pas pertinente pour la notion du temps verbal.

Soit figurativement:

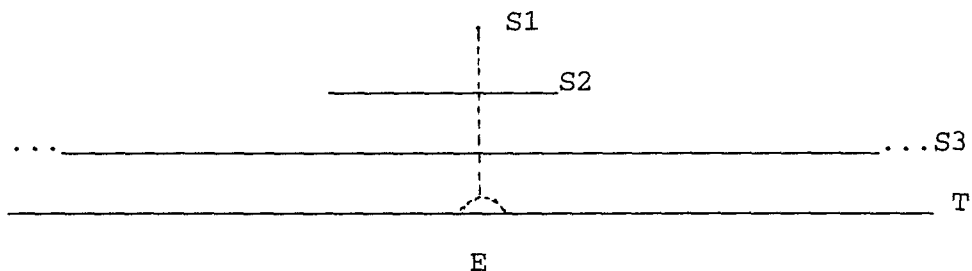


Figure 1

Pour les temps du passé (par exemple, S4, S5, et S6 dans (6), (7), (8)), le type de rapport déictique (S/E) entre le moment d'une situation passée et le moment d'énonciation peut être symbolisé par une ligne pointillée orientée vers la gauche (c'est-à-dire, symboliquement, vers la période antérieure au moment de l'énonciation) de la ligne pointillée symbolisant le présent dans la Figure 1:

(6) Le lion *s'abattit* (S4) sur sa proie.

(7) Mon fils *faisait* (S5) ses études secondaires au lycée 210 de New York.

(8) Pour Galilée, la terre *tournait* (S6) autour du soleil.

Soit figurativement:

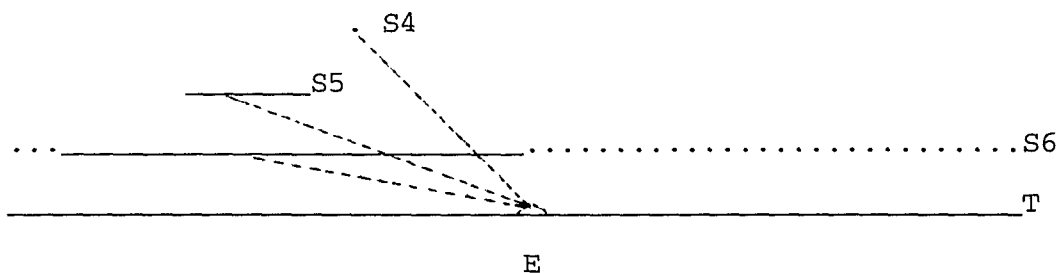


Figure 2

On voit mieux ici que, les temps verbaux, en exprimant les rapports entre les situations et le moment d'énonciation, ne prennent pas en considération la longueur de la situation en question. En effet, quoique, dans la phrase 'la terre tournait autour du soleil', on parle toujours d'un même phénomène éternel, il ne saurait être question, parallèlement au présent intemporel, d'un imparfait 'intemporel'. De plus, les lignes pointillées qui symbolisent le rapport S/E peuvent s'incliner plus ou moins vers la gauche (c'est-à-dire que, symboliquement, elles représentent des situations passées plus ou moins rapprochées ou éloignées du moment de l'énonciation). Néanmoins, la nature du rapport S/E reste toujours la même (autrement dit, $S_4/E \equiv S_5/E \equiv S_6/E$), tant qu'elles restent à la gauche de la ligne pointillée symbolisant le présent. Le moment d'un fait passé peut être indéfiniment rapproché du moment de l'énonciation, comme par exemple: dans 'Ah, vous voilà! je pensais (il y a quelques secondes, avant de vous voir) que vous étiez encore en Europe'. Cela n'empêche pas que ce fait puisse être représenté par un temps passé.

Pour les temps du futur (par exemple, S7, S8, S9 dans (9), (10), et (11)), le type de rapport déictique (S/E) entre le moment d'une situation future et le moment d'énonciation peut être symbolisé par une ligne pointillée orientée vers la droite (c'est-à-dire, symboliquement, vers la période postérieure au moment de l'énonciation) de la

ligne pointillée symbolisant le présent dans la Figure 1. Ici non plus, la nature de ce type de rapport déictique n'a rien à voir avec la longueur de la situation en question.

- (9) Le lion *s'abattra* (S7) sur sa proie.
- (10) Mon fils *fera* (S8) ses études secondaires au lycée 210 de New York.
- (11) La terre a tourné, tourne, et *tournera* (S9) autour du soleil.

Soit figurativement:

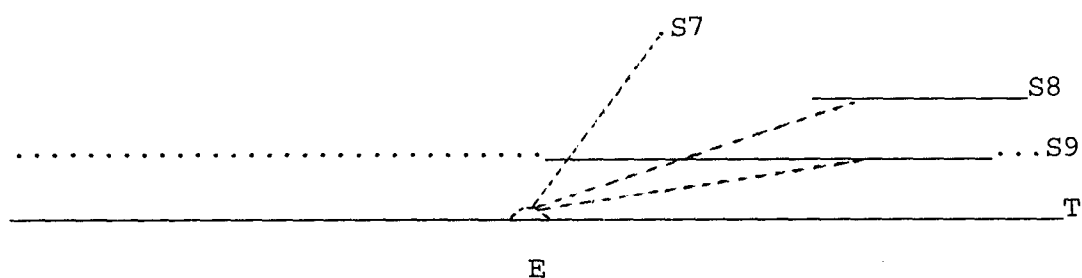


Figure 3

Les lignes pointillées qui symbolisent le type de rapport déictique S/E peuvent s'incliner plus ou moins vers la droite (c'est-à-dire que les situations représentées, symboliquement, peuvent être plus ou moins éloignées du moment de l'énonciation dans la direction du futur). Néanmoins, la nature du rapport S/E reste toujours la même (autrement dit, $S7/E \equiv S8/E \equiv S9/E$) tant qu'elles restent à la droite de celle symbolisant le présent. Le moment d'un fait futur peut être indéfiniment rapproché du moment de l'énonciation comme, par exemple, dans: 'Je serai à vous dans une seconde'. Cela n'empêche pas que ce fait puisse être représenté par un temps futur.

Les notions de simultanéité, d'antériorité et de postériorité considérées en soi sont des rapports objectifs. Mais, comme nous l'avons vu dans (5), (8) et (11), les temps verbaux peuvent représenter des situations conçues comme antérieures, simultanées ou postérieures par rapport au moment d'énonciation. Ces représentations sont certes basées sur des rapports temporels réels, et comportent, par conséquent, une part d'objectivité. Cependant, tout comme les autres concepts grammaticaux, elles comportent également une part de subjectivité. Nous avons déjà vu certaines des difficultés que peut susciter une approche objectiviste des rapports temporels. Voici un autre exemple qui montre la part subjective de ces notions. La situation exprimée par 'Jean passer le ballon à Pierre' qui précède le moment d'énonciation de quelques secondes, peut être conçue et représentée comme simultanée par rapport au moment d'énonciation:

(12) Jean *pass*e le ballon à Pierre.

On a vraiment le sentiment que cette action est en cours lorsqu'on énonce cette phrase. C'est pourquoi cet emploi du présent est considéré comme typique par les linguistes. Mais il est aussi possible de concevoir et représenter la même situation comme antérieure au moment d'énonciation:

(13) Jean *a pass*é le ballon à Pierre.

Et l'emploi du passé composé est également justifié et naturel, bien que les rapports temporels convoyés soient

tout à fait différents dans les deux emplois. Qui plus est, dans la phrase:

(14) Ah! vous voilà! Je croyais que vous étiez encore en Europe.

même si la situation exprimée à l'imparfait dans (14) était plus proche du moment d'énonciation que l'action exprimée au présent dans (12), cela n'empêcherait pas que l'emploi de l'imparfait semble tout à fait justifié et naturel. Il est donc inutile de considérer les longueurs des situations et celle du moment d'énonciation. Ce que l'on fait en employant les temps verbaux, c'est seulement concevoir et représenter les situations comme étant en cours, antérieures ou à venir par rapport au présent (non grammatical). Par définition, cette conceptualisation comporte une part subjective.

Si nous avons représenté les différentes longueurs des situations dans les figures ci-dessus, c'est uniquement pour montrer que leurs longueurs ne sont pas pertinentes pour les notions grammaticales de simultanéité, d'antériorité et de postériorité. C'est donc intentionnellement que nous n'avons pas choisi de lier le moment d'énonciation avec le milieu des segments qui représentent ces situations dans les figures 1, 2 et 3. En fait, les situations S1-S9, tout comme le moment d'énonciation, pourraient être représentées indifféremment par des points dans les figures 1-3, puisque leurs longueurs ne sont pas prises en considération dans l'expression temporelle grammaticalisée. Ces situations sont

simplement conçues comme des faits, sans que référence soit faite à leur longueur. De plus, S3, S6 et S9 suggèrent que le rapport déictique entre une même situation (la terre tourner autour du soleil) et le moment d'énonciation peut être conceptualisé et exprimé différemment, avec des temps indiquant différentes époques. Tout cela nous montre que le temps verbal correspond à un concept, à une certaine façon de conceptualiser les rapports temporels, plutôt qu'à une représentation strictement objective de ces rapports.

3.2. L'aspect

Le temps verbal est intimement lié à l'aspect.

'Both tense and aspect are categories associated with the verb, and in certain languages (e.g., the Romance group) tense information are packaged together, synthetically, in the same morphology' (Fleischman 1991:19).

Le problème de l'organisation et du fonctionnement des temps verbaux implique celui de l'organisation et du fonctionnement des aspects. Et dans beaucoup de cas, il est nécessaire de démêler ce qui appartient à l'aspect de ce qui appartient au temps, ou de découvrir le mécanisme de la combinaison et de l'alternance de ces deux catégories. Nous discuterons donc dans cette section les problèmes concernant l'aspect. Nous opposons ici la notion d'aspect à la notion de *mode d'action* (aktionsart). Binnick (1991:170) fait remarquer que 'Aspect is a fully grammaticized, obligatory, systematic category of languages, [...] while aktionsarten are purely lexical categories, non grammatical, optional and

unsystematic'. Le mode d'action, au niveau du verbe, est la part du sens lexical du verbe, qui exprime différentes façons de conceptualiser le déroulement d'une situation. Au niveau de la phrase, le terme *mode d'action* est employé pour désigner l'ensemble des facteurs, l'aspect grammatical mis à part, qui contribuent à représenter la façon dont on conceptualise la situation elle-même (Cf. Brinton, 1988). Nous pensons qu'il est méthodologiquement approprié d'examiner d'abord les aspects grammaticaux avant d'entreprendre toutes études les combinant avec les modes d'action. Nous discuterons donc, dans 3.2.1. la définition de l'aspect, en passant en revue les notions généralement acceptées telles que le perfectif, l'imperfectif et le parfait, et en proposant de leur substituer l'opposition accompli/(+) accompli comme opposition fondamentale du système aspectuel. Dans 3.2.2. nous discuterons la notion d'aspect accompli et essaierons d'expliquer à la lumière de cette notion les effets de sens que peut produire cet aspect. Dans 3.2.3. nous discuterons l'aspect (+) accompli et ses sous-catégories dans le passé: l'aspect +duratif et l'aspect -duratif, pour arriver à un nouveau schéma des aspects en français.

3.2.1. Définition de l'aspect

La définition de l'aspect proposée par Comrie (1976:3) est sans doute l'une des plus répandues aujourd'hui: 'Aspects are different ways of viewing the internal temporal

constituency of a situation.' Chez Comrie, cette définition vaut pour l'aspect grammatical aussi bien que pour le mode d'action. Elle convient surtout aux classifications de modes d'action proposées par Kenny (états, activités, performances) (1963), ou Vendler (états, activités, achèvements et accomplissements) (1967). Mais nous verrons qu'elle n'est pas très satisfaisante pour les aspects grammaticaux. Or, Comrie, en donnant les définitions du perfectif, de l'imperfectif, et du parfait, semble penser avant tout aux aspects grammaticaux. Ainsi, sa définition de l'aspect se trouve en contradiction avec sa définition du perfectif, qui, selon lui, exprime une situation conceptualisée comme un tout complet, *indépendamment de sa structure interne* (cf. Comrie, 1976:16). Il ne s'agit donc pas de 'la structure temporelle interne d'une situation'. Elle ne convient pas plus à sa définition du parfait, qui, selon lui, exprime une relation entre deux points temporels, c'est-à-dire entre le temps de l'état résultant d'une situation, et le temps où a lieu cette situation (cf. Comrie, 1976:52), ce qui n'a rien à voir avec la structure temporelle interne d'une situation non plus. Elle semble mieux convenir à l'imperfectif qui, toujours selon Comrie, centre l'attention essentiellement sur la structure interne d'une situation (cf. Comrie, 1976:16). Pourtant, beaucoup de linguistes ont abandonné l'explication aspectuelle de la distinction entre l'imparfait et le passé simple,

précisément à cause des défauts découverts dans cette notion (cf. Weinrich (1964), Ducrot (1979), Tasmowski (1985), Molendijk (1983), Houweling (1986), Labelle (1987)). Par exemple, l'imparfait en français, qui est considéré comme imperfectif, peut aussi représenter des situations complètes, comme pour l'imparfait dit de rupture (cf. Tasmowski De Ryck, 1985:59-87). Nous en parlerons plus en détail dans 3.2.3., à propos de l'aspect de l'imparfait.

Dans le système de Comrie, le perfectif et l'imperfectif constituent l'opposition aspectuelle fondamentale, dans laquelle le parfait ne trouve pas de place. Pourtant, pour cet auteur, le perfectif, tout comme l'imperfectif, est un aspect non marqué quant à l'accomplissement d'une situation. Ainsi, il insiste sur le fait que le perfectif ne souligne pas l'accomplissement d'une situation:

'The perfective does indeed denote a complete situation, with beginning, middle, and end. The use of 'completed' however, puts too much emphasis on the termination of the situation, whereas the use of the perfective puts no more emphasis, necessarily, on the end of a situation than any other part of the situation' (1976:18).

Puisque le perfectif et l'imperfectif sont tous les deux non marqués quant à l'accomplissement d'une situation, il vaudrait mieux les considérer comme des aspects (\pm)accomplis. Les parenthèses encadrant \pm signifient qu'ils ne mettent en relief ni l'accomplissement, ni le non accomplissement d'une situation.

De plus, la définition du parfait cause aussi des confusions. Si le parfait exprime, comme le dit Comrie, 'une relation entre deux points temporels', il serait un temps plutôt qu'un aspect: c'est le temps, non pas l'aspect, qui exprime une relation entre deux points temporels. Comme le temps et l'aspect sont deux notions très différentes (déictique vs non déictique), il ne devrait pas y avoir de telle confusion. En fait, le parfait présent anglais cité par Comrie comme exemple (*I have eaten*) n'est rien d'autre qu'un aspect accompli, qui met en relief l'accomplissement de la situation constaté au moment de l'énonciation. D'où la possibilité de le combiner avec des expressions adverbiales telles que *now, already, as you see, etc.* et l'impossibilité de le combiner avec des expressions adverbiales telles que *yesterday, at that time, etc.* Il existe les mêmes possibilités de combinaison pour l'aspect accompli du passé composé en français. Cependant, quand le passé composé se combine avec des expressions adverbiales qui situent la situation dans le passé, il ne s'agit plus de l'aspect accompli, mais de la valeur temporelle de cette forme verbale. C'est ainsi que Benveniste (1966:249) dit que le passé composé 'se trouve tantôt parfait, temps composé, tantôt aoriste, temps simple'. La relation temporelle n'est donc pas pertinente pour la notion aspectuelle. Il est vrai qu'une situation accomplie au moment présent a nécessairement eu lieu dans le passé, mais cela n'est qu'une

implication, non pas le sens convoyé par l'aspect accompli. Quoique, comme le fait remarquer Lyons, la distinction entre temps et aspect soit difficile à tracer dans le cas des formes composées (Lyons, 1977:705), il s'agit en fait de problèmes d'interprétation dans les énoncés, et non de la distinction entre les notions de temps et d'aspect. Les notions de l'aspect accompli et de la valeur temporelle d'antériorité dans le cas des formes composées sont distinctes. En l'occurrence, les formes composées de l'indicatif en français possèdent, en plus d'une valeur aspectuelle d'accompli, une valeur temporelle d'antériorité (cf. Benveniste, 1966:246-247, voir aussi 3.1.1.), mais normalement ces valeurs ne se confondent pas dans les énoncés. L'idée aspectuelle est primaire, et n'a pas besoin d'indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. On peut bien sûr renforcer l'idée d'accompli par des expressions adverbiales telles que *déjà*, et dans le cas du passé composé, des expressions adverbiales telles que *maintenant, comme vous voyez*. Par contre, l'idée temporelle des formes composées a besoin d'être mise en évidence par des expressions adverbiales. Mais le passé composé employé comme temps peut n'avoir recours qu'à une indication co-textuelle et/ou contextuelle. Et dans le cas du passé composé, quand l'idée temporelle se détache, l'idée aspectuelle s'estompe. Par exemple, dans:

(1) Demain, à cette heure, il aura déjà reçu ce paquet.

(2) Il a déjà quitté son bureau.

(3) Jusqu'à l'heure du dîner, il n'avait encore rien écrit.

c'est l'idée aspectuelle qui se détache: il s'agit d'aspects accomplis constatés respectivement à un moment du futur (à cette heure), au présent qui coïncide avec le moment de l'énonciation, et à un moment du passé (à l'heure du dîner). Par contre, dans (4), (5), (6), c'est l'idée d'antériorité qui se détache:

(4) Je vous téléphonerai dès que j'aurai reçu le paquet.

(5) Il a quitté son bureau à cinq heures.

(6) Aussitôt qu'il avait écrit la lettre, il est sorti pour l'expédier.

Dans (1), (2), (3), les formes composées expriment une idée aspectuelle, en constatant l'accomplissement de la situation en question à un moment donné. Dans (4), (5), (6), les formes composées mettent en relief la relation temporelle (antériorité/non antériorité) entre les deux situations en question. Tout comme les mots polysémiques qui se servent du contexte pour faire ressortir un de leur sens en éclipant les autres, les formes composées s'en servent pour faire ressortir l'idée aspectuelle ou temporelle.

Le passé composé du verbe *quitter* dans (2) exprime clairement l'aspect accompli et correspond au *present perfect* en anglais: 'He has already left his office'; la même forme dans (5) exprime une idée temporelle et correspond cette fois au *simple past* en anglais: 'He left his office at five o'clock'. Et dans le cas du passé composé

employé comme temps, on dit même qu'il est un temps simple, et qu'il a un aspect perfectif (par exemple, Benveniste, 1966; Vet, 1980). La raison pour laquelle on ne peut pas avoir pour le passé composé les deux interprétations à la fois, du moins dans les cas prototypiques, est probablement que, quand il s'agit de cette forme composée, temps et aspect supposent des perspectives très différentes.

'Unlike tense, however, aspect is not a relational category, nor is it deictic; it is not concerned with relating the time of a situation to any other time point, but rather with how the speaker chooses to profile the situation' (Fleischman, 1991:19).

Par exemple, en ce qui concerne le passé composé, l'aspect accompli considère l'état résultant d'une situation au moment de l'énonciation, tandis que le temps constate l'existence de cette situation dans le passé. Dans le second cas, comme l'accomplissement de la situation n'est pas pris en considération, le passé composé exprime l'antériorité par rapport au moment d'énonciation avec un aspect (\pm) accompli. Ainsi, dans la phrase: 'Il s'est réconcilié avec Marie', il s'agit de l'aspect accompli. La perspective est orientée vers le présent du locuteur. La preuve, c'est qu'on peut y ajouter: *maintenant*, quoique la réconciliation puisse avoir eu lieu il y a un mois: 'Maintenant il s'est réconcilié avec Marie'. Mais quand on dit: 'Il s'est réconcilié avec Marie il y a un mois', la perspective est cette fois orientée vers la situation passée. Il s'agit dans ce cas d'une valeur temporelle, et on ne peut plus y ajouter: *maintenant*. Cela

nous montre l'incompatibilité des deux perspectives, autrement dit, des deux notions. Bien entendu, à part les cas prototypiques permettant une distinction claire entre la valeur d'accompli et celle d'antériorité, des cas intermédiaires existent, où l'on peut constater les deux valeurs à la fois.

Le double statut des formes composées, surtout du passé composé, suscite souvent des opinions différentes. Par exemple, quand on constate le comportement discursif du passé composé employé comme un temps, on l'assimile au passé simple. On dit qu'il est 'aoriste', 'temps simple' (Benveniste, 1966), qu'il a un aspect 'perfectif' comme le passé simple (Vet, 1980; Fleischman, 1991; Labelle, 1994). Et quand on garde toujours présent à l'esprit le fait qu'une situation constatée accomplie au moment d'énonciation a nécessairement eu lieu dans le passé, sans tenir compte des perspectives différentes que supposent les notions de l'aspect et du temps verbal, on en arrive à dire comme Comrie que l'aspect accompli exprime une relation entre deux points temporels: celui de l'état résultant d'une situation et celui où a lieu cette situation.

L'opposition la plus fondamentale devrait donc être celle entre l'aspect accompli et l'aspect (\pm) accompli. Les aspects dits perfectif et imperfectif appartiennent à l'aspect (\pm) accompli. Ils constituent en fait une différenciation de l'aspect (\pm) accompli, dont il sera parlé

plus tard dans 3.2.3.. En français, l'aspect (\pm) accompli n'est différencié que dans deux formes du passé: le passé simple et l'imparfait.

L'aspect est donc l'expression grammaticalisée de différentes façons de conceptualiser une situation, à un point de repère explicite ou implicite. En français, une situation peut être vue et exprimée grammaticalement avec une mise en relief de son accomplissement, ou une neutralisation de son accomplissement ou non accomplissement. Dans le cas de l'imparfait et du passé simple, on verra plus tard qu'il y a en plus une mise en relief ou une abstraction de la durée de la situation (voir 3.2.3.).

En français, l'opposition aspectuelle accompli / (\pm) accompli et l'opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité traversent toutes les époques temporelles et tous les modes. Dans les modes dits 'intemporels', les formes verbales sont incapables d'indiquer à elles seules les époques temporelles. Elles doivent donc s'appuyer sur une indication de temps contextuelle et/ou contextuelle. Ainsi, les formes composées et simples du conditionnel, du subjonctif, de l'impératif, de l'infinitif et du participe, appelées 'temps' de ces modes (par exemple: le passé de l'infinitif, le conditionnel passé, etc.) expriment en fait le plus souvent une opposition aspectuelle accompli / (\pm) accompli (et moins

souvent une opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité). Par exemple:

- (7) Je souhaite qu'il *ait réussi* avant la fin de l'année.
- (8) Je souhaite qu'il *réussisse*.
- (9) Je n'avais pas pensé qu'il *ait pu* arriver ce soir-là.
- (10) J'aurais voulu qu'il *puisse* être parmi nous ce soir-là.

On voit que le 'présent' et le 'passé' du subjonctif peuvent tous les deux s'employer dans des situations futures (dans (7) et (8)), ou passées (dans (9) et (10)). Ils sont donc neutres temporellement. Ce qui distingue *réussisse* de *ait réussi*, *puisse* de *ait pu*, c'est une différence aspectuelle entre accompli et (+)accompli. Dans les sections qui suivent, nous discuterons de préférence des problèmes aspectuels dans le mode indicatif.

3.2.2. Aspect accompli et les effets de sens

Toutes les formes composées en français peuvent exprimer l'aspect accompli. L'aspect accompli met en relief le fait que la situation ou une partie de la situation (nous verrons qu'il est possible de ne considérer aspectuellement qu'une partie de la situation en question) est déjà accomplie lors du moment de la constatation:

- (11) Avez-vous été en Afrique?

Cela veut dire que: (a) un point de repère est adopté, que ce point soit au moment d'énonciation (c'est le cas de *avez été* dans (11)), dans le passé, ou dans le futur; (b) l'état (accompli ou (+)accompli, +duratif, -duratif ou (+)

duratif) de la situation ou d'une partie de la situation est constaté par rapport à ce point de repère. Nous appelons ce point *le moment de constatation aspectuelle*.

Le moment de constatation aspectuelle peut se trouver dans le passé, au présent, ou dans le futur. Dans le cas du présent et du passé composé, le moment de constatation aspectuelle se trouve au moment d'énonciation. Dans le cas des autres formes simples, le moment de constatation se trouve au même moment que la situation en question. Et dans le cas des autres formes composées ou surcomposées, le moment de constatation aspectuelle se trouve à un moment postérieur à la situation ou à la partie achevée de la situation en question, indiqué par une expression adverbiale, un autre temps verbal, ou impliqué dans le contexte. L'aspect a toujours besoin de se référer à un moment de constatation aspectuelle explicite ou impliqué par le contexte pour déterminer l'état d'une situation: c'est toujours par rapport à un moment donné qu'une situation est dite accomplie ou (\pm) accomplie, +durative, -duratif ou (\pm) durative (voir 3.2.3.). Ce qui le distingue du mode d'action, qui n'a pas à se référer à un moment quelconque.

La situation en question peut avoir été accomplie tout récemment, ou il y a très longtemps, rien ne sera changé à l'aspect accompli du passé composé. Que ce voyage ait eu lieu il y a trente ans ou il y a deux jours, on peut toujours répondre:

(12) Oui, j'y ai été.

C'est dire que la distinction entre un 'parfait récent' et un 'parfait lointain', mentionnée par Comrie, n'est pas pertinente pour l'aspect en français. Et cela, parce que le moment où a eu lieu la situation n'entre pas en jeu ici. Quand le moment où a eu lieu la situation entre en jeu, on passe de l'aspect au temps. Par exemple:

(13) Ah oui? Et quand est-ce que vous y êtes allé?
- J'y suis allé il y a trente ans.'

Le moment où a eu lieu la situation en question (comme le suggère l'adverbe d'interrogation *quand?*) est indiqué ici par l'expression adverbiale *il y a trente ans*. Il s'agit, non plus de la valeur aspectuelle, mais de la valeur temporelle du passé composé. En ce qui concerne l'aspect donc, la seule restriction temporelle qu'il puisse y avoir ayant trait à la proximité ou la distance de l'événement est d'ordre pragmatique. Ainsi, quand on dit: 'J'ai mangé', cela veut généralement dire qu'on a pris le repas le plus proche de l'heure où l'on parle. Mais cette restriction est imposée par nos connaissances du monde réel.

Comme tous les aspects (à part ceux du présent et du passé composé, dont le moment de constatation coïncide avec le moment d'énonciation) ont besoin de se référer à un moment de constatation dans le passé ou dans le futur. On peut donc trouver trois types de points temporels dans l'expression temporelle et aspectuelle: (1) le moment

d'énonciation, (2) le moment où a lieu une situation, et (3) le moment de constatation aspectuelle. Les deux premiers sont nécessaires pour l'expression temporelle, et le dernier pour l'expression aspectuelle.

Lyons fait remarquer que l'aspect est souvent confondu avec le temps par linguistes et philosophes (cf. Lyons, 1977:705). C'est probablement pourquoi ces trois types de points sont souvent considérés nécessaires pour l'expression temporelle. Ainsi, Reichenbach (1947) considère les temps verbaux comme l'expression d'une relation entre trois points: le moment de la parole (S), le moment pendant lequel a lieu l'événement (E) et le point de référence (R), c'est-à-dire le moment à partir duquel le locuteur considère la situation dont il parle. Vet (1981), en adaptant ces symboles au français, y ajoute des points référentiels auxiliaires (r), qui se trouvent respectivement au même moment que le futur simple et le futur du passé, pour rendre compte du futur antérieur et du futur antérieur du passé. En fait, les points (R) et (r) ne sont pas nécessaires pour l'expression *temporelle* : pour les temps simples (et le passé composé-temps), il suffit d'avoir le point (S) et le point (E) pour exprimer les relations temporelles de simultanéité, d'antériorité et de postériorité. Par exemple, dans (13), la relation entre le point (E): *il y a trente ans*, et le point (S): le moment où cette phrase est énoncée, suffit à établir un rapport déictique d'antériorité entre

eux. Dire que le point (R) du passé composé se trouve au moment d'énonciation, et que celui du passé simple et de l'imparfait se trouve au même moment que le point (E), est confondre l'aspect avec le temps, une confusion probablement due à une intuition aspectuelle insuffisante. Ainsi, Labelle (1994:7), en présentant la théorie de Vet, écrit:

'Avec l'imparfait, l'événement est présenté comme décrivant la situation *en cours* au moment Tr [qui correspond au point (R) chez Reichenbach et Vet]. Avec le passé simple, l'événement localisé au point Tr est présenté globalement dans sa totalité.'

On voit que dans ces cas, le point Tr est en fait le moment de constatation aspectuelle: il n'est pas nécessaire pour l'expression *temporelle*, mais pour l'expression *aspectuelle*.

En ce qui concerne les formes composées exprimant une relation temporelle d'antériorité par rapport à un autre événement (E'), les points (R) ne sont pas nécessaires non plus pour l'expression temporelle. Il y a en ce cas une relation temporelle directe entre (E), exprimé par une forme composée, et (E'), exprimée par une forme simple, qui appartiennent au même type de points temporels (E), et une relation temporelle indirecte entre (E) et (S). Si c'est le second événement (E') que l'on appelle le point (R), ce serait une complication bien inutile que de créer un troisième type de point temporel qui, selon certains linguistes (cf. Hornstein 1977; Comrie 1981, 1985; Dahl 1985), est de nature à causer des confusions. Il est beaucoup plus clair de dire que, dans le cas des formes

composées, il y a une relation directe entre (E) et (E'), et une relation indirecte entre (E) et (S). Il ne faut pas confondre non plus (E') et le moment de constatation aspectuelle: dans les exemples (1), (2), (3), les moments de constatation aspectuelle (par exemple, *demain*, à cette heure) ne sont pas des points (E'); et dans les exemples (4), (5), (6), les points (E') ne sont pas des moments de constatation aspectuelle, parce qu'il s'agit d'un rapport temporel d'antériorité dans ces phrases. En un mot, il n'y a pas de place pour le point (R) dans l'expression temporelle.

Et quand on veut faire ressortir l'aspect accompli d'une forme composée, par exemple dans:

(14) Quand il *arriva* à l'aéroport, l'avion *était déjà parti*.

où *arriva* sert de moment de constatation aspectuelle à *était parti*, ces formes ne servent plus à établir un rapport temporel de non antériorité/antériorité. Dans ce cas, si l'on identifie le point (R) avec *arriva*, le point (R) sera le moment de constatation aspectuelle, donc inutile pour l'expression temporelle. En fait, selon la description de Vet, les points de référence (R) ressemblent souvent aux moments de constatation aspectuelle: le point (R) du présent et du passé composé correspond au moment de la parole; pour ce qui est des formes composées, qui, selon nous, expriment l'aspect accompli, le point (R) est postérieur à la fin de la situation en question (de sorte que, quand le locuteur

considère la situation à partir de ce point, il peut toujours constater l'accomplissement de cette situation). Il est à croire que, dans ces cas, il s'agit en fait de moments de constatation aspectuelle.

Le fait que le moment de constatation aspectuelle du passé composé coïncide avec le moment d'énonciation, autrement dit avec le présent de l'énonciateur, provoque des effets de sens qui retiennent l'attention des linguistes. C'est le cas, par exemple, du 'perfect of result' (parfait résultatif) et du 'perfect of persistent situation' (parfait prolongé) (Comrie, 1976:56-60).

On dit souvent que le passé composé exprime une situation du passé dont le résultat concerne le présent de l'énonciateur. Cela est vrai du passé composé-aspect, non du passé composé-temps. Le passé composé-temps exprime le même type de relation temporelle que le passé simple, et le résultat de la situation ne concerne pas nécessairement le présent de l'énonciateur, en tout cas pas plus que lorsqu'elle est exprimée au passé simple. Il serait donc faux de considérer cela comme un trait distinctif entre le passé simple et le passé composé-temps. Ainsi, dans

(15) Le lendemain soir, Edmond Dantès *est allé* voir la marquise et a *dîné* chez elle.

les faits exprimés au passé composé n'ont pas plus d'influence sur le présent de l'énonciateur que s'ils sont exprimés au passé simple, comme dans (16):

(16) Le lendemain, Edmond Dantès alla voir la marquise et *dîna* chez elle.

Dans ce cas, le passé composé ne se distingue en rien temporellement du passé simple. Nous verrons que leur distinction est d'ordre aspectuel: le passé simple a un aspect -duratif, tandis que le passé composé employé comme temps est aspectuellement neutre, autrement dit, (+)accompli (voir 3.4.2.). Sur le plan discursif, dans les cas typiques, le passé composé semble plus 'proche' (c'est-à-dire, familier, informel, etc.) du centre déictique, autrement dit, du locuteur; tandis que le passé simple semble plus 'distant' (c'est-à-dire, soutenu, formel, etc.) du centre déictique. Mais il existe aussi des cas intermédiaires où cette distinction se trouve neutralisée (voir 3.2.3.).

Comme aspect, le passé composé met en relief l'accomplissement d'une situation constaté au moment d'énonciation. Et en conséquence, le résultat de la situation concerne naturellement le présent de l'énonciateur. Par exemple, dans 'Tiens! Il a *neigé* ', le résultat de la situation concerne le présent de l'énonciateur: il voit que le sol est couvert de neige au moment de l'énonciation. Mais il ne s'intéresse pas dans cet exemple à la question '*quand* cela a eu lieu?'. En fait, c'est parce que le résultat d'une situation concerne le présent de l'énonciateur qu'il choisit de l'exprimer avec un aspect accompli constaté à son présent (non grammatical).

Et le bon sens suffit pour faire comprendre que tous les faits du passé ne peuvent pas avoir des résultats qui concernent le présent du locuteur. En fait, seulement une petite partie de ces faits ont de tels résultats. Il s'ensuit que l'emploi du passé composé utilisé comme aspect accompli est plus limité que celui du passé composé utilisé comme temps: tous les faits passés peuvent être racontés avec le passé composé-temps, une petite partie seulement peut être exprimée avec le passé composé-aspect. On peut l'illustrer par le passage suivant tiré de *La langue française: histoire d'une institution* de Caput (1972:191):

(17) A la mort de Philippe IV commence la guerre de Dévolution, au cours de laquelle la France envahit le Brabant: le Traité d'Aix-la-Chapelle (1668) donne à la France la presque totalité de la Flandre française. Louis XIV se tourne ensuite contre la Hollande...

On peut remplacer tous les présents dans ce passage par des passés composé-temps (ou des passés simples) racontant une série de faits dans le passé:

(18) A la mort de Philippe IV *a commencé* (ou *commença*) la guerre de Dévolution, au cours de laquelle la France *a envahi* (ou *envahit*) le Brabant: le Traité d'Aix-la-Chapelle (1668) *a donné* (ou *donna*) à la France la presque totalité de la Flandre française. Louis XIV *s'est tourné* (ou *se tourna*) ensuite contre la Hollande...

Mais le passé composé-aspect ne serait possible qu'avec la phrase (19) qui conclut le passage (17), vu que dans cette phrase seulement le résultat de la situation pourrait avoir des conséquences concernant le présent, entre autres, une grande influence culturelle française dans cette région:

(19) Le Traité d'Aix-la-Chapelle a *donné* à la France la presque totalité de la Flandre française.

Avec les autres phrases le passé composé-aspect paraîtrait bizarre: 'La guerre de Dévolution a *commencé* ', 'La France a *envahi* le Brabant', 'Louis XIV *s'est tourné* contre la Hollande'... En effet, quand il n'y a aucune indication de temps co-textuelle ou contextuelle, le passé composé prend automatiquement le moment d'énonciation comme le moment de constatation, et c'est l'aspect accompli qui se détache. On croirait donc que c'est au moment présent qu'on est exposé à toutes les conséquences de la guerre de Dévolution.

Vet (1980) prend l'aspect accompli du passé composé pour un temps, qu'il appelle le 'PCimpl', c'est-à-dire le passé composé implicatif, par opposition au 'PCant', c'est-à-dire le passé composé d'antériorité, disant que 'ce temps' est 'une sorte de présent' (sans doute parce que, avec le passé composé-aspect, le résultat de la situation en question concerne le présent de l'énonciateur). L'opposition PCimpl/PCant correspond à l'opposition passé composé-aspect/passé composé-temps. Pour nous, prendre l'état résultant d'une situation accomplie pour un temps, c'est prendre l'effet pour la cause. Mais quand Vet affirme que 'l'emploi du PCimpl se limite à des phrases contenant un prédicat désignant une transition' (1980:87), il confirme ce que nous venons de dire: l'emploi du passé composé-aspect

est limité à des cas où le résultat de la situation concerne le présent de l'énonciateur. En effet, Vet dit plus tard que 'A sentence has transitional Aktionsart if it refers to an eventuality which leads to a result.' (1990:69).

Quant au 'perfect of persistent situation' du type 'We have lived here for ten years', mentionné par Comrie, qui permettrait une prolongation de la situation dans le présent, l'aspect accompli de ces emplois n'a rien de particulier. Il s'agit plutôt d'un procédé narratif de l'énonciateur: on coupe la situation (*to live* dans l'exemple de Comrie) au moment de l'énonciation et présente la partie accomplie de cette situation avant ce moment (*have lived for ten years*) en constatant l'achèvement de cette partie de la situation, quoiqu'on sache que la situation ne s'arrêtera pas là. L'aspect accompli met en relief cet achèvement, tandis que le contexte et nos connaissances du monde permettent à son interlocuteur de comprendre la continuation de la situation. On peut être plus explicite en disant: 'We have lived here for ten years, and we will live here for another decade.' Ici, visiblement, la même situation *to live* est coupée en deux, et une partie de cette situation est présentée comme accomplie avec l'aspect accompli, sans que la situation entière soit terminée. Ce même procédé est également possible avec un plus-que-parfait ou un futur antérieur, ce qui prouve que ce n'est pas un trait particulier au parfait présent. Comparez:

- (20) Elle l'a attendu et l'attendra toujours.
- (21) Elle l'avait attendu et l'attendrait toujours.
- (22) Elle l'aura attendu et l'attendra toujours.

On pourrait même couper une situation en trois. Il s'agit toujours d'un procédé narratif:

- (23) Il avait été ponctuel, il l'était, et il le serait toujours.
- (24) Il a été ponctuel, il l'est, et il le sera toujours.
- (25) On lui a annoncé une promotion à partir du mois prochain. Il aura donc été toujours ponctuel jusqu'au jour de sa promotion, il le sera ce jour-là, et il le sera toute sa vie.

Ce qu'il y a d'un peu particulier dans le parfait présent en anglais et le passé composé en français, c'est son moment de constatation aspectuelle qui coïncide avec le moment d'énonciation, de sorte que la partie achevée de la situation se trouve cette fois dans le passé de l'énonciateur, tandis que la même situation continuera pour lui dans le présent et le futur (voir (20) et (24)). Avec le plus-que-parfait et le futur antérieur, la partie achevée de la situation et la continuation de la même situation n'entraînent pas de changement d'époque, et n'attire donc pas l'attention des linguistes (voir (21), (22), (23) et (25)). Mais, comme nous l'avons vu, ce n'est pas l'aspect accompli du parfait présent, mais le contexte et nos connaissances du monde qui expriment l'idée de cette prolongation dans le présent, l'aspect du parfait accompli lui-même n'est différent en aucune façon de ceux des autres formes composées.

3.2.3. L'aspect (±) accompli et ses sous-catégories

Toutes les formes simples en français (et le passé composé employé comme le substitut du passé simple) expriment l'aspect (±) accompli. L'aspect (±) accompli est non marqué quant à l'accomplissement ou l'inaccomplissement d'une situation. Il peut s'agir d'une situation qui est toujours en cours au moment de la constatation aspectuelle (donc non accomplie):

- (26) A ce moment-là, il *était* encore tout jeune.
- (27) Demain, à cette heure, il *survolera* l'océan pacifique.
- (28) C'est moi qui *parle*.

Mais, il peut également passer sous silence l'accomplissement d'une situation. Dans les phrases (29) - (31):

- (29) J'*accepte*.
- (30) La bombe *éclatera* à 9 heures précises.
- (31) Le 14 juillet 1789, le peuple de Paris *prit* la Bastille.

Ce sont les modes d'action des expressions *accepter* et *prendre la Bastille* qui suggèrent que les situations sont achevées au moment de constatation. Quant à *éclater*, l'action aura lieu à 9 heures et son accomplissement sera constatée au même moment. Mais ce fait n'est pas mis en évidence par l'aspect (±) accompli. Dans les phrases (32)-(34), par contre, on met en relief leurs achèvements en recourant à l'aspect accompli:

- (32) J'*ai accepté*.
- (33) La bombe *aura éclaté* à 9 heures.

(34) A ce moment-là, le peuple de Paris avait pris la Bastille.

C'est dire que la langue ne reproduit pas la réalité à la manière d'un miroir: toutes les situations achevées ne sont pas exprimées par l'aspect accompli. L'idée de l'accomplissement n'est mise en relief aspectuellement que lorsqu'il y a nécessité: par exemple, quand le résultat de la situation concerne le présent de l'énonciateur. Ce qui est d'ailleurs tout à fait raisonnable: souligner tout revient à ne rien souligner.

Beaucoup de linguistes s'accordent à expliquer la distinction entre le passé simple et l'imparfait par leur différence aspectuelle: l'aspect du passé simple serait perfectif ou borné, tandis que celui de l'imparfait serait imperfectif ou non borné. Il est vrai que ces deux notions expliquent plus ou moins bien les emplois typiques du passé simple et de l'imparfait, mais elles s'avèrent trop étroites et rigides pour rendre compte des aspects de ces deux formes dans leur totalité.

A mon sens, la notion *perfectif*, qui est une vision globale, complète de la situation, tout comme la notion *borné*, insiste trop sur le caractère complet ou sur les deux bornes d'une situation, et est incapable par conséquent d'expliquer le pouvoir actif de l'aspect du passé simple, quand ce dernier interagit avec un mode d'action duratif:

(35) La pluie tomba tout à coup.

(36) Quand il sut qu'il était au milieu du bois, il

eut un peu peur.

(37) A ces mots, elle se sentit rassurée.

Dans ces emplois dits "inchoatifs", les verbes au passé simple *tomba*, *sut*, *eut*, *se sentit* ne saisissent que le point du départ des situations. Ce n'est ni une vision complète, ni une vision bornée de ces situations. L'interprétation inchoative est suggérée par le contexte et nos connaissances du monde (nous savons que la pluie va continuer après ce point de départ), non pas par l'aspect du passé simple. Un certain contexte est donc nécessaire pour l'interprétation de tels emplois. Toujours est-il que c'est l'aspect particulier du passé simple qui permet de cadrer ainsi le point du départ des situations. La preuve en est que ni le passé composé, ni l'imparfait n'est capable de tels effets. Le terme *perfectif* a d'ailleurs l'inconvénient de suggérer l'idée de l'accomplissement, quoique Comrie mette en garde contre une telle interprétation. Ainsi, Vetters (1993:15) écrit: 'le PS exprime l'aspect *perfectif* (*achevé*)'. Molendijk, avance un exemple contre les notions *perfectif/imperfectif*: 'Quand j'atteignais la forêt (S1), une heure sonnait (S2)'. Il considère dans son commentaire le *perfectif* comme synonyme de l'accomplissement lorsqu'il écrit: 'sonnait: *perfective*, "completed"' (1994:24).

Mais c'est surtout la notion *imperfectif* qui a suscité des controverses. Comme nous l'avons dit, certains linguistes ont abandonné l'explication aspectuelle de la

distinction entre le passé simple et l'imparfait, précisément à cause des défauts découverts dans la notion d'imperfectif. Par exemple, Molendijk (1983) cite des exemples qui, selon lui, contredisent la notion d'imperfectif:

(38) Jean avait les yeux bleux. (Molendijk, ex.(5))

(39) Pendant des siècles les humains observèrent le ciel (...) pendant tout ce temps les Martiens se préparaient. (Molendijk, ex. (14))

(40) A cette époque-là, et jusqu'à la guerre, les grands journaux publiaient en première page, chaque jour un poème. (Molendijk, ex.(18))

(41) Il faisait beau jusqu'ici (mais ce matin, il s'est mis à pleuvoir). (Molendijk, ex.(19))

Selon lui, dans (38), contrairement à la définition de l'imperfectif, c'est la situation entière qui est prise en considération, ni le début ni la fin n'est exclu. Dans (39), l'imparfait s'emploie avec une expression adverbiale qui indique les deux bornes de la situation. Dans (40) et (41), il se combine avec les expressions indiquant la fin de la situation en question.

Il n'est pas sûr que ces interprétations soient suggérées par le sens aspectuel de l'imparfait. Mais il est vrai que la notion *imperfectif*, tout comme la notion *non borné*, insiste trop sur le caractère incomplet ou non borné des situations, et est donc incapable d'expliquer ces emplois, pourtant très courants, de l'imparfait. L'imparfait, en ce cas, est présenté comme -accompli, alors que, selon nous, il est (\pm) accompli. Cette notion s'avère encore plus inadéquate pour expliquer le pouvoir actif de

l'aspect de l'imparfait, quand ce dernier interagit avec des verbes ponctuels:

(42) Vers la fin du quinzième siècle, un navigateur et explorateur italien *débarquait* sur cette terre.

(43) A la trentième minute, il *prenait* le ballon, *évitait* les défenseurs et *marquait* le but.

(44) Ils se jetèrent par terre derrière le talus. L'instant d'après, la bombe *éclatait*.

Dans (42), (43), (44), les imparfaits *débarquait*, *prenait*, *évitait*, *marquait*, *éclatait* représentent des situations complètes et bornées, en dépit de la notion *imperfectif*. Cependant, les situations ponctuelles semblent étirées et prolongées à la manière des séquences ralenties dans un film, effets dûs à l'aspect particulier de l'imparfait: ni le passé composé, ni le passé simple n'en sont capables.

Nous inclinons donc à substituer ces concepts statiques par des concepts dynamiques pour mieux rendre compte de l'opposition aspectuelle en français, entre le passé simple et l'imparfait. Nous ne parlerons plus de l'opposition entre le *perfectif* et l'*imperfectif*, mais de celle entre le *-duratif* et le *+duratif*. Ici, les symboles + et - signifient que ces aspects ont des pouvoirs actifs (dilatant ou réducteur) sur la durée des situations. Le *+duratif* convoie une vision durative de la situation en question, la présentant comme toujours en train de se déployer au moment de la constatation aspectuelle, même quand il s'agit d'une situation ponctuelle, ce qui explique l'emploi de

l'imparfait dans (42), (43), (44). Le *-duratif* au contraire exclut toute vision durative d'une situation, la réduisant à une sorte de situation sans durée, ou cadrant seulement son point de départ, même quand il s'agit d'une situation qui dure encore au moment de la constatation aspectuelle, ce qui explique l'emploi du passé simple dans (35), (36), (37). C'est-à-dire que, si le passé simple et l'imparfait sont tous non marqués quant à l'achèvement des situations, ils sont tous marqués quant à la durée de ces situations. L'aspect *+duratif* et l'aspect *-duratif* s'opposent à l'aspect (\pm) *duratif* du présent et du futur simple dans la mesure où ces derniers sont neutres quant à la durée, ou au déroulement, de la situation. L'aspect *-duratif* conceptualise une situation en la réduisant à une sorte de situation sans durée, et est donc typiquement utilisé pour la représentation des faits globalement appréhendés. Cet emploi typique lui confère un pouvoir actif. C'est-à-dire que la grande fréquence de cet emploi finit par associer l'aspect *-duratif* à une impression de brièveté et de concision. De sorte que, même quand il est combiné avec des modes d'action non ponctuels, il donne toujours la même impression de brièveté et de concision, comme s'il réduisait les événements représentés à des sortes de situations sans durée, d'où l'impression d'*action-point*. Ce pouvoir actif se voit le mieux quand l'aspect *-duratif* se combine avec des modes d'action duratifs (c'est le cas dans (35), (36),

(37)): il rejette l'interprétation durative suggérée par le mode d'action en ne saisissant que le point de départ de la situation. Il est à noter que, si l'aspect -duratif fait abstraction de la durée de la situation, la situation elle-même n'est pas nécessairement sans durée. Une expression de durée est donc tout à fait compatible avec l'aspect-duratif: *Le siège dura 10 ans.*

Par contraste, l'aspect +duratif conceptualise une situation en mettant en relief son déroulement, et est typiquement utilisé pour la représentation des faits qui durent au moment de constatation aspectuelle. De cet emploi typique il acquiert un pouvoir actif, celui de toujours donner une impression de quelque chose qui se déploie à un moment du passé. De sorte que, quand il est combiné avec des modes d'action ponctuels (c'est le cas dans (42), (43), (44)), les situations semblent durer plus longtemps qu'elles ne le font en réalité. Ce qui est important ici est donc la façon de conceptualiser la situation, non le caractère complet ou incomplet de la situation elle-même dans la réalité. Bien entendu, l'aspect duratif n'implique pas que 'imparfait facts should "take more time" than passé simple facts' (Molendijk, 1994:25). Encore une fois, il ne s'agit pas de la durée réelle de la situation, mais de la façon de la conceptualiser.

Comme l'aspect +duratif et l'aspect -duratif peuvent 'dilater' ou 'réduire' une situation par la vision qu'ils

imposent, nous appellerons *pouvoir actif de ces aspects* l'action qu'ils exercent sur la situation. La notion d'aspect -duratif nous paraît donc plus large et plus souple que la notion de *perfectif*, et elle rend mieux compte du pouvoir actif du passé simple; la notion d'aspect +duratif nous paraît plus large et plus souple que la notion d'*imperfectif*, et elle rend mieux compte du pouvoir actif de l'imparfait.

Sur le plan aspectuel, le passé simple et l'imparfait correspondent respectivement à certains emplois du présent et du futur simple, qui sont (\pm) duratifs, c'est-à-dire non marqués quant à la durée d'une situation. Comparez:

(45) La bombe *éclata/ éclate/ éclatera*.

(46) Il *était/ est/ sera* ponctuel.

L'aspect du présent (et celui du futur simple) couvre donc les usages représentatifs respectifs de l'aspect du passé simple et de l'imparfait. Apparemment, le -duratif et le +duratif sont dûs à une différenciation de l'aspect (\pm) accompli et (\pm) duratif. Mais ils ont acquis, à cause de cette différenciation, des pouvoirs actifs dans leur conceptualisation et représentation de la durée d'une situation qui leur permettent des effets particuliers, tandis que l'aspect du présent (et du futur simple) reste neutre dans les cas correspondants. Comparez (36) avec (47), et (43) avec (48):

(47) Quand il *sait* qu'il est au milieu du bois, il a un peu peur.

(48) A la trentième minute, il prend le ballon, évite les défenseurs et marque le but de la victoire.

On voit que le présent dans (47) et (48) remplacent respectivement le passé simple dans (36) et l'imparfait dans (43), mais son aspect neutre quant à la durée d'une situation n'est pas capable de provoquer les effets propres à l'aspect -duratif ou +duratif de ces derniers: il se prête aux différents modes d'action sans leur imposer sa propre vision aspectuelle quant à la durée. Cette différenciation de l'aspect (+) accompli et (+)duratif est sans doute due à un plus grand besoin de précision aspectuelle dans la représentation des faits du passé. En effet, on décrit généralement plus en détail, et avec plus de nuances, les faits du passé que les faits en cours ou à venir.

3.2.4. Des approches non aspectuelles du passé simple et de l'imparfait

Comme certains linguistes ont abandonné l'explication aspectuelle de la distinction entre le passé simple et l'imparfait en recourant à diverses autres approches, il sera profitable, pour mieux comprendre le phénomène aspectuel, de passer en revue leurs hypothèses expliquant la nature du passé simple et de l'imparfait.

L'analyse textuelle (cf. Weinrich, 1973) postule que l'imparfait signale l'arrière-plan, tandis que le passé simple signale le premier plan. Nous montrerons qu'en fait, le premier plan et l'arrière-plan ne sont que des effets provoqués par le contraste entre les emplois typiques de

l'aspect -duratif et ceux de l'aspect +duratif. L'aspect +duratif est typiquement utilisé pour la description des circonstances, des qualités, qui durent plus ou moins longtemps et qui constituent ainsi le *fond* dans un texte, sur lequel se détachent des *figures*, suite d'événements que l'aspect -duratif convient typiquement à représenter. D'où l'impression de premier et d'arrière-plan. Mais avec les emplois non typiques du passé simple et de l'imparfait, il n'y a pas de tels effets textuels. Par exemple:

(49) A la vingtième minute, il *prenait* le ballon, évitait un défenseur et *marquait* le but.

(50) La guerre de Cent Ans - qui *dura* d'ailleurs 116 ans - fut surtout amenée par la rivalité entre Philippe VI et Edouard III. (Molendijk, ex.(10))

Les formes de l'imparfait dans (49) sont sans aucun doute au premier plan; tandis que le passé simple *dura* constitue l'arrière plan dans (50). En prenant l'effet pour la cause, cette approche explique seulement une partie des emplois du passé simple et de l'imparfait.

Waugh et Monville-Burston pensent que 'Discourse analysis should not supplant, but rather complement, more traditional semantic analysis.' (1989:846) Elles postulent donc que le passé simple possède, outre la faculté d'indiquer le passé, deux autres propriétés:

'dimensionalization, i.e. the delimitation of a figure with clear-cut contours or dimensions' (1989:851).'

'detachment': 'there is considerable variation in the notion of detachment - as related to the type of communicative situation in which the text is used (detachment results in a separation between writer and

reader); to the nature of the text itself as a whole (it is differentiated by particular qualities from other texts); to various discourse properties (the text is separated into major or minor sections, e.g. Introduction vs. Body of text, Primary vs. Secondary development, Subdivision into cause vs. Consequence, or General statement vs. Specific example); and to the verbal process itself (there is a separation in time, or in some other way, between the verbal event and the situation of writing/reading)' (1989:853).

Pour nous, si la première propriété '*la dimensionalisation*' diffère de la notion du perfectif, c'est seulement parce que le terme 'figure' implique un effet discursif. L'intention de Waugh et Monville-Burston est sans doute de fondre ensemble la définition aspectuelle et la définition 'discursive' du PS en une nouvelle définition, la '*dimensionalisation*', qui '*complémente*' la notion trop étroite de l'aspect perfectif. Mais on ne saurait remédier à l'insuffisance d'une notion aspectuelle en y greffant une notion discursive. Le défaut de la notion du perfectif n'a d'ailleurs pas été éliminé dans cette nouvelle définition, qui insiste toujours sur les contours ou les dimensions précis ('*clear-cut contours or dimensions*') d'une situation. Elle est donc, tout comme le perfectif, incapable de rendre compte du pouvoir actif qu'a l'aspect du passé simple d'exclure toute vision durative d'une situation, la réduisant à une sorte de situation sans durée (une *action-point*), ou cadrant seulement le *point* de départ de la situation, comme nous l'avons vu dans (35), (36), (37).

Nous trouvons la deuxième propriété, 'le détachement', une notion encore plus hétérogène que la première. Le 'détachement chronologique du moment présent', par exemple, n'est que l'effet résultant d'une fausse différence entre le passé simple et le passé composé-temps. Comme on croit que les faits exprimés au passé composé-temps ont des résultats concernant le présent de l'énonciateur (ce qui, comme nous l'avons vu dans 3.2.2., n'est pas un sens inhérent au passé composé employé comme temps, mais au passé composé employé comme aspect), on croit donc, par contraste, que les faits exprimés au passé simple sont coupés du présent de l'énonciateur. En fait, le passé simple ne convoie pas nécessairement ce sens. Molendijk (1994:26), à ce propos, cite des contre-exemples: 'Il fut et reste le plus grand footballeur de notre temps.' 'Hier soir, la troisième chaîne présenta un film intitulé "L'éléphant à la peau blanche" (S1). Dans ce film, il s'agit d'un homme (S2) qui...' Molendijk dit que, dans la première phrase, *il fut le plus grand footballeur* réfère à un fait qui n'est pas entièrement situé avant le moment d'énonciation, ce qui explique l'emploi de *reste* après *fut*. Selon lui, l'emploi du passé simple serait impossible, si le 'détachement' était une propriété de cette forme temporelle. Cette propriété interdirait aussi, selon lui, la combinaison du passé simple avec l'expression adverbiale *hier soir* dans la deuxième phrase.

Quant au 'détachement relatif à la nature du texte dans son ensemble', nous croyons qu'un texte où figure le passé simple est de la même nature qu'un texte où figurent les autres 'temps narratifs'. S'il fallait en conclure que les autres 'temps narratifs' possèdent la même propriété de 'détachement', il ne serait plus un trait distinctif du passé simple. A plus forte raison, le passé simple peut aussi figurer dans un texte où prédominent les temps 'non narratifs': le présent et le passé composé (voir 3.4.).

Le 'détachement relatif aux propriétés discursives variées' est tout au plus un effet textuel de l'aspect du passé simple. Ces 'propriétés discursives' sont souvent attribuées à d'autres temps, comme l'imparfait dit d'ouverture au début d'un texte ou d'un nouveau passage, ou l'imparfait dit de rupture qui clot un texte ou un paragraphe. S'il fallait en conclure que le détachement est aussi une propriété de l'imparfait, il ne serait plus une propriété susceptible de distinguer ce temps du passé simple.

Enfin, le 'détachement résultant d'une séparation entre l'auteur et le lecteur' signifie en fait une distance psycho-sociologique. C'est en effet ce qui détermine, sur le plan discursif, le choix entre le passé simple et le passé composé employé comme temps. Le passé simple est employé avec une fréquence relativement grande dans des textes soutenus et formels, marquant une distance psycho-

sociologique; tandis que les textes où prédominent le passé composé-temps sont généralement familiers et informels, donc psycho-sociologiquement plus proches de l'interlocuteur ou du lecteur. Là encore, il faut tenir compte des cas intermédiaires tels que les textes où l'on emploie indifféremment le passé composé et le passé simple l'un à côté de l'autre; ou les textes sportifs où le passé simple est fréquent sans qu'on puisse qualifier ces textes de 'formels'. Mais si cette distinction permet de différencier le passé simple du passé composé dans leurs emplois typiques, cela ne 'détache' pas le passé simple des autres 'temps narratifs'.

En somme, si le passé simple possédait, comme l'affirment Waugh et Monville-Burston, 'a continuum of related concepts going from foregrounding, through neutrality, to backgrounding: from valuation, to neutral, to negative.' (1989: 852-53), cela reviendrait à dire que le passé simple est non marqué quant à ces 'concepts'. Il ne s'agit donc pas de propriétés du passé simple.

La métaphore anaphorique (cf. Ducrot, 1976; Labelle, 1987; Tasmowski 1985; Vet, 1985, 1988, 1991) postule que l'imparfait est une 'anaphore temporelle', c'est-à-dire qu'il qualifie dans sa totalité une période passée, ou, plus fréquemment, un objet ou événement considéré à l'intérieur d'une certaine période du passé, explicite ou implicite dans le contexte précédent. Selon Ducrot, dans la phrase

(51) L'année dernière à Paris il faisait chaud.

l'année dernière est qualifiée, du point de vue de la température, comme un tout. Le climat dans son ensemble est présenté comme chaud, et c'est uniquement de cette température globale de l'année qu'il est question. Tandis que dans

(52) L'année dernière à Paris, il a fait chaud.

on ne peut pas avoir la même interprétation. Il affirme en plus que l'emploi de l'imparfait est 'une impossibilité linguistique' dans la phrase 'La France s'appelait la Gaule', à moins qu'on lui restitue le 'thème temporel', c'est-à-dire son antécédent: 'Autrefois la France s'appelait la Gaule'. Ce qui, pour lui, montre que l'imparfait est une anaphore temporelle. Pour nous, dans le premier cas, il s'agit d'un effet de sens que permet l'aspect +duratif. Comme l'aspect de l'imparfait attire l'attention sur le déroulement de la situation, rien ne limite ce déroulement sauf l'expression adverbiale *l'année dernière*, d'où l'impression que c'est de toute l'année qu'il s'agit. C'est donc pour nous un effet de sens de l'aspect +duratif de l'imparfait.

D'autre part, l'interprétation de coïncidence totale avec un instant ou une situation du passé n'est pas non plus un trait constant de l'imparfait. Par exemple, dans

(54) Il a été très excité pendant la traversée: tantôt il regardait par la fenêtre, tantôt il allait vers la

cabine de pilotage, tantôt il essayait d'ouvrir la porte de la toilette.

aucun des imparfaits dans (54) ne peut qualifier dans sa totalité l'antécédent (le 'thème') temporel. Cet exemple montre qu'en français, la dite simultanéité n'est pas une propriété grammaticale de l'imparfait, mais une possibilité dans le monde réel.

De plus, contrairement à ce que pense Ducrot, l'imparfait peut ne pas avoir du tout d'antécédent temporel. Si 'La France s'appelait la Gaule' paraît incongru au début d'un récit, ce n'est qu'un problème de l'art de raconter. En insistant sur la nécessité d'un antécédent temporel, Ducrot dénie à l'imparfait non seulement son statut d'aspect, mais encore son statut de temps. En fait, l'imparfait peut très souvent être employé au début d'un texte, sans antécédent temporel:

(55) Dans un chemin sablonneux..., six chevaux *tiraient* un coche. (La Fontaine)

(56) Depuis quarante jours, il *marchait*, cherchant partout du travail. Il avait quitté son pays, Ville-Avray, dans la Manche, parce que l'ouvrage manquait. (Maupassant)

(57) La rue *était* étroite, comme toutes les rues du vieux quartier des Sables d'Olonne, avec des pavés inégaux, des trottoirs dont il fallait descendre chaque fois qu'on croisait un passant. (Simenon)

(58) Il *était* un petit navire qui n'avait jamais navigué. (Chanson)

Molendijk pense que la métaphore anaphorique revient à dire que l'imparfait représente une situation qui est simultanée avec un moment ou une situation du passé. Il propose donc une hypothèse de 'simultanéité globale' selon

laquelle l'imparfait exprime invariablement la 'simultanéité globale', tandis que le passé simple ne l'exprime jamais (1994:21). Il tente de définir plus rigoureusement la notion de "globalité" par les règles suivantes:

'Global simultaneity (" \equiv "):
 $X \equiv Y$ if and only if X coincides with Y and:
 (i) X is not a proper part of Y ;
 (ii) if X holds for a moment of time that temporally precedes Y , then it also holds for a moment of time that temporally follows Y ;
 (iii) if X holds for a moment of time that temporally follows Y , then it also holds for a moment of time that temporally precedes Y .' (1994:27)

Ces règles ne semblent pas avoir amélioré l'hypothèse de la métaphore anaphorique. Les problèmes posés par cette métaphore restent intacts: la 'simultanéité globale' n'est pas un trait distinctif ni un trait constant de l'imparfait. Nous pouvons vérifier ces règles dans les exemples suivants:

- (59) Il marcha (S1) trente jours: il *traversait* (S2) des forêts, il *franchissait* (S3) des rivières...
 (60) La classe dura (S1) trois heures. Il *disait* (S2) que le français était une belle langue. Il nous *expliquait* (S3) des règles de grammaire.

Dans ces exemples, S2, S3 sont des parties de S1. La condition (i) formulée par Molendijk: ' X n'est pas une partie intégrale de Y ' n'est donc pas satisfaite. En fait, les conditions de 'simultanéité globale' reviennent à dire que, $X \equiv Y$, quand $X \geq Y$. Et quand $X > Y$, Y doit être entièrement à l'intérieur de X . Si ces instruments logiques n'ont pas l'efficacité attendue, c'est parce que nous avons affaire à la façon de conceptualiser une situation plutôt qu'aux longueurs réelles des situations.

Berthonneau et Kleiber (1993, 1994), en découvrant le défaut de l'hypothèse d'une relation de simultanéité globale entre l'imparfait et son antécédent, proposent une 'approche anaphorique méronomique': 'La relation anaphorique entre la situation antécédent du passé et la situation présentée à l'imparfait est une relation du type partie (imparfait) - tout (antécédent).' (1993:68) Le fait est que cette 'situation antécédent du passé' est quelque chose de trop large. Par exemple, selon Berthonneau et Kleiber, dans les phrases telles que *Je venais/je voulais vous demander...*

'Ce qui est à l'imparfait, c'est la situation de quelqu'un qui vient pour quelque chose, qui est là parce qu'il veut quelque chose: *Je venais, je voulais*. Quant au tout, dont l'imparfait exprime une <portion> ou un <aspect>, c'est ici la situation dans laquelle est impliqué notre demandeur, c'est-à-dire la situation passée où l'interlocuteur l'a remarqué, et dont il s'autorise pour introduire sa demande comme une réponse. Peu importe que l'imparfait d'atténuation ouvre ou non le dialogue (...) Il suffit qu'une situation du passé, dont la volonté de demander puisse être présentée comme une partie, soit disponible.' (1994:83-84)

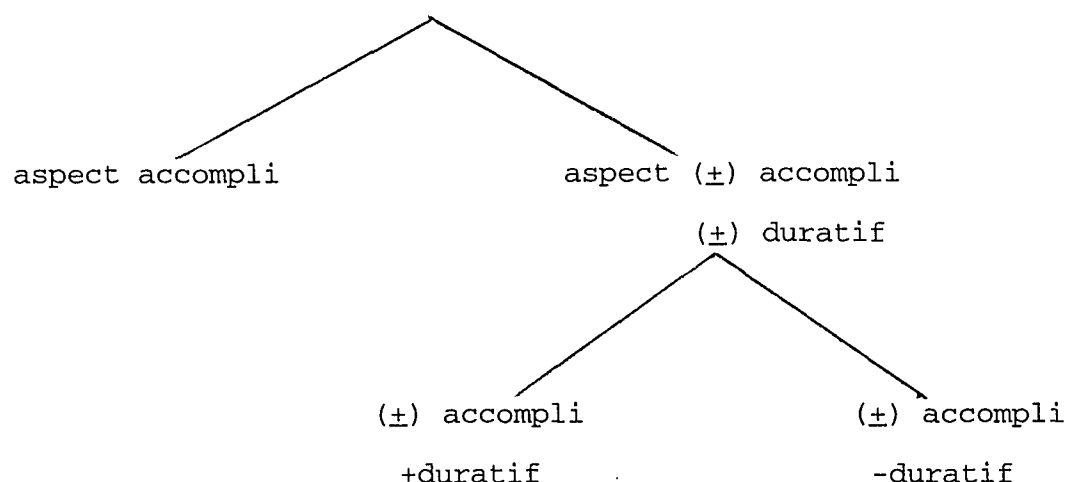
Si de telles constructions sont permises, il s'ensuit qu'on finira toujours par trouver cette 'situation antécédent du passé', puisqu'elle n'est circonscrite par aucune restriction linguistique ou extra-linguistique. Par exemple, selon les auteurs, une sonnerie de téléphone peut créer une 'situation antécédent du passé' pour l'imparfait (cf.1994:86). Mais alors on trouvera aussi facilement des 'situations antécédent du passé' dont les faits décrits par

les autres temps du passé puissent être présentés comme une partie. Par exemple, dans *Il tourna la tête*, la 'situation antécédent' pourrait être une sonnerie d'horloge qui retentissait dans la salle où il se trouvait. Est-ce à dire que le passé simple est aussi un temps 'anaphorique méronomique'?

3.2.5. Conclusions

Nous avons discuté dans cette section la définition traditionnelle de l'aspect par des notions telles que le perfectif, l'imperfectif et le parfait. Si certaines notions ou théories aspectuelles s'avèrent inadéquates devant certains faits linguistiques, l'existence de l'aspect est un fait indubitable. Plus encore, c'est un phénomène beaucoup plus étendu que le temps et le mode dans les langues naturelles du monde: il y a des langues qui peuvent se passer de temps ou de mode, mais peu de langues peuvent se passer d'aspect (cf. Lyons, 1977:705). Nous avons essayé de trouver une nouvelle vue d'ensemble en reformulant des notions telles que l'aspect accompli, l'aspect (\pm)accompli, l'aspect +duratif, l'aspect -duratif et l'aspect (\pm)duratif, et de redéfinir leurs rapports mutuels. L'opposition accompli / (\pm) accompli est une opposition aspectuelle fondamentale en français. C'est aussi la première opposition aspectuelle que les enfants arrivent à maîtriser: le présent et le passé composé qui établissent cette opposition sont de fait les deux premières formes

verbaux qu'ils apprennent (cf. Chaurand, 1966; Bronckart, 1976; Clark, 1970, 1985; Meisel, 1985; voir aussi 3.4.3.). Comme le dit Lyons: 'aspect is ontogenetically more basic than tense, in that children whose native language has both come to master the former more quickly than they do the latter' (1977:705). Le -duratif et le +duratif sont des variantes de l'aspect (\pm) accompli et (\pm) duratif dans le passé: ils passent sous silence l'achèvement ou la continuation d'une situation, mais se distinguent par l'abstraction ou la mise en relief de sa durée. Ainsi, nous pouvons tracer le schéma des aspects en français comme suit:



La revue des approches non aspectuelles tentant d'expliquer la nature du passé simple et de l'imparfait, mais qui insistent seulement sur un ou plusieurs effets textuels ou discursifs, sur lesquels est basée toute leur hypothèse, confirme le rôle fondamental de l'aspect, cause

profonde des problèmes discutés dans cette étude. Ainsi, l'analyse aspectuelle nous paraît générale (valable pour toutes les formes et leurs emplois) et systématique (opposant clairement les catégories aspectuelles les unes par rapport aux autres), tandis que les approches non-aspectuelles nous paraissent partielles (valables pour une partie des emplois d'une ou deux formes seulement) et non systématiques (rendant compte d'une ou deux formes et d'une partie de leurs emplois étudiés isolément des autres formes et emplois du système).

3.3. Temps, aspect et facteurs non-grammaticaux

L'expression temporelle peut être grammaticalisée, par conséquent indépendante d'une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle; mais elle peut aussi être dépendante d'une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. Klum (1961), Martin (1971), et Vet (1980), par exemple, ont étudié les rapports entre temps verbaux et adverbess de temps; Weinrich (1973) et Fleischman (1991), entre autres, ont examiné les emplois des temps dans le contexte. Dans cette section, nous essaierons de démontrer le vrai rôle des facteurs non grammaticaux et/ou extra-linguistiques au sein du système aspectuel-temporel en français.

3.3.1. Deux modes d'expression temporelle

Guillaume (1924:25) a fait remarquer que: 'En dehors de l'indicatif, il n'y a pas de distinction d'époques.' Et il

appelle l'indicatif 'le mode temporel', les autres modes 'les modes intemporels'. Pour lui, ce phénomène confirme sa théorie, selon laquelle les modes sont des étapes de la 'chronogénèse'. Et il considère le conditionnel comme un temps de l'indicatif.

Pour nous, le phénomène indiqué par Guillaume a une signification tout à fait différente et mérite d'être examiné de plus près. Il s'agit en fait de deux modes d'expression temporelle de nature différentes dont disposent les langues naturelles. Nous savons qu'il y a des langues, telles que les langues indo-européennes, qui usent de moyens morphologiques pour exprimer les rapports temporels par des flexions; et que d'autres, telles que le chinois, le vietnamien et le thai, usent seulement de moyens lexicaux, co-textuels et/ou contextuels dans leur expression temporelle. Nous dirons que les premières langues usent d'un mode d'expression grammatical, indépendante d'une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle; et que les secondes usent d'un mode d'expression non-grammatical, dépendante d'une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. Comparez l'expression temporelle en français dans (1) et la traduction chinoise dans (2):

(1) Il était tout, il n'est plus rien.

(2) ta guoqū zhuzai yiqié,
Il jadis dominer tout,

rujīn que yiwushuoyou.
aujourd'hui cependant ne posséder plus rien

Nous voyons que, le rapport temporel exprimé par *était* est rendu en chinois par une expression adverbiale *guoqū* (jadis); tandis que le rapport temporel exprimé par *est*, est traduit par une expression adverbiale *rujīn* (aujourd'hui). Le verbe chinois lui-même est incapable de rendre ces rapports. Bien entendu, il n'est pas nécessaire d'utiliser des expressions adverbiales tout le temps, souvent une indication de temps co-textuelle et/ou contextuelle peut suffire.

Mais le phénomène indiqué par Guillaume nous montre qu'une langue indo-européenne telle que le français ne se limite pas au seul mode d'expression temporelle grammatical. Autrement dit, il existe deux modes d'expression temporelle parmi les formes verbales en français. Ainsi, avec les modes autres que l'indicatif - l'infinitif, le participe, le subjonctif et le conditionnel - on doit, pour indiquer le type de rapports temporels, recourir à une indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle:

- (3) Il n'osait/n'osera pas vous *aborder*.
- (4) Le chasseur réveilla/réveille son chien *dormant*.
- (5) Je voulais/veux qu'elle *apprenne* à écrire des poèmes.
- (6) S'il faisait beau demain/ maintenant, je vous y *accompagnerais*.

Dans ces exemples, l'infinitif *aborder*, le participe *dormant*, le subjonctif *apprenne* et le conditionnel *accompagnerais* peuvent référer à différents rapports temporels en s'appuyant sur le verbe principal et/ou le

contexte. Ce qui montre qu'ils sont en fait temporellement neutralisés. Dans (3) et (4), avec les formes simples de l'infinitif et du participe s'appuyant sur le verbe principal, le moment de la situation se trouve à la même époque que le verbe principal. Mais, avec le subjonctif dans (5), qui s'appuie non seulement sur le verbe principal, mais encore sur toute la phrase, le moment de la situation peut varier, comme le montre les phrases suivantes: Je veux qu'elle *apprenne* à lire/Je me réjouis qu'elle *soit* heureuse ici. Dans la première, *apprenne* est postérieur à *veux*; dans la deuxième, *soyez* est à la même époque que *me réjouis*. Dans (6), le conditionnel s'appuyant sur la proposition introduite par *si* exprime, selon des règles bien connues, soit une éventualité future, soit une impossibilité présente. D'autre part, les formes composées de ces modes peuvent marquer l'antériorité par rapport à un autre verbe:

- (7) Après avoir dit cela, elle se met à pleurer.
- (8) Ayant dit cela, elle se met à pleurer.
- (9) Je doute qu'il soit allé la voir avant qu'elle parte.
- (10) Si nous avions assez d'argent, nous ferions le tour du monde. Après que nous aurions fait le tour du monde, notre expérience serait grande.

Mais, il est plus facile de citer des exemples où les formes composées de ces modes servent à marquer l'aspect accompli:

- (11) Je me rappelle l'avoir lu quelque part.
- (12) Il restait calme, ayant deviné l'intention de son adversaire.
- (13) Est-il possible qu'il ait deviné l'intention de son adversaire?

(14) Si je l'avais su, je l'aurais fait.

Il y a des cas où le conditionnel peut sembler indiquer tout seul des rapports déictiques entre le moment du fait et le moment d'énonciation. Par exemple:

(15) Hélène: Tu veux m'embrasser, n'est-ce pas, mon petit Troïlus?

Troïlus: Je *me tuerais* aussitôt après! (Giraudoux)

Ici, *me tuerais* semble bien indiquer tout seul que le fait est à venir par rapport au moment de l'énonciation. Mais à regarder de plus près, on peut voir qu'il y a quelque chose d'omis dans ce genre de répliques: une proposition introduite par si (*si je vous embrassais, je me tuerais...*). En effet, plus loin, Hélène dira à Troïlus: 'Je vois. Tu me haïrais, si tu m'avais embrassée?') C'est donc cette proposition omise à laquelle est liée la réplique de Troïlus qui permet de situer temporellement le fait exprimé au conditionnel.

On peut lire assez souvent dans les journaux des titres comme: LE ROI FAHD AURAIT EU UN ENTRETIEN TELEPHONIQUE AVEC M. YASSER ARAFAT, où *aurait eu* semble n'avoir besoin de s'appuyer sur aucune indication contextuelle de temps pour faire comprendre qu'il s'agit d'un fait passé par rapport au moment de l'énonciation. En fait, l'interprétation de cet emploi du conditionnel est toujours soumise à une condition omise telle que: 'si l'on en croyait les bruits qui courent à Tripoli,...' D'ailleurs, cet emploi est si fréquent dans les journaux qu'il suffit de lire le titre pour comprendre

qu'il s'agit d'un fait passé rapporté comme tel, sans que l'auteur prenne le renseignement à son compte. Le conditionnel dans cet emploi n'est donc pas indépendant d'une indication contextuelle. Les futurs du passé, au contraire, indiquent toujours la postériorité par rapport à un moment passé, d'où le nom 'futur du passé' (voir 3.4.4.).

Cependant, les formes verbales de ces modes ne sont pas tout à fait 'intemporelles'. Comme nous l'avons vu, les formes composées de ces modes peuvent marquer un rapport temporel non déictique d'antériorité par rapport à un verbe simple. C'est pourquoi nous ne pouvons pas les appeler simplement des 'modes intemporels'. En effet, si une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle est indispensable dans leur mode d'expression temporelle, ce qui est essentiellement de la même nature que le mode d'expression temporelle dans les langues qui n'ont pas de temps verbal, l'opposition temporelle non déictique antériorité/ non antériorité est néanmoins marquée par les formes verbales. C'est pourquoi nous ne pouvons pas appeler simplement 'non grammatical' ce mode d'expression temporelle en français non plus. L'expression temporelle dans l'ensemble des formes verbales en français se fait donc de deux manières:

- (a) *dépendante*, par des formes verbales s'appuyant sur une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle.

(b) *indépendante*, par des formes verbales indiquant par leur propre valeur temporelle le type de rapport déictique, direct ou indirect, entre le moment de la situation et le moment d'énonciation.

Dans ce qui suit, quand il s'agit de modes d'expression temporelle, nous utiliserons les termes *dépendant* ou *indépendant* tout courts, pour dire 'dépendant (ou indépendant) d'une indication de temps lexicale, co-textuelle ou contextuelle'. Les formes verbales de l'indicatif sont seules capables d'expression temporelle indépendante; celles des modes 'intemporels' sont dépendantes dans leur expression temporelle. Ce contraste constitue un trait distinctif séparant les formes de l'indicatif de celles des modes 'intemporels'. Dans ce qui suit, c'est le système des temps de l'indicatif que nous nous proposons d'examiner de près.

3.3.2. Le présent et le passé composé neutralisés

Les deux modes d'expression temporelle parmi les langues naturelles nous ont aidé à identifier les deux modes d'expression temporelle parmi les formes verbales en français. Cette découverte nous permettra de mettre en évidence un phénomène qui est en fait de la même nature que celui indiqué par Guillaume. En effet, une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle n'est pas seulement indispensable pour les formes verbales des modes 'intemporels' dans l'expression temporelle. Elle joue encore

un rôle important au sein même du système des temps de l'indicatif. Nous essaierons de montrer qu'une interprétation adéquate du rôle et de l'étendue de ce phénomène est la clé du problème de l'organisation et du fonctionnement du système aspectuel-temporel en français. En l'occurrence, Guillaume (1924, 1968), Martin (1971), Klum (1961), Fleischman (1991) et beaucoup d'autres linguistes ont tenté d'expliquer les différentes 'valeurs temporelles' du présent de l'indicatif. Le présent semble pouvoir exprimer non seulement la simultanéité avec le moment d'énonciation, mais encore l'antériorité (16) ou la postériorité (17) par rapport au moment d'énonciation:

(16) En 1957, John et Paul *quittent* le pays.

(17) Je *prends* ma retraite dans deux ans.

Pourtant, si c'étaient des 'valeurs temporelles' du présent, ce dernier devrait pouvoir les exprimer tout seul, sans s'appuyer sur aucune indication de temps lexicale, co-textuelle ou contextuelle. Ce qui n'est pas le cas, car quand on supprime toute indication de temps, le présent dans ces phrases ne peut qu'exprimer la simultanéité par rapport au moment d'énonciation:

(18) John et Paul *quittent* le pays.

(19) Je *prends* ma retraite.

Qui plus est, quand ces mêmes formes s'appuient sur des indications de temps différentes, les rapports temporels entre les faits et le moment d'énonciation peuvent s'inverser. Comparez (16) avec (20), et (17) avec (21):

(20) Demain, John et Paul *quittent* le pays.

(21) Je *prends* ma retraite en 1957.

On voit que, cette fois, *quittent* est employé pour référer à un fait futur, tandis que *prends* est utilisé pour référer à un fait passé. Dans (16), (17) et (20), (21), il s'agit de toute évidence du mode d'expression temporelle dépendant. C'est donc un phénomène de la même nature que celui que nous venons de constater dans les 'modes intemporels'. Le présent dans ce type d'emplois n'est pas plus 'temporel' que les formes de ces modes. Il est temporellement neutralisé.

Ce que les linguistes négligent souvent d'expliquer dans leurs différentes théories, c'est le passé composé temporellement neutralisé de la même manière que le présent dans (16), (17), et (20), (21). Le passé composé neutralisé s'appuie également sur une indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle de temps, et est souvent employé en relation avec le présent neutralisé par rapport auquel il exprime l'antériorité ou l'accompli:

(22) J'*ai fini* dans un instant!

(23) Le 1er décembre 1943 s'achève la conférence qui a *réuni*, à Téhéran, Churchill, Roosevelt et Staline.

Dans (22), *ai fini* n'indique plus l'époque passée. De fait, il est employé à la place d'un *aurai fini*. Et nous voyons que c'est en s'appuyant sur une indication lexicale (*dans un instant*) qu'il peut ainsi s'employer à la place d'un temps futur. Il est donc temporellement neutralisé.

Evidemment, il s'agit ici aussi du mode d'expression temporelle dépendant. Ce phénomène est de la même nature que le présent dans (16), (17) et (20), (21). Dans (23), *s'achève* est employé à la place d'un *s'acheva* ou *s'est achevé* (passé composé-temps). C'est donc un présent neutralisé; par voie de conséquence, *a réuni* doit être employé à la place d'un *avait réuni*. Visiblement, cet emploi du passé composé n'est possible qu'avec une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. Il est de la même nature que celui de *s'achève* et appartient au mode d'expression temporelle dépendant. Le passé composé dans (18) et (19) appartenant au même phénomène que le présent neutralisé, nous l'appellerons *le passé composé neutralisé*. Nous verrons dans 3.4.1. que le passé composé neutralisé peut s'employer à la place de toutes les formes composées de l'indicatif, tandis que le présent neutralisé peut s'employer à la place de toutes les formes simples de l'indicatif, y compris le passé composé employé comme un temps équivalant du passé simple.

Ainsi, une interprétation adéquate du rôle des facteurs non grammaticaux dans l'expression temporelle nous a permis de distinguer deux modes d'expression temporelle. Cette distinction se manifeste d'abord entre les différentes langues naturelles; puis, entre les différents modes du français; et enfin, entre les différents emplois du présent et du passé composé de l'indicatif. Cela nous a conduit à

identifier la nature du présent et du passé composé neutralisés et à connaître la vraie étendue de ce phénomène. Comme le font remarquer Quirk, Greenbaum, Leech et Svartnik (1985:88):

'The more the context contribute to the communicative force of an utterance, the less need there is for the utterance to be grammatically explicit. (...) Here again, attention must be given to the interaction between grammar and other factors in the totality of linguistic communication.'

On ne saurait donc décrire adéquatement la structure interne du système aspectuel-temporel et son mécanisme sans prendre en considération les facteurs non-grammaticaux (c'est-à-dire, lexicaux et co-textuels) et/ou extra-linguistiques (c'est-à-dire, contextuels). Autrement dit, c'est toujours l'organisation et le fonctionnement du système aspectuel-temporel que nous voulons décrire, mais nous ne pouvons le faire sans mettre en évidence le rôle joué par les facteurs non-grammaticaux et extra-linguistiques.

Janssen (1993) en remarquant le rôle d'une indication de temps lexicale, co-textuelle et contextuelle dans le mode d'expression *dépendant*, conclut que les temps verbaux n'expriment pas des rapports temporels, mais des *soucis de références actuelle ou non actuelle*. Le présent (que ce soit un verbe principal ou un auxiliaire du passé composé) exprimerait un souci de référence actuelle, les temps passés un souci de référence non actuelle. Cela explique pour lui

l'emploi du présent dans la narration des faits passés: le présent n'exprimerait qu'un souci de référence actuelle, c'est l'indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle qui se charge de situer ces faits dans le passé. Cette hypothèse va à l'encontre de notre intuition. Les temps verbaux expriment sans nul doute des rapports temporels. La preuve, c'est qu'ils peuvent le faire sans recourir à aucune indication de temps quelconque. L'auteur a donc négligé les valeurs temporelles des formes verbales en essayant de rendre compte des emplois neutralisés du présent. De plus, nous ne pensons pas que le présent neutralisé exprime un souci de référence actuelle. Par exemple, dans les ouvrages d'histoire écrits principalement avec le présent et le passé composé (dont l'auxiliaire est au présent et exprime donc, selon l'auteur, un souci de référence actuelle) neutralisés, on ne peut pas sentir ce souci de référence actuelle. D'ailleurs, comme nous le verrons dans 3.4.5., on peut passer d'un niveau d'expression à l'autre, ou insérer les formes du niveau élaboré parmi les formes du niveau simplifié. Nous ne remarquons pas non plus d'alternance de souci de référence actuelle et de souci de référence non actuelle dans ces exemples.

Comme les formes verbales des modes 'intemporels', le passé composé et le présent neutralisés le sont parce qu'ils ont perdu leur valeur temporelle déictique. Ils peuvent néanmoins marquer une opposition temporelle non déictique

antériorité/non antériorité (voir 3.4.1.). Et cette opposition est grammaticalisée. Ce mode d'expression temporelle en français est donc à cheval sur ce qui est grammatical et ce qui est non grammatical. Nous avons là un phénomène qui constitue un trait d'union entre la grammaire et le discours.

3.4. Deux niveaux d'expression de l'indicatif

Nous nous proposons de discuter dans cette section les deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle des formes de l'indicatif. Nous décrirons dans 3.4.1., les deux niveaux d'expression temporelle: un niveau d'expression aspectuelle-temporelle dépendant à côté d'un niveau d'expression aspectuelle-temporelle indépendant; dans 3.4.2., nous montrerons que, du point de vue de l'acquisition du langage, le premier niveau est acquis avant le second; dans 3.4.3., nous montrerons que le 'présent historique' et le présent neutralisé sont différents par leur nature, par leurs effets discursifs et par leur distribution, et que les 'futurs historiques' sont des emplois analogues au 'présent historique'; nous établirons dans 3.4.4., que les 'futurs du passé' empruntés au mode conditionnel présentent des originalités temporelles les distinguant des temps de l'indicatif; dans 3.4.5., nous parlerons des formes surcomposées; et dans 3.4.6., des alternances entre les deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Un schéma illustrant les deux niveaux d'expression sera proposé.

3.4.1. Le niveau simple et le niveau élaboré

Les linguistes connaissent depuis longtemps le présent dit de 'narration' dans les langues indo-européennes. Jespersen (1971:365) écrit à ce sujet:

'le présent de narration appartient à un type d'expression courant qui apparaît relativement tard sous forme écrite parce qu'on ne le jugeait pas digne d'être employé dans la littérature. On ne le trouve jamais chez Homère, mais il est courant chez Hérodote. Delbruck a parfaitement raison de dire qu'il a "certainement une origine populaire très ancienne".'

Il est très courant dans la langue parlée:

'Il suffit d'ouvrir les oreilles, et au cours d'un récit où notre attention ne se détourne pas de l'observation du langage au profit du fait raconté lui-même, nous remarquerons vite combien peu se soucie le narrateur des finesses d'emploi des temps, et qu'au milieu de son discours, s'installe en maître un temps presque unique, le présent.' (Buffin, 1925:52)

Il est répandu dans la langue écrite aussi. Chaurand (1966), Fleischman (1991) et d'autres linguistes ont étudié ce type de présent dans la geste médiévale et le nouveau roman. Pour nous, le présent de 'narration' est un présent neutralisé, dont l'emploi ne se limite pas à la narration. De fait, on peut aussi trouver le présent neutralisé dans des articles de journaux, des chronologies, des résumés de roman, des notes biographiques, des lettres, des journaux de voyage, et des ouvrages d'histoire. D'autre part, il est souvent prédominant dans les textes où il est employé, ce qui le distingue du présent 'historique' (voir 3.4.3). Par exemple, il occupe plus de 90% des verbes de l'indicatif dans le texte 3 du chapitre 4. Si nous y ajoutons le passé

composé neutralisé, qui est de la même nature que lui, le pourcentage atteint 95.24 % dans le texte 3, 97.06 % dans le texte 5. Manifestement, tout un texte ou tout un ouvrage peut être écrit avec ce mode d'expression temporelle. Par exemple: un ouvrage d'histoire d'une douzaine de volumes, *Histoire de la France contemporaine (1789-1980)*, dont nous avons tiré des extraits est écrit principalement avec le présent et le passé composé neutralisés (dans un échantillon que nous analysons dans 4.4., ils occupent 96.55 % des verbes de l'indicatif). Il y a donc tout lieu de dire qu'il y a en fait deux niveaux d'expression temporelle avec les formes verbales de l'indicatif: à un niveau, que nous appellerons le niveau élaboré, l'expression temporelle se fait par toutes les formes temporelles de l'indicatif, avec toutes les oppositions temporelles et aspectuelles qui les distinguent les unes des autres; et à l'autre, que nous appellerons le niveau simplifié, par deux d'entre elles: le présent et le passé composé neutralisés s'appuyant sur une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. Les deux formes tiennent ainsi lieu de toutes les autres formes de l'indicatif. Nous verrons que ces deux niveaux d'expression temporelle peuvent fonctionner séparément: au niveau élaboré il peut n'y avoir aucun présent ou passé composé neutralisé; au niveau simplifié il peut ne pas y avoir de formes du niveau élaboré, quoique, assez souvent, on voie ces dernières insérées parmi le

présent et le passé composé neutralisés. Ces deux niveaux peuvent ainsi co-exister et alterner dans le discours: dans ce cas, les temps dit 'narratifs' sont généralement peu nombreux dans le texte (oral ou écrit), où prédominent effectivement le présent et le passé composé neutralisés et non neutralisés (voir 3.4.5.).

Le présent neutralisé peut être employé à la place de tous les temps simples de l'indicatif et du passé composé employé comme un temps équivalent du passé simple:

- (1) L'abbé Faria *meurt* (= *est mort* ou *mourut*) en 1829, Edmond Dantès *est* (= *était*) en prison depuis quatorze ans.
- (2) Le 20, je *pars* (= *partirai*) pour Saché.

Le passé composé neutralisé peut être employé à la place de tous les temps composés de l'indicatif:

- (3) Demain, quand tu *as fini* (= *auras fini*), tu me le *passes* (= *passeras*).
- (4) Le lendemain, dès qu'il *a pris* (= *eut pris*) le déjeuner, il *va* (= *alla* ou *est allé*) rendre visite à la comtesse.
- (5) Ailleurs aussi, l'étau *se resserre* (= *se resserrait*) sur le Grand Reich. En Italie, les Alliés *sont restés* (= *étaient restés*) bloqués tout l'hiver par la forte ligne de défense allemande qui *couvre* (= *couvrait*) Rome.

Il est à remarquer que, dans ce mode d'expression temporelle, une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle est toujours indispensable. Sans cela, ces formes ne pourraient pas être neutralisées. Le présent ne pourraient pas convoyer de références futures ou passées. Le passé composé ne saurait être interprété comme équivalent

un futur antérieur, un plus-que-parfait ou un passé antérieur non plus. Dans (5), il n'y a pas d'indication lexicale explicite, mais les phrases sont clairement liées au paragraphe précédent où il y a une indication du temps de ces événements: '*à la fin du printemps 1944*'.

Généralement, un texte dominé par le présent et le passé composé neutralisés commence par un ou plusieurs temps établissant l'indication temporelle pour le reste du texte (par exemple, le texte 1); ou par une expression adverbiale (par exemple: *Hier matin*, je me lève,...). Mais le titre peut suffire à donner l'indication temporelle à tout le texte (par exemple, celui du texte 5: '*Mai 1983 dans le monde*').

Si l'indication de temps n'est pas suffisante, on peut hésiter quant au moment des faits en question par rapport au moment d'énonciation. Par exemple, dans le passage suivant, l'indication temporelle est suffisante pour celui qui reçoit la lettre, parce qu'il sait apparemment le rapport entre les dates mentionnées et le moment où il lit la lettre; mais insuffisante pour nous, si nous ne savons pas la date où cette lettre a été écrite. Il nous est donc difficile de savoir s'il s'agit ici de situations passées ou à venir: '*Je passe un jour à Paris, me rendant en Hollande. Je reviens pour Noël et repars le trois janvier pour la Belgique.*' (voir le texte 8) Ce qui montre d'ailleurs on ne peut mieux que *passe*, *reviens* et *repars* sont temporellement

neutralisés: ils n'indiquent plus par eux-mêmes les époques temporelles.

Le présent et le passé composé sont donc neutralisés quand il y a une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle qui est différente de leur valeur temporelle normale.² Le présent neutralisé n'exprime plus la simultanéité avec le moment d'énonciation; le passé composé neutralisé n'indique plus l'aspect accompli constaté au moment d'énonciation, ni l'antériorité par rapport à ce dernier. Dans ces cas, ils sont interprétés comme remplaçant respectivement toutes les formes simples ou toutes les formes composées de l'indicatif. Ils peuvent dans ces cas être employés pour exprimer des faits passés aussi bien que des faits à venir car ils sont temporellement neutralisés. De plus, le passé composé neutralisé est souvent employé en relation avec le présent neutralisé, par rapport auquel il établit l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli ou l'opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité. Comme toutes les formes verbales de l'indicatif n'expriment rien d'autre que trois types de rapports déictiques, et que l'opposition entre les formes composées

2. Janssen (1993) parle de l'usage de *maintenant* dans le passé. En ce cas, c'est le co-texte et/ou le contexte qui fait comprendre que cet adverbe correspond à un moment passé. C'est l'indication de temps co-textuelle et/ou contextuelle qui déterminent l'interprétation de l'indication lexicale. Le présent ou le passé composé qui se combinent avec cet usage de *maintenant* sont ainsi temporellement neutralisés.

et les formes simples n'exprime rien d'autre que l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli et/ou l'opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité, les deux formes les plus courantes de l'indicatif, le présent et le passé composé, en s'appuyant sur une indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle de temps, peuvent ainsi remplir les fonctions temporelles et aspectuelles de toutes les autres formes de l'indicatif et constituent un niveau d'expression temporelle parallèle.

Dans les cas où l'indication de temps n'est pas différente de leur propre valeur temporelle, et que le passé composé n'est pas employé pour établir un rapport aspectuel ou un rapport d'antériorité non déictique par rapport au présent neutralisé, ou encore, quand il n'y a aucune indication de temps explicite ou impliquée, le présent et le passé composé gardent leur valeur temporelle normale: le premier indique la simultanéité entre une situation et le moment d'énonciation; le second, tout comme le passé simple, l'antériorité par rapport au moment d'énonciation. Dans ces cas, ils participent des oppositions temporelles des formes du système élaboré.

Ainsi, sont expliqués les faits qui posent des problèmes pour toute théorie du système des temps et aspects en français. Les emplois 'anormaux' du présent et du passé composé relèvent d'un mode d'expression temporelle de nature différente du mode d'expression temporelle grammaticalisé.

Ce dernier est considéré à tort comme le seul mode d'expression temporelle en français. Cette explication nous paraît simple, naturelle, et confirmée par les faits de même nature dans les modes 'intemporels' du français ainsi que parmi les langues naturelles du monde.

Fleischman (1991:2) a parlé de ce phénomène du mode d'expression temporelle *dépendant*, sans pourtant y prêter davantage d'attention:

'Inasmuch as time reference is usually established at the outset of a text and tends to be a property of fairly large stretches of discourse, it need not in principle be reiterated in each successive sentence; yet the grammars of many languages require that tensed information be encoded (redundantly) on every finite verb - a state of affairs that might be viewed as singularly uneconomical use of grammatical resources'.

On peut constater le même phénomène dans d'autres langues qui possèdent des temps verbaux. Par exemple, dans une langue indo-européenne telle que l'allemand, dans cet exemple cité par Comrie (1985:31): 'bis morgen bin ich schon weggefahren' (demain, je suis déjà parti). Comrie (1985:102-103) fait d'ailleurs remarquer que:

'In several languages, there is a rule whereby within a sentence, only the first verb shows the expected tense, while all subsequent verbs are in a single tense category, irrespective of the tense of the first verb (and thus the time reference of the later verbs).' 'In Bahinemo, the neutralised tense verb forms in question have overtly the form of the present, as in the following example, where the first verb is in the remote past tense, all following verbs in the present:

Nem na ya-tagiya-m,
We sago eat-satisfy-remote:present

du-qi-yasina,
neutral-repeat-get:up:present

de-tenowau-niba la-hina-fanel,
neutral-ascend-ridge immediate-upstream-arrive:present

idu du-wei
to:right neutral-walk:along:ridge:present

"After we ate sago until we were satisfied, we got up again, we ascended, immediately we went up the stream bed and arrived at the ridge, we walked along the ridge to the right."

Nous voyons que les formes temporelles neutralisées en français qui ont en apparence les formes du présent et du passé composé sont de la même nature que le 'présent' en Bahinemo et le 'parfait' en allemand.

3.4.2. Le présent et le passé composé chez l'enfant

On peut constater le mode d'expression temporelle *dépendant* dès la période où commence l'acquisition de la langue chez les enfants francophones. Chaurand fait remarquer que 'présent et passé composé sont de fait les premières formes verbales reconnues, utilisées par l'enfant, lorsqu'il crée ses propres phrases' (1966:219). Dans l'exemple qu'il nous donne d'une enfant de trois ans, nous voyons que le présent est employé à la place de tous les temps, tandis que le passé composé est employé, non pas comme un temps, mais pour exprimer l'aspect accompli:

(1) Ici, c'est la maison de J., J. elle a un chien; il s'appelle Bouchon; il est mort.'

On peut penser d'abord que *a* et *s'appelle* sont des emplois normaux du présent, mais *est mort* indique qu'ils

sont employés à la place d'un *avait* et d'un *s'appelait*. Mais, *est* est bien employé pour exprimer quelque chose qui est en cours. Cela montre que, en employant le présent, l'enfant ne distingue pas les époques: il ne maîtrise pas encore les relations temporelles déictiques. Le passé composé *est mort* n'est pas employé comme temps, mais comme aspect. Cela confirme l'observation de Lyons et d'autres linguistes, à savoir que l'enfant maîtrise l'aspect avant le temps verbal. Il est invraisemblable que l'enfant à cette étape de l'acquisition de la langue puisse employer le passé composé à la place d'un futur antérieur, d'un passé antérieur ou d'un plus-que-parfait, qui représentent des relations temporelles encore plus compliquées qu'un imparfait ou un futur simple, par conséquent plus difficiles à maîtriser pour l'enfant. Le fait que l'enfant utilise le présent pour référer à toutes les époques montre que c'est un présent temporellement neutre. En apprenant cette forme du système temporel de l'adulte, il la neutralise sans le savoir. Voyons encore quelques exemples de Decroly et Degand (1913), cités par Labelle (1994):

- (2) I... Elle *est* méchante tantôt. (2a6m18j)
(Se souvenant d'une désobéissance de sa soeur)
- (3) Tu *es* triste tantôt? (2a6m20j)
(à M. qu'elle a vu pleurer)
- (4) Jannot *a pris* ma vature [sic]. (2a6m29j)

Ici aussi, le présent (*est*, *es*) est employé pour référer à des faits passés, et le passé composé (*a pris*) pour exprimer l'aspect accompli. D'autres exemples des mêmes

auteurs montrent que le passage de l'aspect au temps commence, pour le passé composé, quand l'enfant utilise un adverbe temporel, dont la valeur exacte, selon Labelle, reste toutefois longtemps incomprise. Ce passage ne se réalise donc pas du jour au lendemain, sans transition.

- (5) *La semaine prochaine* [sic], j'ai été au cinéma. (4a4m12j) (=il y a 5 jours)
- (6) Maman, v'ai été prom'ner demain [sic] avec H (3a25j) (=cet après-midi)
- (7) Il est très méchant, L..., il a pleuré ce matin (2a10m15j) (parle le soir de son camarade qui a pleuré toute la durée du dîner (=midi))

Tout cela est en concordance avec les observations de psycholinguistes tels que Clark:

- 'Children begin to use tense in French from age 2 on, and typically contrast the compound past (probably to mark results or end-states) with the present.' (1985:723)
- 'the children first use morphologically unmarked verb-forms to refer to any time and then continue to use these forms to refer to the present (and futur) when the past tense becomes marked.' (1970:275)

Selon Meisel (1985:331), l'ordre d'acquisition de certaines formes temporelles en français a été décrit par Bronckart et Sinclair (1973) et Bronckart (1976), Sabeau-Jouannet (1977) et Kielhöfer (1982), en se basant sur des données longitudinales et spontanées. Ces auteurs sont arrivés à des conclusions comparables ou même identiques. Voici les hypothèses que Meisel formule en résumant leurs résultats:

- 'a. Pendant un certain temps aucun moyen linguistique explicite n'exprime une notion du système TMA [temps, mode, aspect]. Les formes des verbes

doivent être interprétées comme unités non-analysées; la forme la plus fréquente étant le *présent*.

'b. Le participe passé du verbe (d'abord sans auxiliaire) est la forme qui apparaîtra ensuite: combiné avec des verbes téliques il réfère à une action ponctuelle et puis exprime la distinction entre actions accomplies et non-accomplies.

Le présent est maintenant, par opposition au participe passé, utilisé avec des verbes statiques.

'c. Le futur périphrastique apparaît pour référer à une action postérieure. A la différence du présent et des temps du passé, le futur n'est pas restreint à une classe sémantique de verbes.

'd. Plus tard, le passé composé est aussi employé avec des verbes atéliques; il commence donc à assumer une valeur temporelle qui ressemble déjà à celle du langage adulte.

L'imparfait, combiné de préférence avec des verbes statiques, apparaît à peu près à la même époque.

'e. Acquisition du plus-que-parfait et du futur simple'

Nous voyons qu'à l'étape a, c'est un présent neutralisé qui tient lieu de toutes les formes aspectuelles-temporelles. A l'étape b, c'est l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli qui s'établit. Le passé composé ne devient temporel qu'à partir de l'étape d. Le futur simple n'apparaît qu'à l'étape e. Le plus-que-parfait s'avère aussi plus difficile à maîtriser que les formes précédentes, sans parler du passé simple, du passé antérieur ou du futur antérieur, qui ne sont pas encore apparus. Si donc le présent et le passé composé que l'enfant utilise sont temporellement neutres, ils doivent nécessairement recourir à une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle, autrement dit, au mode d'expression temporelle dépendant. En effet, Meisel (1985) et Labelle (1994) font tous remarquer qu'avant de faire référence à des événements

passés sans relation avec la situation d'énonciation, l'enfant utilise d'abord le passé composé avec le support d'éléments contextuels présents dans la situation. Et, pendant une période de son acquisition de la langue française, c'est le seul mode d'expression temporelle qu'il possède. La première opposition aspectuelle qu'il maîtrise s'avère aussi être la plus fondamentale. C'est un niveau d'expression aspectuelle-temporelle comparable au niveau simplifié de l'adulte. Quoiqu'il y ait controverses sur l'âge moyen de l'acquisition des temps verbaux, ce qui est vraiment important, c'est le fait que ce niveau d'expression reste longtemps prépondérant après l'acquisition des formes verbales courantes, comme le fait remarquer Bronckart dans les passages suivants:

'les enfants, bien qu'ils produisent abondamment les flexions verbales courantes, ne les comprennent ni ne les utilisent pour exprimer des relations temporelles.' (...) 'Avant 6 ans, les temps du verbe n'assument donc une fonction temporelle que lorsque le contexte de production a contraint fortement le sujet à construire une relation d'antériorité; dans la plupart des cas, ils véhiculent un signifié aspectuel.' (1985: 39)

Le présent et le passé composé que l'enfant maîtrise se distinguent du présent et du passé composé neutralisés de l'adulte en cela que, chez l'enfant, le présent est la seule forme dont il dispose pour référer à toutes les époques, le passé composé étant uniquement utilisé pour marquer l'accompli. Il n'exprime pas l'opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité qui existe au niveau

simplifié de l'adulte. Il n'y a pas non plus cette opposition et cette interaction des deux niveaux d'expression temporelle qui est présente chez l'adulte. Le système élaboré des temps de l'indicatif n'est vraiment maîtrisé que plus tard. Ce système élaboré introduit le second mode d'expression temporelle: celui qui est grammaticalisé et indépendant. Mais, en fait, si ce n'est l'opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité, il n'apporte pas plus de possibilités d'expression temporelle. Rien qu'avec le présent et le passé composé neutres, l'enfant aurait pu continuer à apprendre à exprimer cette opposition non déictique antériorité/non antériorité en s'appuyant sur une indication lexicale, contextuelle et/ou contextuelle comme au niveau simplifié de l'adulte, sans l'introduction du second mode d'expression temporelle. En revanche, le second mode d'expression temporelle apporte plus de nuances aspectuelles. Ce système élaboré des temps verbaux est donc dû plus à un besoin de précision aspectuelle qu'à un besoin de précision temporelle. Dans ce sens, il serait plus exact d'appeler ce système le système des formes aspectuelles-temporelles de l'indicatif.

Il est évident que l'adulte conserve toujours le premier mode d'expression temporelle après l'acquisition du système élaboré et qu'il s'en sert quotidiennement sans même le savoir. C'est 'une forme d'expression naturelle et peut-

être même inévitable' (Jespersen, 1971:364), parce que familière et pratique. Voilà, pour nous, la vraie origine du *présent de narration*. On s'en sert spontanément, sans avoir à connaître les textes narratifs du Moyen-Age, et cela depuis le premier jour de l'acquisition de cette forme. Mais, ce qu'on étudie à l'école et dans les ouvrages de grammaire, c'est uniquement le système élaboré. Et on néglige généralement l'existence de cet autre niveau d'expression temporelle, si bien qu'il a fallu le 'redécouvrir', grâce aux remarques des linguistes, par exemple celles de Jespersen et de Buffin citées au début de cette section. Cela semble confirmer la position que prend Givón dans un cadre plus large:

'Children acquire first the pragmatic mode of communication, then gradually syntacticize it', 'Adults retain a whole range of modes from the pragmatic mode upward, and under appropriate conditions use them appropriately.' (1985:1018)

D'autre part, Bronckart (1985:27) rapproche le phénomène de l'acquisition des catégories aspectuelles-temporelles de celui de la pidginisation et de la créolisation. En effet, comme le fait remarquer Bronckart, dans les deux cas il y a un modèle linguistique précis qui constitue l'objectif à atteindre:

'Les données qui commencent à affluer sur l'évolution des argots et langues créoles présentent des similitudes évidentes avec le processus d'acquisition du langage par l'enfant. (...) Ce processus est manifeste dans le passage de l'aspect au temps'

Ainsi, on va spontanément d'un niveau d'expression temporelle à l'autre selon les circonstances. Dans les circonstances formelles, telles que dans un discours officiel ou un ouvrage d'histoire plus ou moins académique, ou dans un roman traditionnellement confiné à des 'temps narratifs', on emploie formellement le système élaboré; dans les circonstances plus familières, telles que dans une conversation quotidienne ou un journal intime, ou encore dans un ouvrage d'histoire ayant pour but la vulgarisation des connaissances générales et s'adressant à un public populaire, on préfère souvent la simplicité du présent et du passé composé neutralisés.

3.4.3. Le présent neutralisé et le présent historique

Il convient de distinguer le présent neutralisé du présent dit 'historique'. Ils sont complètement différents par leur nature, leurs effets discursifs, et leur distribution. Le présent neutralisé, comme nous l'avons vu, est temporellement neutre, naturel, et largement employé dans la langue parlée aussi bien que dans la langue écrite ; le présent dit 'historique', au contraire, garde la propriété d'indiquer la simultanéité avec le moment d'énonciation, ce qui produit un effet de 'vivacité' recherché, comme si les faits passés revivaient sous les yeux de l'énonciateur. Plutôt rare, littéraire et motivé par une recherche stylistique, le présent dit 'historique' se

rencontre surtout dans des ouvrages d'histoire plus ou moins académiques ou dans des romans, où prédominent les temps dits 'narratifs' tels que le passé simple, l'imparfait, le passé antérieur, et le plus-que-parfait. C'est par un contraste intentionnel avec ces derniers qu'on obtient l'effet discursif voulu. Voici un exemple de présent dit 'historique':

(6) Tamango frappa le premier. Par un léger mouvement de corps, le Blanc évita le coup. La crosse, tombant avec force sur les planches, se brisa, et le contre-coup fut si violent que le fusil échappa des mains de Tamango. Il était sans défense, et Ledoux, avec un sourire de joie diabolique, levait le bras et allait le percer; mais Tamango était aussi agile que les panthères de son pays. Il s'élança dans les bras de son adversaire, et lui saisit la main dont il tenait son sabre. L'un *s'efforce* de retenir son arme, l'autre de l'arracher. Dans cette lutte furieuse, ils *tombent* tous les deux; mais l'Africain avait le dessous. Alors, sans se décourager, Tamango, étreignant son adversaire de toute sa force, le mordit à la gorge avec tant de violence, que le sang jaillit comme sous la dent d'un lion. Le sabre échappa de la main défaillante du capitaine. (Mérimée)

Nous voyons que, dans ce passage raconté avec des temps du passé, il n'y a que deux présents dits 'historiques' (*s'efforce* et *tombent*). Nous n'avons cité que ce passage pour donner une idée de la distribution du présent dit 'historique', qu'on peut comparer avec celle du présent neutralisé dans les textes présentés au chapitre 4 de ce travail. De fait, le pourcentage du présent dit 'historique' est beaucoup plus bas dans la nouvelle de Mérimée que dans ce passage.

Sous ce rapport, les futurs (simple et composé) dits 'historiques' sont analogues au présent dit 'historique': ils gardent la propriété d'indiquer la postériorité par rapport au moment de l'énonciation, ce qui produit un effet discursif par contraste aux temps du passé qui les entourent. Les futurs dits 'historiques', comme le présent dit 'historique', se rencontrent surtout dans des textes tels que romans et ouvrages d'histoire plus ou moins académiques. Ils sont, comme le présent dit 'historique', rares, et motivés par une recherche stylistique:

(7) La politique de la Constituante engageait si profondément l'avenir que la Législative et la Convention ne pourront guère qu'en subir ou en développer les effets. (Gaxotte, cité par Imbs)

(8) Avant le consulat, il y aura eu le pro-consulat d'Italie. Ce que la Gaule avait été à César, l'Italie l'aura été à Bonaparte. (Gaxotte, cité par Imbs)

Nous voyons que cet effet discursif est dû au fait que les futurs dits 'historiques' gardent toujours leur propriété temporelle d'exprimer la postériorité par rapport au moment d'énonciation. Comme cette propriété n'a pas changé, et que le contexte indique indubitablement qu'il s'agit d'événements passés, on a l'impression de se transférer dans le passé et de voir ces événements comme des faits à venir. Si l'on compare cet emploi des futurs dits 'historiques' avec les 'futurs du passé', on comprendra mieux cet effet discursif. Comme on le verra dans la section suivante, les 'futurs du passé' conceptualisent les mêmes rapports temporels d'une manière différente des futurs dits

'historiques', et sont par conséquent incapables de produire cet effet discursif.

3.4.4. Les futurs du passé

Les 'futurs du passé' empruntent leurs formes au mode conditionnel, mais s'intègrent dans les oppositions temporelles du mode indicatif. Ils apportent de nouvelles possibilités d'expression temporelle: celles d'indiquer la postériorité par rapport à un moment passé. C'est ce que le présent et le passé composé neutralisés ne sauraient remplacer. De plus, ils ont la même valeur modale que les autres temps de l'indicatif. Cependant, ils ne s'assimilent pas tout à fait à ce mode. En fait, ce sont les seuls temps qui n'aient pas de 'place' déterminée par rapport au moment de l'énonciation. Les faits exprimés aux 'futurs du passé' peuvent se trouver avant ou après le moment de l'énonciation. Comparez:

- (9) Il m'a dit qu'il *arriverait* ce soir.
- (10) Il m'a dit qu'il *arriverait* hier soir.
- (11) Il m'a dit qu'il *aurait fini* ce soir.
- (12) Il m'a dit qu'il *aurait fini* hier soir.

Nous voyons que la même forme *arriverait* peut référer à un fait à venir (9), ou déjà passé au moment d'énonciation (10). Dans (9) donc, on peut employer aussi le futur simple: 'Il m'a dit qu'il *arrivera* ce soir'. Mais les 'futurs du passé' sont bien déterminés par rapport aux temps passés, qui sont à leur tour bien déterminés par rapport au moment de l'énonciation. C'est pourquoi on les sent plutôt

temporels qu'intemporels. Toujours est-il que ce ne sont pas des formes temporelles 'prototypiques'. Elles constituent plutôt un cas intermédiaire, un trait d'union entre les temps verbaux typiques et les formes verbales des modes 'intemporels'. Ces formes temporelles sont les seules que le présent et le passé composé neutralisés ne puissent pas remplacer. C'est pourquoi on voit des futurs simples ou des futurs du passé insérés parmi les formes neutralisées du niveau simplifié. S'il y a plus souvent des futurs simples à ce niveau, c'est probablement parce qu'on trouve plus naturel de marquer la postériorité par rapport à un présent neutralisé en employant un futur simple.

Les futurs (simple et composé) et les 'futurs du passé' s'opposent en premier lieu parce que les futurs se rapportent à des situations postérieures au moment d'énonciation, tandis que les 'futurs du passé' se rapportent à des situations antérieures au moment d'énonciation. En second lieu, les futurs ne concernent que les faits à venir, tandis que les 'futurs du passé' peuvent concerner aussi bien des faits passés que des faits à venir. Et même quand les 'futurs du passé' se réfèrent aux faits qui sont effectivement postérieurs par rapport à des moments d'énonciation, ce sont les rapports entre ces faits et un moment ou une situation passés qui sont pris en considération. Si ce sont les rapports entre ces faits et le moment d'énonciation qu'on veut exprimer, on utilisera les

futurs (simple ou composé). Dans (9) donc, on emploiera le futur simple: 'Il m'a dit qu'il arrivera ce soir'; et dans (11), on emploiera le futur antérieur: 'Il m'a dit qu'il aura fini ce soir'. Encore une fois, le fait que les mêmes rapports temporels peuvent être conceptualisés et représentés différemment par des formes verbales nous montre qu'il s'agit de concepts plutôt que de rapports objectifs. Et il serait plus efficace d'observer la façon dont on utilise ces concepts pour représenter les rapports temporels que de confondre les rapports objectifs et leurs représentations linguistiques en empruntant des instruments logiques ou topologiques pour saisir et décrire les représentations linguistiques. Tant qu'on n'aura pas encore vraiment découvert la façon dont les rapports objectifs sont conceptualisés et représentés par les formes temporelles, ces instruments ne seront d'aucune utilité.

3.4.5. Les formes surcomposées

Nous ne discuterons ici que les formes surcomposées de l'indicatif. Elles font également partie du système temporel. Mais, les linguistes s'accordent à remarquer qu'elles appartiennent surtout à la langue parlée (cf. Grévisse (1936), Lebidois (1971), Cornu (1935), Imbs (1960)). Dans la langue écrite, ces formes sont plutôt rares, probablement parce que, dans bien des cas, elles ne sont que des substituts du passé antérieur ou du plus-que-parfait (13), du futur antérieur (15) ou du futur antérieur du passé

(16), et par conséquent, n'apportent pas vraiment de nouvelles possibilités d'expression temporelles. Par exemple:

- (13) Dès que j'ai eu *terminé* le travail, je suis sorti.
- (14) Aussitôt que je les avais eu *quittés*, ils s'étaient dispersés.
- (15) Quand nous aurons eu *fini*, nous vous rejoindrons.
- (16) Elle m'a dit qu'elle me rejoindrait dès qu'elle aurait eu *fini*.

Nous voyons que, dans (13), le passé surcomposé *ai eu terminé* exprime le même rapport temporel qu'un passé antérieur ou un plus-que-parfait. C'est donc un substitut du passé antérieur ou du plus-que-parfait. Dans (14), le plus-que-parfait surcomposé *avait eu quitté* peut encore exprimer l'antériorité par rapport à un plus-que-parfait (*s'étaient dispersés*), avec des expressions adverbiales telles que *après que*, *dès que*, *aussitôt que*, *quand*, etc. Mais il est plutôt rare qu'on éprouve le besoin de souligner l'antériorité par rapport à un plus-que-parfait. De plus, quand il n'y a pas besoin de souligner l'antériorité par rapport au plus-que-parfait, l'ordre des mots ou le contexte peut très bien suggérer l'idée d'antériorité. C'est ainsi que Imbs (1960:85) a pu relever des cas où le passé simple serait 'un antérieur de plus-que-parfait, lui-même déjà antérieur de passé; ce qui fait du passé simple un *bisantérieur*', et même 'un *triantérieur*' :

Hoël pleura beaucoup d'avoir coupé la gorge à Morgane et il *se demanda* comment il avait *pu* si vilainement revaloir à cette bonne femme la soupe

qu'elle lui *fit* manger, le sou qu'elle lui *donna*, et le feu qu'elle *ranima* pour le réjouir.

'Sans compter, pensa-t-il, qu'elle m'*attendit* fidèlement pendant de longues années.' (Green, cité par Imbs)

Mais si nous comprenons que *fit*, *donna* et *ranima* ont eu lieu avant *avait pu*, et que *attendit* a eu lieu avant *fit*, *donna* et *ranima*, c'est bien sûr grâce à notre sens logique et à nos connaissances du monde, et non au passé simple. D'ailleurs, même quand on veut mettre en relief l'antériorité par rapport au plus-que-parfait, on pourrait recourir à d'autres tournures plus souples: 'Après avoir monté un escalier obscur à moitié détruit, il *s'était trouvé* sur une passerelle branlante...' (exemple relevé par Cornu, souligné par nous). Dans cet exemple, on emploie un infinitif composé *après avoir monté* pour exprimer l'antériorité par rapport à *s'était trouvé*. Dans (15) et (16), le futur antérieur surcomposé *aurons eu fini* et le 'futur du passé' surcomposé *aurait eu fini* expriment l'antériorité par rapport respectivement à un futur simple *rejoindrons* et à une forme simple du 'futur du passé' *rejoindrait*. Imbs (1960:133) dit du futur antérieur surcomposé que 'dans tous les exemples connus, cette forme s'emploie ou bien absolument ou en corrélation avec un futur simple'. Et, selon Lebidois (1935), ils apportent peu de nuance par rapport au futur antérieur ou au futur antérieur du passé, et on préfère souvent, dans la langue écrite, les formes composées, qui sont plus légères. Tout cela nous

suggère la cause de la rareté de ces formes dans la langue écrite. Si ces formes restent toujours vivantes malgré cela, c'est sans doute dans la langue parlée qu'elles trouvent leur raison d'être. D'un côté, elles sont moins formelles; de l'autre, dans la langue parlée, on a parfois besoin de plus de signes acoustiques pour mettre en relief l'accompli ou l'antériorité.

Aspectuellement, les formes surcomposées, tout comme les formes composées, expriment l'aspect accompli, dont l'idée est doublement mise en relief par la surcomposition des formes. Par conséquent, des expressions adverbiales aidant, ces formes conviennent bien à exprimer le rapide accomplissement d'une action:

- (17) Il l'a eu lu en un instant.
- (18) Il l'avait eu lu en un instant.
- (19) Il l'aura eu lu en un instant.
- (20) Il disait qu'il l'aurait eu lu en un instant.

Cornu (1953:3-8) pense que les formes surcomposées ne se distinguent des formes simples et composées que sur le plan aspectuel. Se réclamant de la théorie guillaumienne, il appelle l'aspect des formes surcomposées l'aspect bi-extensif, 'qui se dessine dans la transcendance de l'aspect extensif' des formes composées. Cette spéculation est en fait uniquement basée sur la structure des formes. Dans la théorie guillaumienne, l'aspect extensif éveille l'image d'une situation résultant de la cessation d'une action. Cela revient à dire qu'il exprime un état résultant d'une action

accomplie. La distinction entre l'aspect bi-extensif et l'aspect extensif suggère donc que l'aspect des formes surcomposées serait un aspect différent de l'aspect accompli des formes composées, un accompli dans le passé du passé. Il est vrai que les formes surcomposées peuvent signifier que leur moment de constatation aspectuelle est antérieur à celui des formes composées. Mais ce n'est pas là une différence d'aspect. Ce qui est accompli est accompli. Par conséquent, il ne peut y avoir qu'un seul et même aspect accompli. Nous verrons en comparant (17), (18), (19) et (20) avec (21), (22), (23) et (24) que les formes surcomposées expriment le même aspect accompli que les formes composées. C'est surtout évident pour la paire (17) - (21), où *eut lu* est considéré comme l'équivalent de *a eu lu*. Il s'agit donc d'une même situation, d'un même état d'accompli. Du coup, on comprend que les formes surcomposées n'expriment pas un aspect accompli différent:

- (21) Il l'*eut lu* en un instant.
- (22) Il l'*avait lu* en un instant.
- (23) Il l'*aura lu* en un instant.
- (24) Il disait qu'il l'*aurait lu* en un instant.

C'est pourquoi les formes surcomposées de l'indicatif (à part le 'futur du passé' surcomposé, et cela, pour la même raison que les 'futurs du passé', composé et simple) peuvent aussi être remplacés par le passé composé neutralisé. Bien sûr, à ce niveau d'expression aspectuelle-temporelle, il est nécessaire d'y ajouter une indication de

temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle. Comparez (25), (26) et (27) avec (13), (14) et (15):

- (25) Hier, dès que j'ai *terminé* le travail, je sors.
 (26) Aussitôt que je les ai *quittés*, ils se sont dispersés. Et quand je reviens une heure plus tard, je ne vois plus personne dans la classe.
 (27) Un instant! quand nous avons *fini*, nous vous rejoignons.

En fait, à la limite, on peut même se passer de l'aspect accompli, c'est-à-dire ne pas mettre en relief l'accomplissement d'une situation, et employer le présent neutralisé à la place des formes composées (et surcomposées) comme on le fait pour les formes simples de l'indicatif. Dolz (1993:67) a trouvé, parmi les cinquante esquisses biographiques qu'il a analysées dans une étude de l'hétérogénéité temporelle dans les textes, six textes écrits au présent avec une seule 'transition temporelle', c'est-à-dire, dans les termes de Weinrich (1973), le passage d'un temps du verbe à un autre dans le déroulement du texte. C'est souvent la première forme verbale du texte qui anticipe de manière globalisante le déroulement des événements:

'Cellini (Benvenuto). - Dessinateur, sculpteur, orfèvre, né et mort à Florence (1500-1571). Cellini eut une vie très mouvementée.

A la suite d'un duel, il va se fixer à Rome où il se bat lors du siège de la ville par le connétable de Bourbon. Puis, il *retourne* à Florence, va à Mantoue, et de nouveau à Rome où il *travaille* sous la direction de Michel-Ange, (suite au PR jusqu'à la fin du texte.)'

Nous reconnaissons sans peine ces présents neutralisés qui vont d'un bout à l'autre du texte, avec un seul passé

simple au tout début qui sert ainsi d'indication de temps à tout le texte. Ce qui montre qu'à la limite le présent neutralisé peut tenir lieu de toutes les formes temporelles de l'indicatif, simples, composées ou surcomposées. Cependant, il y a tout de même des cas où on ne saurait se passer de l'aspect accompli. Par exemple, dans certains contextes la nécessité de souligner l'accompli s'avère indispensable:

(27) Un jour vous disparaissiez (= disparûtes ou êtes disparu). On sait (=savait ou sut) pourtant que vous n'avez pas quitté (= n'aviez pas quitté) la ville. On vous cherche (=chercha ou cherchait). Vous vous cachez (=cachiez). (Anouilh)

Il serait impossible de remplacer ici le passé composé neutralisé *avez quitté* par un présent neutralisé sans modifier le sens de la phrase: *On sait pourtant que vous ne quittez pas la ville*. Cela nous montre que le présent et le passé composé neutralisés constituent la paire minimale nécessaire à ce niveau d'expression aspectuelle-temporelle.

3.4.5. Les alternances entre les deux niveaux d'expression

Au niveau simplifié, l'opposition des époques disparaît, de même que le contraste entre l'aspect +duratif et l'aspect -duratif. Seule subsiste l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli et l'opposition temporelle non déictique antériorité/non antériorité. Cette opposition aspectuelle-temporelle fondamentale qui traverse toutes les formes verbales composées et simples est maintenant exprimée

par le présent et le passé composé neutralisés. Il est tout à fait possible de s'en tenir à ces deux formes à ce niveau d'expression aspectuelle-temporelle, tant qu'on se soucie peu 'des finesses d'emploi des temps' (Buffin) dans son discours. L'une des raisons pour lesquelles on choisit ce niveau d'expression temporelle est justement parce qu'il est plus simple. L'autre raison est d'ordre psycho-sociologique: il est familier, moins formel, donc psycho-socialement plus proche du centre déictique que le niveau élaboré. Cette distinction entre les deux niveaux correspond à celle entre le passé composé-temps et le passé simple. C'est pourquoi le niveau simplifié peut apparaître dans des textes où prédominent le passé composé-temps, non dans des textes où prédominent le passé simple et d'autres temps 'narratifs'.

Cependant, même au niveau simplifié, on peut éprouver le besoin d'une plus grande précision aspectuelle-temporelle et reprendre alors les formes spécifiques du système élaboré. Ainsi, on passe d'un niveau à l'autre, tantôt pour chercher la simplicité d'expression aspectuelle-temporelle, tantôt poussé par le besoin d'une plus grande précision aspectuelle-temporelle (Il est possible qu'en employant une forme verbale on envisage de mettre à profit certains effets discursifs, mais cela ne constitue pas l'objet de notre analyse dans cette étude). C'est surtout dans la langue parlée, dans une conversation, qu'on voit alterner constamment les deux niveaux d'expression. Voici un bout

d'entretien entre un journaliste (J) et un professeur de physique théorique et de philosophie des sciences (P):

(28) J. - Même s'il se trompait, il avait un sacré flair! Ces théories ont bouleversé nos versions de l'espace et du temps.

P. - En effet, la matière est maintenant une forme de l'énergie. Dans les années 30, on assiste à l'annihilation et à la création de particules à partir de radiations. L'énergie peut se transformer en matière, et réciproquement...

J. - En 1922, quand Einstein vient en France, on parle beaucoup, dans les salons, de la relativité.

P. - Certes, mais à l'époque on pensait qu'il faudrait des dizaines de générations pour extraire l'énergie de la matière. Vingt ans plus tard, on a eu la pile de Fermi! S'il y a une révolution de notre temps, c'est sans doute la rapidité de la mise en pratique des découverts théoriques. (Le monde, dimanche 12 et lundi 13 juin 1983)

Dans cet entretien, le journaliste et le professeur passent assez librement d'un niveau à un autre. On se soucie peu de l'homogénéité du discours. Le journaliste va du premier paragraphe dominé par des temps du système élaboré au troisième paragraphe où régissent des présents neutralisés; le professeur utilise un présent neutralisé assiste dans le deuxième paragraphe, et des temps du passé dans le quatrième paragraphe.

Dans la langue écrite, il y a généralement un plus grand souci d'homogénéité. Le présent et le passé composé neutralisés apparaissent généralement de façon prépondérante (par exemple, dans les textes 1, 3, 4, 5, 6 du chapitre 4, où ils représentent 82.5 %, 95.24 %, 96.55 %, 97.06 % et 75 % respectivement du total des formes de l'indicatif); ou forment des passages plus ou moins homogènes au milieu d'un

contexte prédominé par le présent et le passé composé-temps du niveau élaboré (par exemple, dans les textes 2, 8, où ces derniers représentent 95.5 % et 70.2 % respectivement des formes de l'indicatif à ce niveau. Si on y ajoute le présent et le passé composé neutralisés, ces deux formes représentent 96.2 % et 79.6 % respectivement du total des formes de l'indicatif dans le texte).

Dans la langue écrite donc, le niveau simplifié manifeste généralement une homogénéité plus ou moins grande. Il n'y a généralement pas de va et vient constant d'un niveau à l'autre, comme on peut en observer dans une conversation. Cependant, on peut voir assez souvent quelques formes du système élaboré insérées parmi le présent et le passé composé neutralisés, et cela, par besoin de précision aspectuelle-temporelle. Théoriquement, on pourrait aussi recourir aux moyens lexicaux pour rendre des effets similaires. Mais on emprunte plus volontiers ces formes du système élaboré, au lieu de chercher des expressions lexicales équivalentes. Tout comme, théoriquement, on peut traduire dans une langue toutes expressions d'une autre langue, mais les personnes bilingues en parlant une langue tendent souvent à emprunter directement des expressions d'une autre langue. Non seulement à cause de la commodité, mais encore parce qu'il n'y a pas de traduction exactement équivalente d'un code à l'autre. C'est surtout le cas de l'imparfait, dont l'aspect duratif convient mieux que le

présent neutralisé à la description de circonstances passées:

(29) En 1957, John et Paul deviennent copains. Puis arrivent George et Ringo. Aucun ne savait lire une note. En 1963, ils logent au Ritz à Paris où ils font les clowns!

Parfois aussi, on reprend un plus-que-parfait et l'insère parmi les présents et les passés composés neutralisés, comme dans l'exemple suivant, pour faire remarquer, mieux qu'un passé composé neutralisé, que l'ordre des événements décrits ne correspond pas à l'ordre des verbes qui les rapportent dans le texte:

(30) Blessé deux fois pendant la guerre, il devient en 1917 chef du service des oeuvres françaises à l'étranger, puis, chef des services de presse du quai d'Orsay. Dès 1909, Giraudoux avait publié sa première oeuvre: *Les Provinciales*, et conjointement à sa carrière diplomatique, il se consacre à la création littéraire: romans d'abord et pièces de théâtre ensuite.

Beaucoup plus rarement (il n'y en a aucun dans les neuf textes du chapitre 4), on voit un passé simple inséré parmi les présents et les passés composés neutralisés. Dans l'exemple suivant, le passé simple *s'en tint* est employé pour clôturer succinctement le récit de cet événement historique. Il s'agit sans doute d'un effet discursif. Mais cet effet est possible parce que l'aspect -duratif du passé simple permet de résumer un fait passé plus ou moins long tout en faisant abstraction de sa durée. Un présent neutralisé ne saurait résumer l'événement avec une telle concision.

(31) Dans un premier temps le gouvernement de Vichy tente d'éviter de heurter de front les Français. Dès le mois de mai, Sauckel exige un contingent de 250 000 hommes dont 150 000 ouvriers qualifiés spécialistes. Laval propose alors l'envoi de travailleurs contre le retour des prisonniers, espérant faire jouer l'une des cordes les plus sensibles de l'opinion: les absents. Hitler s'en tint à l'échange d'un prisonnier contre trois travailleurs.

Parmi les présents et passés composés neutralisés, on peut encore trouver, mais encore plus rarement, un passé antérieur, qui peut suggérer, en plus de l'idée d'accompli, celle d'une succession immédiate. Sans doute est-ce parce que son auxiliaire, autrement dit le passé simple, qui donne toujours une impression de précision, nous permet de saisir le moment précis de l'accomplissement, ce qui rend possible une succession immédiate:

(32) Un projet de diminution du remboursement de certains actes chirurgicaux suscite, à partir du 17, des protestations des syndicats ouvriers, qui prennent fin après que M.Mitterand eut *indiqué*, le 22, que ce projet n'était pas 'près de sortir'.

Enfin, les temps futurs insérés à ce niveau d'expression aspectuelle-temporelle semblent être similaires aux 'futurs historiques' discutés dans 3.4.3.:

(33) Arthur Rimbaud est né en 1854, à Charleville, où il fait ses études. Sensible et imaginatif, il compense ce que l'atmosphère familiale a de rigide et d'étouffant par le rêve, la lecture et la poésie: 'Vers de collège' (qui *paraîtront* au 'Mercure de France' en 1937, en même temps que 'Ebauches'). Son désir d'évasion se traduit par une fugue à Paris alors qu'il n'a pas encore dix-sept ans.

Afin de vérifier l'existence des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle en français, nous avons

fait une petite expérience avec cinq étudiants francophones: Valérie, Evelyne, Christine, Nicolas et Christian, pour voir si on peut déclencher le niveau d'expression simplifié chez des sujets francophones.

Nous avons adapté à cette fin le texte 1 du chapitre 4: *Note biographique sur Rimbaud* d'une édition de poche. Ce texte commence par la phrase suivante: 'Arthur Rimbaud *est* né en 1854, à Charleville, où il *fait* ses études.' Il y a donc un passé composé du niveau élaboré: *est* né, combiné avec une date: *en 1854*, qui sert d'indication de temps pour le reste du texte. Dans la proposition subordonnée de cette phrase l'auteur emploie déjà un présent neutralisé: *fait*. Cela indique le mode d'expression temporelle qu'on a choisi pour ce texte. Mais est-ce une indication suffisante? Pour savoir quel est le minimum de formes neutralisées nécessaires pour déclencher le niveau simplifié, nous avons conservé la première phrase et remis, dans deux copies, tous les autres verbes du texte à l'infinitif; tandis que dans trois autres copies, nous avons conservé un présent neutralisé de plus, pour renforcer l'indication: 'Sensible et imaginaire, il *compense* ce que l'atmosphère familiale _____ (avoir) de rigide et d'étouffant par le rêve, la lecture et la poésie...'. En fait, nous avons préparé une troisième version comportant trois présents neutralisés pour le cas où deux présents neutralisés s'avèreraient insuffisants, mais elle n'a pas été nécessaire. Par

ailleurs, rien n'a été dit sur le but de cette enquête, pour ne pas en influencer les résultats.

Nous avons demandé à Valérie et Evelyne de remettre aux temps convenables les infinitifs de la première version. Elles n'ont pas remarqué la présence du présent neutralisé et ont employé les temps du niveau élaboré. Quand nous leur avons fait remarquer ce présent neutralisé, elles ont dit qu'elles n'emploieraient pas les formes neutralisées, quoiqu'elles les trouvent acceptables. Les trois autres étudiants (Christine, Nicolas et Christian) ont fait la même tâche avec la seconde version. Ils ont tous remarqué les deux présents neutralisés au début du texte, et adopté conséquemment le niveau simplifié, avec des variations intéressantes dont nous parlerons plus tard. Ils ont dit qu'ils emploieraient volontiers les formes neutralisées. Et Christine a pratiquement mis tous les verbes au présent neutralisé, sauf un futur simple. Cela confirme notre observation, à savoir qu'à la limite le présent neutralisé peut être employé à la place de toutes les autres formes de l'indicatif. Ce qui est plus important, c'est que Valérie et Eveline admettent comme les autres qu'il est également possible de mettre les verbes au présent, et pensent que, dans ce cas, il faut employer le présent d'un bout à l'autre du texte. On peut donc dire que les locuteurs francophones possèdent effectivement la connaissance de l'emploi de ce niveau d'expression.

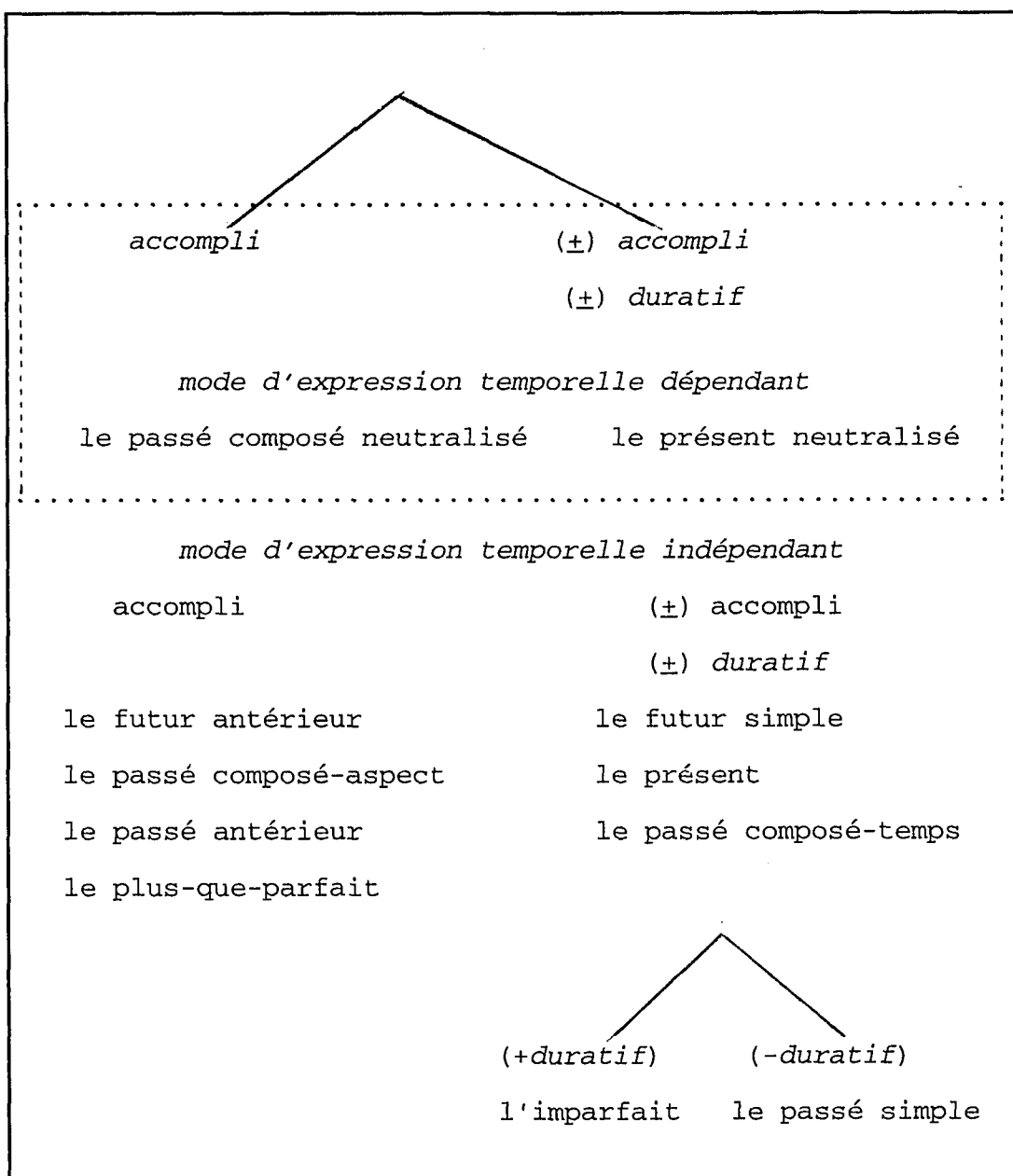
Une autre conclusion qui ressort de cette expérience, c'est qu'il faudrait également tenir compte des préférences personnelles. L'attitude des informants peut jouer un rôle dans le choix de l'un ou de l'autre niveau d'expression aspectuelle-temporelle. Quoique le niveau d'expression simplifié soit naturel et inévitable dans l'ensemble, il n'est pas obligatoire. On peut toujours choisir l'un ou l'autre niveau, même quand toutes les conditions sont réunies pour le niveau simplifié. Valérie, par exemple, pensait qu'elle n'emploierait pas les formes neutralisées, même dans une conversation décontractée. Le contexte scolaire, l'habitude d'un style académique ont sans doute leur part dans cette attitude.

Dans notre expérience, les informants qui ont choisi le niveau simplifié, Christine, Christian et Nicolas, ont aussi inséré des formes du niveau élaboré. En comparant leurs versions avec la version originale, on comprend mieux les différentes considérations et perspectives qui ont motivé le choix de ces différentes insertions. Ainsi, dans la version originale, l'auteur a inséré un plus-que-parfait dans la phrase '<Les illuminations> avaient été composées en 1873', parce que dans la phrase précédente il a parlé des oeuvres parues en 1884 et en 1886. C'est donc pour souligner la précedence de la publication des <Illuminations> qu'il a inséré ce plus-que-parfait. Mais Christine, Christian et Nicolas ont tous mis le verbe au présent neutralisé: *sont*.

Ce qui n'est pas incorrect. Seulement, le décalage entre l'ordre des événements et l'ordre des verbes qui les décrivent n'est pas mis en relief. Dans le dernier paragraphe du texte: 'Rimbaud *s'était converti* au catholicisme. Cette conversion eut également une influence profonde sur le plus célèbre poète de notre temps, Paul Claudel, qui a *préfacé* les poèmes de Rimbaud'. L'auteur de la biographie a employé un autre plus-que-parfait *s'était converti*, ce qui veut dire que le fait en question précède chronologiquement certains faits racontés plus haut. Christian l'a sans doute compris, et a utilisé un plus-que-parfait comme l'auteur; tandis que Christine et Nicolas ont employé un présent neutralisé *convertit*, ce qui laisserait entendre que ce fait suit les autres faits racontés avant lui. Il est à noter que, même avec un passé composé neutralisé *s'est converti*, le décalage entre l'ordre des faits et l'ordre des verbes n'aurait pas été mis en évidence aussi bien qu'avec un plus-que-parfait. Quant au passé simple eut dans la version originale, Christian a employé à la place un plus-que-parfait *avait eu*, tandis que Christine et Nicolas ont employé un futur simple *aura*. Ils ont donc tous senti la nécessité d'un changement de perspective avec l'introduction d'une forme du niveau élaboré. Mais l'intention de l'auteur est d'indiquer d'une façon globale l'influence de Rimbaud sur Claudel; Christian insiste sur l'état accompli des choses au moment où Claudel préface les

poèmes de Rimbaud; Christine et Nicolas présentent cette influence en partant de la conversion de Rimbaud. Enfin, le passé composé du niveau élaboré a *préfacé* dans la version originale est justifié par l'expression 'le plus célèbre poète de notre temps', il s'agit ici d'un aspect accompli (cette note biographique a été écrite en 1960, quand Claudel était encore vivant). Christian a aussi employé un passé composé. Nicolas n'a pas changé de perspective et présente toujours ce fait avec un futur simple *préfacera*. Christine a repris le présent neutralisé *préface*, le futur simple *aura* étant en effet la seule forme du niveau élaboré qu'elle insère parmi les formes du niveau simplifié. Nous voyons dans cette analyse que, bien qu'il soit possible de s'en tenir au niveau simplifié, on sent la nécessité d'introduire des formes du niveau élaboré dès qu'on veut rompre la monotonie de la relation iconique entre l'ordre des mots et l'ordre des faits qu'ils décrivent en changeant l'ordre normal des événements et la perspective. C'est le cas des plus-que-parfaits et des futurs dont nous venons de parler. Et même quand il n'y a pas de tels changements, on peut aussi avoir besoin d'une forme du niveau élaboré à cause de sa valeur aspectuelle-temporelle particulière, et c'est le cas du passé simple dans notre expérience.

En conclusion, nous proposons le schéma suivant pour illustrer les rapports entre les deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle en français:



Ce schéma montre qu'il existe deux modes d'expression temporelle; que le second s'est développé après le premier; et que ces deux modes d'expression temporelle constituent

deux niveaux plus ou moins homogènes dans différents genres de discours. Celui qui est placé à l'intérieur du petit cadre rectangulaire est le niveau simplifié; celui du grand cadre est le niveau élaboré. La ligne pointillée séparant les deux niveaux veut dire qu'il y a interaction et alternance entre eux. Ce schéma est par ailleurs en concordance avec celui des aspects en français que nous proposons dans 3.2.. Les premières formes aspectuelles acquises, qui établissent l'opposition aspectuelle la plus fondamentale, y correspondent également au présent et au passé composé neutralisés.

On pourrait penser que la différence entre d'une part le présent et le passé composé du niveau simplifié, et d'autre part le présent et le passé composé du niveau élaboré n'est due qu'à une différence de repères. Ainsi, le présent marquerait toujours la simultanéité avec le point de repère. Celui-ci coïncide normalement avec le moment d'énonciation, mais peut, dans les emplois particuliers, se trouver dans le passé ou dans le futur. De même, le passé composé marquerait toujours l'accompli ou l'antériorité par rapport au point de repère. Ce dernier coïncide normalement avec le moment d'énonciation, mais peut, dans les emplois particuliers, être projeté dans le passé ou dans le futur. En fait, cette explication revient à dire que le présent, dans les emplois particuliers, peut avoir une référence passée aussi bien que future, et est donc temporellement

neutralisé. Il en va de même du passé composé. De plus, cette hypothèse n'explique pas les conditions dans lesquelles le présent et le passé composé sont neutralisés, la nature de ce mode d'expression temporelle, l'étendue de ce phénomène, le passage du premier mode d'expression au deuxième, ni la présence des deux niveaux d'expression dans le discours, encore moins l'interaction et l'alternance des deux niveaux.

Les différentes places du passé composé-aspect et du passé composé-temps dans ce schéma pourraient également susciter des objections. Le fait est que, au niveau simplifié, le passé composé neutralisé a une valeur aspectuelle d'accompli et une valeur temporelle non déictique d'antériorité. Comme nous l'avons vu, il peut être employé à la place d'un futur antérieur, d'un passé antérieur ou d'un plus-que-parfait. Il ne marque donc pas à ce niveau d'expression une antériorité par rapport au moment d'énonciation, mais une relation d'antériorité non déictique par rapport à n'importe quelle situation, qu'elle soit future ou passée. Au niveau élaboré, le passé composé garde sa valeur aspectuelle d'accompli, mais sa valeur temporelle, comme nous l'avons vu, est devenue déictique. C'est-à-dire que, temporellement, il est devenu un concurrent du passé simple, si bien qu'il 'glisse au rang de temps simple (Benveniste, 1966:248). Et quand il est employé comme un temps, sa valeur aspectuelle d'accompli s'éclipse. Si bien

que certains linguistes, dont Vet (1980), Fleischman (1991), et Labelle (1994), lui attribuent un aspect perfectif comme celui du passé simple. Pour nous, son aspect accompli n'est pas pris en considération quand on l'emploie comme un temps. Cela revient en fait à dire qu'il est devenu aspectuellement neutre, autrement dit, qu'il est devenu (+) accompli comme le présent et le futur simple. Mais il n'a certainement pas le même aspect que le passé simple. La preuve, c'est qu'il ne peut pas se substituer au passé simple dans (35), (36), (37) de 3.2., car il n'a pas le même pouvoir aspectuel actif que le passé simple. Mais à part ces emplois on a du mal à distinguer temporellement le passé composé-temps du passé simple. Cette difficulté confirme la distinction entre le passé composé-aspect et le passé composé-temps dans ce schéma.

3.5. Les emplois 'modaux' des formes de l'indicatif

Avec l'hypothèse des deux niveaux d'expression, les problèmes majeurs du système aspectuel-temporel nous semblent pouvoir être expliqués d'une façon cohérente. Il reste les emplois dits 'modaux' des formes de l'indicatif qui, en fait, ne font pas partie des oppositions aspectuelles-temporelles du système de l'indicatif. Mais, il faut tout de même déterminer leur place par rapport aux autres emplois de l'indicatif. Cela nécessite bien entendu des explications, et des prises de position quant aux problèmes soulevés par ces emplois. Nous ne prétendons pas

proposer des solutions pour tous les problèmes, car ce n'est pas l'objectif principal de la présente étude. Ces emplois comprennent les formes employées après *si* hypothétique (3.5.1.), l'imparfait et le futur dits de politesse (3.5.2.), l'imparfait dit 'hypocoristique' (3.5.3.), l'imparfait dit 'préludique' (3.5.4.), les futurs dits de conjecture (3.5.5.), et le futur antérieur dit 'affectif' (3.5.6.). Dans l'ensemble, nous pensons avec Fleischman (1989:3) que dans ces emplois, il y a un déplacement temporel, et que

'temporal distance becomes a metaphor' (...) 'distance from the speaker's "now" along a temporal axis is metaphorically converted into distance conceptualized in terms of other grammatical and pragmatic notions that languages find it appropriate to mark.'

Mais, pour certains problèmes, nos analyses différeront des positions de cet auteur.

3.5.1. Les formes après *si* hypothétique

Le sous-système hypothétique introduit par *si* est régi par un code grammatical indépendant de celui de l'indicatif. Brunot (1922) classe, non sans raison, l'emploi des formes verbales après *si* parmi les 'servitudes grammaticales', c'est-à-dire parmi les emplois régis par des règles de la grammaire. Imbs (1960:35) pense au contraire que

'*si* n'est pas une conjonction de subordination comme les autres (il n'est pas muni de l'élément relatif-conjonctionnel *que*); il a gardé une valeur plus ou moins adverbiale, et exprime une synthèse sémantique qui peut se paraphraser ainsi: "admettons réalisée cette hypothèse: je suis libre demain, dans ce cas je

viendrai". La grammaticalisation consiste moins dans l'emploi du présent après *si*, que dans le lien très étroit qui unit ce présent (*si je suis libre*) au futur (*je viendrai*) de la principale; en sorte que si l'un varie (par exemple *je viendrais*), automatiquement l'autre varie lui aussi, et de la même manière (*si j'étais*).'

Cornulier (1985) tend aussi à considérer la distinction entre un *si* hypothétique et un *si* non hypothétique comme un effet de sens, sans prendre en considération la grammaticalisation après le *si* hypothétique. En réalité, la grammaticalisation régissant la forme verbale après *si* hypothétique est beaucoup plus rigoureuse que celle qui lie le temps du verbe de la subordonnée hypothétique à celui de la principale. Le lien grammatical entre la forme verbale après *si* et celle de la principale n'est pas aussi rigide que le pense Imbs. Soit la phrase:

(1) Si je suis libre demain, je viendrai.

On peut très bien ne pas employer un futur simple dans la principale. On pourrait employer un présent à sa place:

(2) Si je suis libre demain, je viens.

On pourrait aussi employer un futur antérieur dans la principale, quand le verbe de la subordonnée est au 'présent':

(3) Si je suis libre demain, je l'aurai terminé avant midi.

On peut encore employer un futur périphrastique (4) ou un impératif (5):

(4) Si vous aimez la souplesse, vous allez beaucoup m'aimer (exemple cité par Adam, 1992)

- (5) Si vous toussiez, ne prenez que les pastilles.
(exemple cité par Adam 1992)

De plus, le conditionnel simple dans la principale ne commande pas toujours l'emploi de l'imparfait dans la subordonnée (6); et vice versa (7):

- (6) S'il avait pris le train de huit heures, il serait parmi nous maintenant.
(7) Si un jour j'achevais cet ouvrage, j'aurai écrit l'oeuvre de ma vie.

D'autre part, le verbe de la subordonnée (8) ou celui de la principale (9) pourrait n'être pas du tout exprimé:

- (8) Un pas de plus, je tire.
(9) Si elle avait voulu m'entendre!

Tout cela montre que le lien entre la subordonnée et la principale du système hypothétique est moins grammatical que logique (hypothèse / conséquence). Toujours est-il que cette opposition hypothèse / conséquence peut conférer de nouveaux sens à la forme grammaticale: dans (2) et (8), elle donne à *viens* et *tire* une nuance de certitude quant à la conséquence future, nuance que ces formes n'ont pas en dehors de cette opposition; dans (8), elle confère une idée hypothétique au segment 'Un pas de plus'; et dans (9), l'omission de la principale est même plus riche d'implications quant aux conséquences qui auraient pu se réaliser. Les exemples (10) et (11) cités par Adam (1992:152-153) nous montrent aussi ce lien logique qu'implique l'opposition hypothèse/conséquence:

- (10) Si tu es fort en logique, je suis le Pape.

(11) Si cette voiture démarre, il va pleuvoir des tartes aux pommes.

Adam observe que: 'Le caractère manifestement (hyperboliquement) contrefactuel de la proposition *q* rebondit sur l'acceptabilité-validité de la proposition *p* qui fixe le contexte de réalisation-validité de *q*'. Le lien logique hypothèse/conséquence entre les deux propositions est si fort qu'on peut montrer la fausseté de l'hypothèse en montrant la fausseté de la conséquence.

En revanche, la grammaticalisation régissant l'emploi des formes verbales dans la proposition introduite par *si* hypothétique est beaucoup plus rigoureuse que ne le pense Imbs. De fait, *si* hypothétique n'exprime pas seulement 'une synthèse sémantique', mais impose encore ses règles aux formes après lui. Ainsi, il est grammaticalement interdit de dire:

(12) *Si je serai libre demain... au lieu de: Si je suis libre demain...

quoique *serai* semble convenir mieux à *demain* que *suis*; tandis que, après un *si* non hypothétique, on peut très bien employer la forme verbale interdite par *si* hypothétique: 'Je me demande si je serai libre demain'. De plus, la paraphrase de Imbs ne saurait justifier l'emploi de l'imparfait ou du plus-que-parfait après *si* hypothétique. Par exemple, on ne saurait paraphraser 'si j'étais libre demain...' par 'admettons réalisée cette hypothèse: *j'étais libre demain...', ou 'si je l'avais fini demain...' par 'admettons

réalisée cette hypothèse: *je l'avais fini demain...'. Dans une proposition introduite par un *si* non hypothétique, les formes de l'indicatif gardent leurs valeurs temporelles normales:

- (13) Si elle est sévère, elle n'est pas méchante.
- (14) Si nous avons réussi, c'était grâce à son aide.

Les formes verbales après *si* hypothétique ont donc des valeurs grammaticales différentes de celles habituellement imposées par l'indicatif. Le 'présent' après *si* peut exprimer une hypothèse concernant le présent (15) ou l'avenir (16):

- (15) Si vous avez des questions, n'hésitez pas à me les poser.
- (16) S'il fait beau demain, nous irons à la Nouvelle Orléans.

Le 'passé composé' après *si* hypothétique peut exprimer, avec un aspect accompli, une hypothèse concernant le passé (17) ou l'avenir (18):

- (17) S'il a pris le train de 10 heures, il sera ici d'un moment à l'autre.
- (18) Si, dans les six mois à venir, vous avez constaté des fissures, la réparation sera tout à fait gratuite.

L' 'imparfait' après *si* hypothétique peut exprimer une hypothèse irréalisable concernant le présent (19), ou grevée d'un doute concernant l'avenir (20):

- (19) Si tu étais plus grand, je te laisserais partir.
- (20) S'il faisait beau demain, nous irions à la Nouvelle Orléans.

Le 'plus-que-parfait' après *si* hypothétique peut exprimer, avec un aspect accompli, une hypothèse irréelle

concernant le passé (21) ou grevée d'un doute concernant l'avenir (22):

(21) Si je l'avais su, je le lui aurais dit.

(22) Si tu l'avais fini demain avant huit heures du matin, tu pourrais encore soumettre ton projet au patron.

Selon Fleischman (1989:6),

'The greater the likelihood that a situation will be realized, i.e., the closer to "reality" the speaker perceives it as being, the closer to "now" (=PRESENT) will be the tense used to represent it; similarly, the lesser the likelihood ascribed by the speaker to the situation, the further in the direction of past will be the tense used to represent it'.

C'est ainsi que le 'présent' après *si* est lié à la probabilité, l' 'imparfait' après *si* à l'improbabilité, et le 'plus-que-parfait' à l'impossibilité (voir Fleischman, 1989:6). Nous voyons néanmoins que cette prédiction, tout en correspondant à peu près aux faits en français, nécessite quelques réajustements. D'abord, il y a le 'passé composé' après *si* qui ne trouve pas d'explication dans cette théorie. Ensuite, l' 'imparfait' après *si* n'est pas seulement lié à l'improbabilité (dans l'avenir), mais aussi à l'impossibilité (au présent); tandis que le 'plus-que-parfait' après *si* ne se rapporte pas seulement à l'impossibilité (dans le passé), mais aussi à l'improbabilité (dans l'avenir). Il semble que le cas du système hypothétique soit plus compliqué que s'il s'agissait de simples emplois métaphoriques: il s'agit de tout un code plutôt que d'une simple métaphore.

D'autre part, nous voyons que les formes verbales après *si* ne se comportent pas temporellement ni comme le présent et le passé composé neutralisés, ni comme les temps du système élaboré de l'indicatif. D'un côté, elles ne distinguent pas les trois époques temporelles, et s'appuient sur une indication de temps lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle, par conséquent, appartiennent au mode d'expression temporelle *dépendant*. De l'autre côté, elle ne ressemblent pas aux présent et passé composé neutralisés, parce que le 'présent' après *si* hypothétique ne peut pas référer au passé, et que le 'passé composé' après *si* ne peut pas être employé, comme le passé composé neutralisé, à la place d'un passé antérieur ou d'un plus-que-parfait. De plus, dans beaucoup de cas, l''imparfait' et le 'plus-que-parfait' après *si* hypothétique se comportent temporellement de manière analogue à la paire 'présent'/'passé composé' après *si* hypothétique. Les formes verbales après *si* empruntent donc leurs formes morphologiques au système de l'indicatif, mais elles obéissent dans le système hypothétique à des règles grammaticales totalement différentes.

3.5.2. L'imparfait et le futur dits de politesse

Insatisfaisante pour le *si* hypothétique, la '*temporal distance*' convient mieux pour expliquer les autres emplois 'modaux' des temps de l'indicatif. Sans doute est-ce parce que ces emplois ne forment pas de systèmes complexes, mais

de simples extensions de sens. C'est le cas de l'imparfait dit de politesse dans (23):

(23) Je *voulais* vous demander une faveur.

Comme le fait remarquer Fleischman, ici, la 'distance temporelle' sert à établir une distance sociale.

'By removing these speech acts from "actuality", the PAST tense serves a pragmatic function of distancing the speaker from what are perceived to be assertive speech acts (requests, questions, invitations) or acts of assertive behavior (an unannounced visit).'
(1989:9)

Comme la politesse n'est rien d'autre qu'une distance psycho-sociologique, l'imparfait est ainsi choisi comme une expression de politesse.

Berthonneau et Kleiber (1994) pensent qu'il s'agit d'un emploi normal de l'imparfait, aussi bien dans le cas de l'imparfait dit de politesse que dans d'autres emplois 'modaux' de l'imparfait. Ils expliquent cet usage par la nature anaphorique-méronomique de l'imparfait. Dans (23), par exemple, *voulais* se référerait à une 'situation antécédent' dont il serait une partie, c'est-à-dire la situation passée où la personne à qui on s'adresse poliment a remarqué la présence de ce dernier. Et cela suffirait pour justifier l'emploi de l'imparfait (voir 3.2.4.3). Comme nous l'avons vu, la 'situation antécédent' dans la théorie anaphorique méronomique a l'inconvénient d'être une notion si large, qu'elle permet de définir d'autres temps du passé par l'anaphore méronomique. Et dans le cas des emplois

'modaux' de l'imparfait dont il est ici question, elle permet une analyse contre-intuitive qui les considère comme des emplois normaux de l'imparfait. En fait, dans ces emplois, l'imparfait se réfère à un fait présent. Il ne s'agit donc pas de sa valeur temporelle normale.

La 'distance temporelle' en direction du futur peut aussi servir de métaphore linguistique. Par exemple:

(24) Je vous *prierai* seulement d'éteindre votre cigarette; la fumée me dérange. (Fleischman, 1989:19)

Le futur dit de politesse, comme l'imparfait dit de politesse, marque ici aussi une distance psycho-sociologique via la 'distance temporelle'. On est en train de prier, mais en présentant la prière comme une action future. Il atténue aussi l'affirmation du fait, mais il n'est pas grevé d'un doute et n'exprime rien d'irréel comme l'imparfait dit de politesse. Ceci dit, nous pensons que certains exemples cités par Fleischman n'illustrent pas cet emploi du futur. C'est le cas, par exemple, de: 'Vous *prendrez* bien une tasse de thé avec moi.'. En effet, *prendrez* dans cette phrase a la référence temporelle normale: il s'agit d'une action future. Il n'y a donc pas de déplacement temporel. C'est tout simplement un emploi pragmatique où une phrase affirmative est employée à la place d'une phrase impérative.

3.5.3. L'imparfait dit hypocoristique

L'imparfait dit hypocoristique, qui traduirait un état d'âme présent (affection, tendresse) par l'emploi d'un temps

passé, offre un autre cas de la métaphore de la 'distance temporelle':

(25) Comme il *était* mignon! Comme il aimait sa maman!
(dit une mère à son bébé) (exemple de Grévisse)

Cet emploi de l'imparfait est à première vue assez bizarre. On devrait normalement employer ici un présent puisqu'il s'agit d'un état d'âme présent. De plus, puisque, affection et tendresse signifient une proximité psychologique, on aurait dû, à plus forte raison, employer un présent qui est proche du centre déictique au lieu de s'en éloigner en employant un imparfait. Imbs (1960:97) pense que cet emploi marque l'entrée dans l'univers de l'enfant. Gougenheim (1970:154) affirme que c'est pour faire entendre qu'on ne parle pas sérieusement, qu'on est dans le jeu, dans le fictif. Ce qui est certain, c'est qu'on ne s'adresse pas, dans ce genre d'emploi, directement au bébé, qui ne sait pas encore parler. La preuve, c'est qu'on emploie toujours *il* au lieu de *tu*. Or, *il* est un pronom distancé du centre déictique tout comme l'est l'imparfait. Sletsjöe (1963) a fait remarquer 'ce phénomène de 3^{ème} personne'. Cela confirme la supposition que l'emploi de l'imparfait ici sert à établir une distance métaphorique. En fait, le recul dans le passé est ici conçu comme le recul dans l'irréel. Nous trouvons cette même façon de concevoir le recul dans le passé dans l'emploi de l'imparfait après *comme si*. La maman parle donc *comme si le bébé pouvait la*

comprendre et lui répondre. L'emploi du pronom tu et du présent détruiraient cette illusion: Comme tu es mignon! Comme tu m'aimes!

3.5.4. L'imparfait dit préludique

L'imparfait dit préludique, utilisé par les enfants pour distribuer les rôles dans un jeu, est un autre exemple du recul dans l'irréel via le recul dans le passé.

(26) *Moi, j'étais la maman, et toi, tu étais le papa.*

Warnant (1966:352) fait remarquer que les adultes francophones substitueraient l'imparfait dans ce contexte par le présent, le futur, le futur proche ou le conditionnel. Il pense que cette différence reflète les différentes positions adoptées par l'enfant et l'adulte vis-à-vis du jeu qui va commencer. Pour nous, l'emploi spontané de l'imparfait par les enfants reflète bien la tendance générale des adultes à employer l'imparfait pour atténuer l'affirmation, et voire même, reculer dans l'irréel, comme dans les cas de l'imparfait dit de politesse, de l'imparfait dit hypocoristique, ou de l'imparfait utilisé après *comme si*: 'Je jouerai *comme si* j'étais la maman, et tu joueras *comme si* tu étais le papa'. C'est donc après tout par la pratique des adultes que les enfants ont acquis cette intuition.

3.5.5. Les futurs dits de conjecture

Les futurs dits de conjecture pourraient aussi s'expliquer par la 'distance temporelle':

(27) Ce *sera* le plombier.

(28) L'assassin *se sera introduit* par la fenêtre.

Les deux exemples ici sont sans contexte linguistique.

Il faut recourir au contexte situationnel pour inférer les messages suivants:

(29) C'est *probablement* le plombier.

(30) L'assassin s'est *probablement* introduit par la fenêtre.

En comparant (27), (28) avec (29), (30), nous constatons une 'distance temporelle' marquée respectivement par le futur simple par rapport au présent dans (27) et par le futur antérieur par rapport au passé composé dans (28). Cette 'distance temporelle' apporte une idée de probabilité, explicitée dans (29) et (30) par l'adverbe *probablement*. Cela nous suggère que la 'distance temporelle' dans la direction de l'avenir amène un mouvement du monde réel au monde possible. Les choses à venir sont en effet des possibilités plus ou moins réalisables. Pour le locuteur, ce sont des possibilités qui seront matérialisées dans l'avenir. L'exemple suivant nous fournit une piste qui relie l'emploi des futurs de conjecture aux emplois réguliers des futurs:

(31) Vous allez voir, dit-il, que ce *sera* quelque mendiant ou quelque passant perdu dans la neige.
(Maupassant)

On serait presque tenté de dire que les phrases aux futurs de conjecture (27), (28) sont en fait des formes elliptiques des phrases telles que (31). Cependant, il est

peu probable que, en employant les futurs de conjecture, on soit conscient de cette ellipse. On ne fait ici qu'associer spontanément les temps futurs avec le probable, tout comme on associe l'imparfait avec l'irréel dans l'imparfait dit hypocoristique ou après *comme si*.

3.5.6. Le futur antérieur dit affectif

De même, le futur antérieur dit affectif exprime aussi un fait accompli dans le passé comme une possibilité future que l'on repousse avec indignation:

(32) *Quoi! j'aurai travaillé pour rien! (comparez: Quoi! j'ai travaillé pour rien?)*

ou que l'on a de la peine à croire:

(33) *Comment! tu auras fait tout ça toi-même? (comparez: Comment! tu as fait tout ça toi-même?)*

ou que l'on accepte avec amertume:

(34) *Décidément, nous aurons tout vu! (comparez: Décidément, nous avons tout vu!)*

Il est à remarquer que c'est l'intonation (exprimée par les point d'exclamation et d'interrogation) et les mots tels que *quoi, comment, décidément*, non pas le futur antérieur, qui convoient ces sentiments. Nous voyons que les mêmes phrases exprimées au passé composé peuvent rendre les mêmes sentiments. En baptisant le futur antérieur dans ces emplois de 'affectif', on a encore une fois attribué ce qu'expriment des facteurs non grammaticaux à la valeur grammaticale d'une forme verbale. Le futur antérieur n'a donc rien d'affectif dans cet emploi. Malgré les différents sentiments qui

emprennent ces phrases, la 'distance temporelle' marquée par le futur antérieur par rapport au passé composé, qu'on aurait normalement employé, présentent toujours les faits comme des possibilités futures. Cette façon de voir et de présenter des faits accomplis comme étant seulement des possibilités futures permet d'accentuer les sentiments qu'on ressent devant ces faits pourtant bien réels.

Chapitre 4

Textes et analyses

Pour mieux reconnaître les traits discursifs du fonctionnement du niveau simplifié d'expression aspectuelle-temporelle, il nous faut l'examiner au niveau du discours, c'est-à-dire au-delà du champ de la phrase, dans des textes entiers ou suffisamment longs pour permettre l'observation de ces traits discursifs. Des exemples isolés ne suffisent pas à rendre compte de ce qui se passe réellement dans différents genres de textes. Les textes que nous avons recueillis à cette fin appartiennent soit à la langue écrite, soit à la langue parlée. Nous ne prétendons pas épuiser la liste des genres dans lesquels apparaît le niveau simplifié. On le découvrirait sans doute dans d'autres genres de textes. Si, dans ce chapitre, ceux de la langue écrite sont plus nombreux, c'est parce qu'il y a plus de genres à examiner dans les textes écrits. C'est aussi parce que nous n'avons pas eu le temps ni les moyens de recueillir directement des données de la langue parlée. Mais les deux textes de la langue parlée que nous reproduisons ici, l'un extrait d'un entretien (4.8.), l'autre, un récit oral d'une aventure vécue emprunté à Weinrich (1973:303f), devraient permettre d'examiner quelques traits généraux de la langue parlée. Le but de cette analyse est uniquement de tester l'hypothèse des deux niveaux d'expression aspectuelle-

temporelle. Pour comprendre pleinement certains emplois des temps verbaux, il ne suffit pas toujours de les considérer uniquement sous cet angle. Il faudrait parfois tenir compte de leurs effets discursifs. Cependant, ce n'est pas là l'objectif de notre étude qui se limite à vérifier notre hypothèse et à mettre en lumière les comportements discursifs des deux niveaux d'expression. Une analyse multidimensionnelle ne nous aiderait pas à atteindre ce but. Dans ce chapitre, nous analyserons et discuterons donc les problèmes concernant le niveau simplifié dans des genres différents: dans 4.1., le cas des notes bibliographiques publiées au dos des livres sur les auteurs; dans 4.2., le cas des reportages journalistiques; dans 4.3., le cas des récapitulations mensuelles des événements importants dans les journaux; dans 4.4., le cas des ouvrages d'histoire; dans 4.5., le cas des résumés de roman; dans 4.6., le cas des journaux de voyage; dans 4.7. le cas des lettres intimes; dans 4.8, le cas des entretiens; et enfin dans 4.9., le cas des conversations quotidiennes.

4.1. Les esquisses biographiques

Les esquisses biographiques sont un genre de discours où l'on rencontre souvent le niveau d'expression simplifié. Elles comprennent les entrées des encyclopédies biographiques et les notes biographiques sur l'auteur d'un livre. Dans ce genre de textes, on emploie d'une façon prépondérante soit le passé simple, soit le passe composé du

niveau élaboré, soit les formes neutralisées du niveau simplifié (cf. Dolz, 1993). Le texte que nous présentons ici est une note biographique sur Rimbaud, qui a servi précédemment à l'expérience présentée au chapitre 3:

Arthur Rimbaud

Arthur Rimbaud est né en 1854, à Charleville, où il *fait* (=a fait) ses études. Sensible et imaginatif, il *compense* (=compensait) ce que l'atmosphère familiale a (=avait) de rigide et d'étouffant par le rêve, la lecture et la poésie: <Vers de collègue> (qui paraîtront au <Mercure de France> en 1937, en même temps que <Ebauches>). Son désir d'évasion *se traduit* (=s'est traduit) par une fugue à Paris alors qu'il n'a (=avait) pas encore dix-sept ans. Sa fougue poétique *charme* (=charmait) Verlaine avec qui il *se lie* (=s'est lié): Ils *vivent* (=vivaient) ensemble à partir de 1871 et *vont* (=sont allés) à Londres, puis en Belgique. Rimbaud *se fatigue* (=se fatiguait) de son compagnon. La rupture qui *intervient* (=est intervenue) en 1873 est (=a été) brutale: Verlaine *perd* (=a perdu) la tête et *tire* (=a tiré) sur le jeune homme, heureusement sans grand dommage. La même année *paraît* (=est parue) <Une saison en enfer>.

Après une escale à Charleville, Rimbaud *mène* (=menait) dès lors une existence vagabonde. Il *visite* (=a visité) l'Europe, *va* (=est allé) aux îles de la Sonde, en Scandinavie, en Egypte, à Chypre, en Afrique.

Verlaine le *révèle* (=a révélé) au public par son étude sur les <Poètes maudits> (1884), et le recueil des poésies, paru en 1886 avec une préface de lui, qui *contient* (=contenait) le <Sonnet des voyelles>, <Le bateau ivre>, <Les chercheuses de poux>. <Les illuminations> avaient été composées en 1873. L'influence de cette poésie révolutionnaire est (=était) énorme.

Mais Rimbaud *se désintéresse* (=se désintéressait) de la littérature: il *y a renoncé* (=avait renoncé) volontairement. Il *n'écrit* (=écrivait) plus que des lettres (publiées en 1899). En 1887, il *est* (=était) au Harrar, en Abyssinie, où il *s'occupe* (=s'occupait) d'un comptoir de commerce et *cherche* (=cherchait) à faire fortune dans le trafic d'armes et d'ivoire. Amputé d'une jambe à la suite d'une mauvaise blessure en 1890,

il se rétablit (=se rétablissait) mal et meurt (=est mort) à son retour en France en 1891.

Rimbaud s'était converti au catholicisme. Cette conversion eut également une influence profonde sur le plus célèbre poète de notre temps, Paul Claudel, qui a préfacé les poèmes de Rimbaud. (Rimbaud, *Poèmes*, Gallimard 1960)

Il s'agit d'un texte intégral, écrit principalement avec le présent et le passé composé neutralisés. Il y a au total 35 formes de l'indicatif, dont 6 appartiennent au système élaboré, soit 17.15 % du total; 29 au niveau simplifié, soit 82.85 % du total. Parmi les formes du niveau simplifié, 28 sont au présent neutralisé, 1 est au passé composé neutralisé. Nous voyons que les formes verbales du niveau simplifié sont employées de façon prépondérante dans le texte. Si nous prenons en considération les deux passés composés en tête et à la fin du texte: *est né* et *a préfacé*, le présent et le passé composé des deux niveaux atteignent 88.6 % du total. Nous verrons que le plus souvent le niveau simplifié apparaît quand le présent et le passé composé, neutralisés ou non, sont employés de façon prépondérante dans le texte.

Il est pourtant à remarquer que, dans les mêmes conditions, on peut aussi employer principalement le passé composé du niveau élaboré. Il se peut d'ailleurs que, quand on décrit longuement des circonstances passées, un grand nombre d'imparfaits, voire même de plus-que-parfaits, soient employés dans un texte où apparaît le niveau simplifié. Mais

cela ne change rien à la nature du texte, car ces deux formes (surtout l'imparfait) sont souvent nécessaires à tous les deux niveaux à cause de leurs propriétés aspectuelles.

Une autre condition favorable à l'apparition du niveau simplifié est, comme le montre ce texte, le caractère informel du discours. Dans l'extrait choisi, il s'agit d'une édition de poche, s'adressant par conséquent à un public populaire. Mais, il est à noter que, même dans une édition de poche, on peut aussi trouver une biographie écrite principalement avec le passé composé du niveau élaboré ou avec le passé simple. Les préférences personnelles y ont leur part.

Le titre de la biographie (*Arthur Rimbaud*) et le premier verbe du texte, exprimé au passé composé du niveau élaboré, servent respectivement d'indication de temps contextuelle et co-textuelle au reste du texte. Les temps du passé de ce texte forment d'ailleurs une sorte d'encadrement pour les formes du niveau simplifié: l'un figure en tête et trois à la fin.

A l'intérieur de ce cadre temporel, le présent et le passé composé neutralisés forment un niveau assez homogène dans le texte. Grâce à cette homogénéité la plupart des formes du niveau simplifié n'ont pas besoin d'indication de temps lexicale. Ainsi, 23 parmi elles s'appuient sur une indication de temps co-textuelle et contextuelle, 6 seulement s'appuient sur une indication lexicale: 'Ils

vivent ensemble à partir de 1871'; 'La même année paraît <Une saison en enfer>'; 'En 1887, il est au Harrar'; 'Amputé d'une jambe à la suite d'une mauvaise blessure en 1890, il se rétablit mal et meurt en 1891'. Encore ces indications de temps lexicales ne sont-elles pas vraiment nécessaires pour l'expression temporelle des formes neutralisées: elles servent plutôt à préciser la date des événements importants.

Les temps du système élaboré insérés dans ce texte sont: 2 passés composés dont nous avons fait mention dans 4.1.2.; 1 futur simple: 'qui paraîtront au <Mercure de France> en 1937', dont l'insertion est due à un changement de perspective justifié par la parution posthume des <Vers de collègue> en 1937; 1 passé simple: 'Cette conversion eut également une influence profonde sur le célèbre poète de notre temps'. Enfin, on trouve 2 plus-que-parfaits: 'Les <Illuminations> avaient été composées en 1873'; 'Rimbaud s'était converti au catholicisme'. Ils mettent en évidence l'antériorité de la date de la publication des <Illuminations> par rapport aux ouvrages cités avant elles, et celle de la conversion de Rimbaud par rapport aux faits racontés avant qu'on ne mentionne cette conversion. Nous avons vu dans l'expérience présentée dans 3.4.5. que, si l'on emploie dans ces cas un présent neutralisé ou un passé composé neutralisé à la place du plus-que-parfait, l'antériorité des faits en question par rapport aux faits cités avant eux ne peut pas être mise en évidence.

4.2. Les reportages journalistiques

On peut aussi constater l'emploi du niveau simplifié dans les reportages journalistiques. Dans ce texte, les formes du niveau simplifié ne prennent pas une part prépondérante comme dans le cas des esquisses biographiques. Les temps employés de façon prépondérante sont le présent et le passé composé du niveau élaboré. Mais cela crée également un contexte favorable à l'apparition des formes du niveau simplifié. D'ailleurs, nous avons aussi lu dans une revue un reportage écrit presque entièrement avec les formes du niveau simplifié. La distribution du présent et du passé composé neutralisés dans ce genre de discours peut donc varier assez considérablement. Voici un échantillon de reportage journalistique:

Soeur chiffonnière du Caire

Le visage émacié par le travail, le manque de sommeil et d'une saine nourriture, elle a pourtant un regard clair de jeune fille et, surtout, une énergie inépuisable. A soixante-quinze ans, elle est remplie de nouveaux projets et multiplie ses déplacements à travers le monde afin de trouver l'argent nécessaire pour les réaliser. Elle est venue en France à l'occasion de la sortie du livre qui retrace sa vie et pour parler de ce qui tient le plus à coeur: ses chiffonniers.

Cela fait douze ans, en effet, que cette religieuse de Notre-Dame de Sion a quitté la sécurité de son couvent et les satisfactions intellectuelles de sa vie d'enseignante pour partager l'existence à peine humaine des bidonvilles du Caire. Là, sans faire de prosélytisme ni de politique, elle poursuit avec obstination son idée fixe: prouver aux parias de la société, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, coptes ou catholiques, qu'ils sont aimés et surtout respectés. Après une itinéraire spirituel mouvementé à l'intérieur de son ordre - car elle n'est pas commode, la soeur

Emmanuel! - qui l'a menée de Bruxelles, où elle est née d'un père français, à Londres, Istamboul, Tunis, puis Alexandrie, elle décide (=a décidé) que les jeunes filles de la bourgeoisie égyptienne peuvent (=pouvaient) très bien se passer de ses services (elle leur fournissait le vernis de culture occidentale nécessaire pour faire un beau mariage).

Elle s'installe (=s'est installé), fin 1970, à soixante-deux ans, dans une famille pauvre de la ville. Cinq ans plus tard, elle désire (=désirait) s'approcher encore plus près des malheureux et demande à se mettre au service des lépreux. C'est (=était) impossible pour une étrangère, mais le noce apostolique du Caire lui révèle (=a révélé) l'existence d'une autre catégorie d'intouchable: les chiffonniers, qui vivent (=vivaient) dans des bidonvilles au milieu des détrituts et immondices qu'ils rapportent (=rapportaient) chaque jour des poubelles de la capitale.

Dans le premier bidonville où elle s'installe (=s'est installée) à Matareya, avec une religieuse copte orthodoxe, commence (=a commencé) le travail de Sisyphe qu'elle accomplit (=accomplissait) jour après jour depuis lors. Son but: créer des structures sociales qui transformeront, à la longue, la vie d'une population qui croupit (=croupissait) littéralement dans la fange. Aujourd'hui, grâce à l'aide matérielle d'une congrégation de religieuses coptes, fondée par Mgr. Athanasios, évêque de Beni-Suef, le centre Salam, créé à Matareya par soeur Emmanuel, comprend un dispensaire pour recevoir les malades, un centre d'alphabétisation, un jardin d'enfants, un centre de formation artisanale, un club social, une cuisine pour la formation ménagère, un foyer de vieillards et la maison des soeurs où sont formées religieuses et monitrices. (A. Woodrow, *Le Monde*, dimanche 12 et lundi 13 juin 1980).

L'extrait proposé se limite à la première moitié de l'article. Nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire l'autre moitié, qui est uniquement constituée de présents et de passés composés du système élaboré, à l'exception d'un imparfait et d'un futur simple. Les formes des autres modes et celles du système hypothétique ne sont pas comptées.

L'article entier compte au total 80 formes de l'indicatif, dont 67 appartiennent au système élaboré, soit 83.75 % du total, et 13 au niveau simplifié, soit 16.25 % du total. Toutes les formes du niveau simplifié sont des présents neutralisés. Il n'y a pas de passé composé neutralisé.

Les formes du niveau simplifié forment, au milieu des temps du passé qui constituent un cadre temporel co-textuel, un passage très homogène, qui s'étend depuis le milieu du troisième paragraphe, avec le présent neutralisé *décide*, jusqu'au milieu du cinquième paragraphe, avec le présent neutralisé *croupit*. Grâce à cette homogénéité, la plupart des présents neutralisés (10 sur 13) s'appuient sur une indication co-textuelle et contextuelle de temps, 3 seulement étant dotés d'une indication lexicale de temps. En fait, il n'y en a qu'une qui soit vraiment indispensable: 'Son but: créer des structures sociales qui transformeront, à la longue, la vie d'une population qui croupit littéralement dans la fange', où *son but*, s'opposant à *aujourd'hui* de la phrase suivante, se réfère manifestement à une époque passée et suggère l'interprétation suivante: 'Son but d'alors était de créer des structures sociales qui transformeraient, à la longue, la vie d'une population qui croupissait littéralement dans la fange'. Sans cette indication, *croupit* pourrait avoir une interprétation présente. Les deux autres indications lexicales (*fin 1970*, à

soixante-deux ans, et cinq ans plus tard) servent plutôt à préciser les moments des faits. Sinon elles auraient pu être omises, car les indications co-textuelles des deux premiers paragraphes sont déjà suffisantes pour servir de cadre temporel au niveau simplifié.

Un imparfait est inséré parmi les présents neutralisés: 'elle décide que les jeunes filles de la bourgeoisie égyptienne peuvent très bien se passer de ses services (elle leur *fournissait* le vernis de culture occidentale...)'. Il est à remarquer que le présent neutralisé *peuvent* dans la même phrase aurait pu lui aussi être remplacé par un imparfait, *pouvaient*. Comme on n'a pas besoin de mettre à profit l'aspect +duratif de l'imparfait, on a choisi de représenter la situation avec un présent neutralisé. Cela nous montre qu'au niveau simplifié, on n'exprime pas toujours un état par l'imparfait. Il serait donc simpliste de dire qu'à ce niveau, on emploie le présent pour exprimer l'action, et l'imparfait pour exprimer un état. Le futur simple *transformeront* est un emploi similaire au futur 'historique' dans un texte où règnent les temps 'narratifs'. On y recourt parce que le présent neutralisé ne peut pas être employé à la place d'un 'futur du passé'. Il est à remarquer qu'au niveau simplifié, le futur simple est plus fréquent que le 'futur du passé', et cela, probablement parce qu'on trouve plus naturel d'exprimer la postériorité par rapport à un présent neutralisé avec un futur simple.

Quand on passe à nouveau du niveau simplifié au niveau élaboré, on a encore recours à une indication lexicale: *aujourd'hui*, qui sert à distinguer le présent du système élaboré *comprend* d'un présent neutralisé.

Parmi les temps du système élaboré, il y a 57 présents et 7 passés composés. Les présents et les passés composés représentent donc 95.5 % du total des formes de l'indicatif à ce niveau. On voit par là la prépondérance de ces deux temps dans le texte. Ce qui dénote le caractère informel du texte.

4.3. Les chroniques journalistiques

Il semble que les chroniques des événements passés rapportés dans les journaux soient le genre de textes dans lequel le niveau simplifié connaît le plus haut degré d'homogénéité. C'est sans doute le genre de texte écrit où l'on éprouve le moins un besoin de précision aspectuelle: dans la plupart des cas, il suffit en effet de rappeler succinctement les événements importants sans entrer dans une description détaillée. Et, généralement, il n'y a pas remaniement de l'ordre des événements à cause de la brièveté des passages. Il y a donc peu de renversements de l'ordre chronologique nécessitant le recours à des temps du niveau élaboré tels que le plus-que-parfait. C'est le genre de textes où règne la simplicité, et, par conséquent, le niveau simplifié. La chronologie que nous reproduisons ici a été établie par Philippe Boucher et Edouard Masurel. Nous en

analyserons les six premiers jours sous la rubrique
ETRANGER.

Mai 1983 dans le monde

1. - Uruguay: Une manifestation, autorisée par le régime militaire, rassemble (=a rassemblé) à Montévidéo cent mille personnes qui demandent (=demandaient) le rétablissement des libertés publiques. (3)

2. - Est-Ouest: M. Iouri Andropov confirme (=a confirmé) que l'U.R.S.S. est disposée (=était disposée) à prendre comme unité de compte des euromissiles non plus les lanceurs, mais les ogives nucléaires. Il rappelle (=a rappelé) sa demande de 'prise en considération' des forces de dissuasion française et britannique, ce qui est jugé "inacceptable" par Paris, Londres et Washington. Les négociations nucléaires américano-soviétiques de Genève, qui reprennent (=ont repris) le 17 après six semaines de pause, restent (=restaient) dans l'impasse. (5,6,14,18,22-23 et 25)

3. - Etats-Unis: Dans une 'lettre pastorale', les évêques catholiques américains, réunis à Chicago, jugent (=ont jugé) 'immoral' le recours à l'arme nucléaire et demandent (=ont demandé) 'l'arrêt des des essais, de la production et du déploiement de nouveaux systèmes nucléaires'. (du 5 au 9 et 15-16)

4.. - France-Chine: M. François Mitterand, après une journée au Népal, se rend en Chine. Ses entretiens avec les dirigeants choisis permettent (=ont permis) un rapprochement des positions sur la question du Cambodge. Un "mémoire" est signé (=a été signé), le 5, sur la vente à Pékin de quatre réacteurs nucléaires. (du 3 au 9)

5. - Italie: Le président Pertini dissout (=a dissolu) le parlement après la démission en avril du gouvernement de M. Fanfani. Les élections sont fixées (=ont été fixées) aux 26 et 27 juin. (du 2 au six et 31)

6. - R.F.A.: Les 'carnets secrets' de Hitler dont l'hebdomadaire Stern avait commencé la publication se révèlent (=se sont révélés) un 'faux grotesque et superficiel' après expertise officielle. Tandis que l'affaire provoque (=provoquait) des remous au sein de la rédaction de Stern, le journaliste Gerd Heidemann et le faussaire Konrad Kujau sont arrêtés (=ont été arrêtés), après les aveux de ce dernier. (du 2 au 30)
 (Le Monde, 12 juin 1983)

Cet échantillon compte 21 formes de l'indicatif, dont 1 au niveau élaboré, soit 4.76 % du total; 20 au niveau simplifié, soit 95.24 % du total. Parmi les formes du niveau simplifié, 19 sont au présent neutralisé, 1 est au passé composé neutralisé. 7 formes du niveau simplifié se combinent avec une indication co-textuelle et contextuelle; 13 formes s'appuient sur une indication lexicale. Parmi elles, 11 se rapportent directement aux dates en tête de chaque paragraphe.

Dans le dernier paragraphe, le plus-que-parfait inséré parmi les formes du niveau simplifié répond à un besoin de précision aspectuelle-temporelle: il laisse entendre qu'*entre avait commencé et se révèlent*, il s'est passé quelque chose. En fait, *avait commencé* est antérieur à l'expertise officielle qui est elle-même antérieure à *se révèlent*. Ce décalage temporel est suggéré par le décalage formel entre le plus-que-parfait et le présent neutralisé.

Enfin, si le niveau simplifié de ce genre de texte est hautement homogène dans l'ensemble, il n'est pas difficile de trouver des temps du niveau élaboré insérés parmi les formes neutralisées. On y recourt tout naturellement, pourvu que le besoin de les utiliser se fasse sentir. En voici deux exemples sous la rubrique *France*:

12. - SECURITE SOCIALE: M. Pierre Bérégovoy déclare (=a déclaré ou déclara) à Antenne 2 qu'il ne réalisera pas 'd'économies qui mettent en péril la protection sociale et le droit à la santé'. Un projet de diminution du remboursement de certains actes

chirurgicaux suscite (=a suscité), à partir du 17, des protestations des syndicats ouvriers, qui prennent (=a pris ou prit) fin après que M. Mitterand eut indiqué, le 22, que ce projet n'était pas 'près de sortir'.

31. - Le meurtre à Paris de deux policiers par des malfaiteurs qui prennent (=ont pris) la fuite provoquera les jours suivants de graves remous au sein de la police (à partir de 2/VI).

Nous voyons ici deux futurs simples réalisera et provoquera, qui indiquent la postériorité par rapport à des présents neutres; un passé antérieur eut indiqué, qui suggère une succession immédiate entre deux événements, et un imparfait était, qui est employé en concordance avec eut indiqué, et qui souligne l'état des affaires à ce moment passé.

4.4. Les ouvrages d'histoire

Les ouvrages d'histoire sont considérés comme un exemple typique du plan d'énonciation de l'histoire, par conséquent, un genre réservé, selon Benveniste, au passé simple, à l'imparfait, au plus-que-parfait et au 'prospectif' [le futur du passé], et où sont exclus le présent, le parfait et le futur (simple et composé) (cf. Benveniste, 1966:245). Il n'est pourtant pas difficile de trouver des ouvrages d'histoire écrits principalement avec le présent et le passé composé du niveau simplifié. Ces ouvrages sont généralement écrits dans le but de vulgariser la connaissance de l'histoire. Ils prennent donc un caractère informel, ce qui explique l'emploi du niveau simplifié. Dans le chapitre précédent, nous avons cité des

passages de deux ouvrages d'histoire, l'un sur l'histoire de la langue française, l'autre sur la France contemporaine depuis 1789 jusqu'en 1980. Cela démontre la rigidité de la division des temps en deux plans d'énonciation: celui de l'*histoire* et celui du *discours*. Voici un extrait de l'*Histoire de la France contemporaine (1789-1980)*:

La Libération

Le premier décembre 1943 *s'achève* (=s'est achevée ou *s'acheva*) la conférence qui a *réuni* (=avait réuni), à Téhéran, Churchill, Roosevelt et Staline. La déclaration, publiée alors par les trois 'grands', largement répercutée dans la presse clandestine et par les radios alliées et suisses, *rend* (=rendait) un son offensif qui ne *trompe* (=trompait) pas: 'Nous sommes tombés pleinement d'accord sur l'envergure et le délai des opérations qui seront entreprises à l'Est, à l'Ouest et au Sud...Notre offensive sera implacable et toujours croissante.' Il *est* (=était) clair que l'année 1944 sera l'année de combats décisifs.

L'évolution de la guerre le *confirme* (=a confirmé). Pôle essentiel d'attention, le front de l'Est. Combien de Français, jour par jour, *marquent* (=marquaient) sur une carte, avec des épingles, les avancées de l'Armée rouge? L'offensive soviétique *est* (=était) en effet ininterrompue depuis l'hiver, de Léninegrad - maintenant totalement dégagé - à la mer noire. La Crimée, l'Ukraine, la Biélorussie *sont* (=étaient) presque totalement libérées à la fin du printemps 1944, tandis que les troupes de Joukov *enfoncent* (=enfonçaient) le front allemand en direction de la Roumanie. La débâcle nazie *apparaît* (=apparaissaient) ici tellement certaine que les gouvernements des Etats satellites *multiplient* (=multipliaient) les ouvertures diplomatiques en directions des alliés.

Ailleurs aussi, l'étau *se resserre* (=se resserrait) sur le Grand Reich. En Italie, les Alliés *sont restés* (=étaient restés) bloqués tout l'hiver par la forte ligne de défense allemande qui couvre Rome. En mai 1944 cependant *s'amorce* (=s'est amorcé ou *s'amorça*) l'offensive qui *va* (=allait) leur ouvrir les portes de Rome (4 juin), tandis que, dans le Nord du pays, la

guérilla des partisans *harcèle* (=harcelait) sans répit l'occupant. Dans toute l'Europe, l'activité du front intérieur ouvert par la résistance *s'intensifie* (=s'intensifiait). Et l'Allemagne elle-même *devient* (=est devenue ou devint) un terrain quotidien d'opération militaire. Il n'est (=était) guère de soir désormais où la B.B.C. n'annonce les bombardements destructeurs, sur les villes allemandes, des forteresses volantes américaines et des bombardiers de la Royal Air Force.

En France, l'intensification des bombardements alliés, qui *touchent* (=touchaient) durement la population, *sert* (=servait) d'ultime tremplin, avec le thème antibolchévique, à la propagande hitléro-vichyste. Mais l'opinion les *interprète* (=interprétait) aussi comme le signe avant-coureur du débarquement allié. Effectivement, le second front, que les Anglo-américains *se sont engagés* (=s'étaient engagés), lors de la conférence de Téhéran, à ouvrir, *se prépare* (=se préparait) activement.

La défaite nazie *apparaît* (=est apparue ou apparut) enfin au bout de la route. (Willard et Bourderon, *Histoire de la France contemporaine* (1789-1980), tome VI, p.205, Editions Sociales/Livre Club Diderot, 1982)

Cet ouvrage est principalement écrit au présent et au passé composé neutralisés. L'ouvrage contient 11 tomes comptant chacun plus de trois cents pages. On voit que le niveau simplifié ne se limite pas à des passages dans un texte, ni à de 'petits textes', tels que des notes biographiques ou des chroniques journalistiques. Il peut tout à fait être employé pour rédiger des ouvrages de grande envergure. Il n'y a que très peu de présents et de passés composés du système élaboré et de 'temps narratifs' insérés à ce niveau. Il n'y a pas de va-et-vient constant entre les deux niveaux comme on peut en voir dans d'autres genres de discours. Cet extrait compte au total 32 formes de

l'indicatif, dont 28 au niveau simplifié, soit 87.5 % du total; 4 au niveau élaboré, soit 12.5 % du total. En fait, l'homogénéité du niveau simplifié est plus grande que ne le montre ce pourcentage. En effet, parmi les temps du système élaboré, trois sont dans une citation de discours direct, un seulement est vraiment employé par besoin de précision temporelle: 'Il est clair que l'année 1944 sera l'année de combats décisifs', où *sera* est employé pour marquer la postériorité par rapport au présent neutralisé *est*. Si l'on élimine ces trois formes, le pourcentage des formes neutralisées s'élèvera à 96.55 % du total. Parmi les formes du niveau simplifié, 25 sont au présent neutralisé, dont 1 faisant partie du futur périphrastique *aller+infinitif*; 3 sont au passé composé neutralisé. 19 formes du niveau simplifié s'appuient sur une indication co-textuelle et contextuelle; 9 seulement se combinent avec des indications lexicales. Mais aucune n'est vraiment nécessitée par l'emploi du niveau simplifié, toutes ces indications étant utiles seulement pour préciser les dates des événements importants ou marquer les tournants de l'histoire.

4.5. Les résumés de roman

Les résumés de roman ou de récit sont le plus souvent écrits au niveau simplifié, si bien que certains linguistes construisent des explications théoriques rendant l'emploi du présent dans un résumé de récit un choix absolu (cf. Weinrich, 1973; Fleischman, 1989). Nous avons cependant vu

dans 2.4.1. qu'il est également possible d'employer les temps dits 'narratifs' dans ce genre de texte. Voici quelques quelques résumés de récit tirés d'une édition simplifiée du *Comte de Monte-Cristo*:

Chapitre IV - L'interrogatoire

Rue du Grand-Cours se déroule (=se déroulait) également un repas de fiançailles.

La situation politique est (=a été) passée en revue: l'Empereur est (=était) à l'île d'Elbe et Louis XVIII sur le trône.

Les fiancés, ce sont (=étaient) la fille du marquis et de la marquise de Saint-Méran, famille royaliste, et M. de Villefort, substitut du procureur du roi, fils de girondin.

Le repas est (=a été ou fut) soudain interrompu: on vient (=est venu ou vint) chercher le substitut pour qu'il interroge Edmond Dantès.

Chapitre XVIII - La maison Morrel

A Marseille, la maison Morrel, si prospère lorsque Edmond Dantès avait été arrêté, est (=était) aujourd'hui au bord de la faillite. Avec M. Morrel ne sont restés (=étaient restés) que deux employés, un jeune homme de vingt-trois ans, Emmanuel Herbault, amoureux de la jeune Julie Morrel, et le vieux caissier borgne surnommé Coclès.

Un homme, qui dit (=disait) être le premier commis de MM. Thomson et French, de Rome, se présente (=s'est présenté ou se présenta) chez les Morrel. Ceux-ci viennent (=venaient) d'apprendre que le Pharaon, leur dernier navire, sous les ordres du capitaine Gaumard, a coulé (=avait coulé). Le matelot Penelon, rescapé avec tout l'équipage, fait (=a fait ou fit) le récit du naufrage. Le commis anglais accorde (=a accordé ou accorda) à M. Morrel un délai de trois mois pour qu'il règle ses dettes à la maison Thomson et French.

Chapitre XXVI - Les informations

Le lendemain du dîner, le baron Danglars se rend (=s'est rendu ou se rendit) chez le comte qu'il

interroge (=a interrogé ou interrogea) sur les projets d'union entre sa fille et le vicomte de Morcef. Le baron ne *semble* (=semblait) pas disposé à ce mariage, mais il *semble* (=semblait) voir d'un bon oeil le jeune Cavalcanti.

De son côté, inquiet de tout ce qu'il a vu et entendu (=avait vu et entendu) au cours de la soirée dans la maison d'Auteuil, Villefort a *fait* (=avait fait) venir Mme Danglars dans son cabinet et lui a *révélé* (=avait révélé) que l'enfant présumé mort est (=était) sans doute encore vivant... En effet, le procureur a *fait* (=avait fait) de lui-même des recherches dans le jardin avant l'achat de la propriété par Monte-Cristo, et il a *acquis* (=avait acquis) la certitude que le petit coffre contenant le corps du nouveau-né a *été* (=avait été) déterré aussitôt et emporté sans doute par ce corse qui l'a *frappé* (=avait frappé) lui-même d'un coup de poignard...

L'enfant a donc très probablement *été* (=avait été) sauvé. Mais qu'est-il *devenu* (=était devenu)? Villefort *promet* (=a promis ou promet) à Mme Danglars de le rechercher. Surtout, il *va* (=allait) faire une enquête sur ce singulier comte de Monte-Cristo, qui *semble* (=semblait) connaître, en partie du moins, le secret des événements dont la maison d'Auteuil a *été* (=avait été) le théâtre, vingt ans plus tôt. (*Le comte de Monte-Cristo*, GRANDS LIVRES HACHETTE, Hachette, 1965)

Les trois résumés reproduits ici comptent au total 34 formes de l'indicatif, dont 1 au niveau élaboré, soit 2.94 % du total; 33 au niveau simplifié, soit 97.06 % du total. Dans l'ensemble, ce texte est donc prédominé par le présent et le passé composé neutralisés. Parmi les formes du niveau simplifié, 23 sont au présent neutralisé, dont 1 forme le futur périphrastique *aller +infinitif*, une autre forme le passé périphrastique *venir de +infinitif*; 13 sont au passé composé neutralisé. Mais, à regarder de plus près, la distribution des formes peut en fait être très différente d'un résumé à l'autre.

Dans le premier résumé, ce sont uniquement des présents neutralisés. Dans le deuxième, il y a un plus-que-parfait, 8 présents neutralisés, dont 1 formant le passé périphrastique *venir de + infinitif*, et deux passés composés neutralisés. Dans le troisième, il y a 11 passés composés neutralisés contre 7 présent neutralisés. C'est un cas assez rare, mais cela peut nous donner une idée de ce que peut être la distribution du passé composé neutralisé au niveau simplifié.

Parmi les quarante-cinq résumés du roman, celui du chapitre VII est le seul qui soit entièrement écrit avec des 'temps narratifs': le passé simple, l'imparfait et le plus-que-parfait (voir 2.4.1). Tout cela nous montre la variété et la souplesse avec laquelle on peut se servir des formes des deux niveaux. Ce n'est pas seulement, comme on le croit trop souvent, le présent qui est utilisé dans un résumé de récit.

Dans le premier résumé reproduit ici, il n'y a aucune indication lexicale de temps. C'est le co-texte du roman qui indique le moment des faits. Dans le deuxième, une forme seulement s'appuie sur une indication lexicale: *aujourd'hui*, qui doit se référer elle-même au co-texte pour signifier: *ce jour-là*. Dans le troisième, 14 formes s'appuient sur une indication co-textuelle contre 4 se combinant avec des indications lexicales: *le lendemain du dîner; au cours de la soirée dans la maison d'Auteuil; avant l'achat de la*

propriété par Monte-Cristo; vingt ans plus tôt. Toutes ces indications ne sont utiles que pour préciser les dates des événements en question, non pour le maintien du niveau simplifié, comme le confirme le cas du premier résumé.

Dans le deuxième résumé, il y a un plus-que-parfait inséré parmi les formes neutralisées: 'la maison Morrel, si prospère lorsque Edmond Dantès *avait été* arrêté, *est* aujourd'hui au bord de la faillite'. Le décalage entre le plus-que-parfait *avait été* et le présent neutralisé *est* suggère le décalage entre les deux faits et laisse entendre qu'il s'est passé beaucoup de choses entretemps.

4.6. Les journaux de voyage

Les journaux de voyage sont un des genres de textes écrit où l'on rencontre le plus souvent le niveau simplifié, et cela, à cause de son caractère intime et de la hâte de jeter sur le papier quelques notes sur ce qui s'est passé dans la journée ou la veille. On peut bien sûr rapprocher ce genre de texte des journaux intimes où prédomine également le niveau simplifié. Voici un exemple tiré des journaux de voyage de Camus:

Journaux de voyage

Après dîner, R. et moi *tombons* (=sommes tombés) d'accord sur le fait que cette charmante Lorette *essaie* (=essayer) de calmer son appréhension en présentant aux autres et par conséquent à elle-même une image réconfortante de la situation - qui d'ailleurs *est* (=était) peut-être réconfortante, mais ce n'est (=était) pas la question. En tout cas, nous *sommes* (=étions) encore d'accord pour souhaiter tout le bonheur qu'elle mérite à ce drôle de petit animal. Le

coucher est (=a été) plus laborieux. Cela fait (=faisait) vraiment chambrée. Il y a (=avait) deux ronfleurs, le vieux et l'homme d'affaires. De plus R. et moi avions ouvert le hublot mais le viellard le ferme (=a fermé) en pleine nuit. J'ai (=avais) l'impression de respirer la respiration des autres et la furieuse envie d'aller me coucher sur le pont. Seule l'idée du froid m'en empêche (=empêchait). Réveil à 7 heures 30 parce qu'on ne peut (=pouvait) pas déjeuner à 8 heures 30. Travail le matin. A midi 15 déjeuner. Le Mexicain m'apprend (=a appris) qu'il représente (=représentait) à Mexico des maisons de parfum françaises et me fait (=a fait) l'éloge de la qualité française. Les beaux yeux clairs qui sont (=étaient) en face de moi perdent (=ont perdu) un peu de leur fiereté et on s'aperçoit (=s'est aperçu) qu'il y avait beaucoup de timidité dans son cas. Lorette nous assure (=a assuré) qu'elle ne permettra jamais qu'on dise du mal de la France dans sa famille. Elle nous trace (=a tracé) des Anversois un portrait remarquable de jugement. (S'il achètent un bijou à leur femme, c'est un diamant brut, jamais une bague travaillée. Comme ça, ils ont du capital. Et des manteaux de fourrure. Des valeurs sûres, quoi!) (A. Camus, *Journaux de voyage*, Paris, Gallimard, 1978, p.21-22)

C'est un texte entier, écrit principalement avec le présent et le passé composé neutralisés. Il y a au total 24 formes de l'indicatif, dont 4 au niveau élaboré, soit 16.66 % du total, 20 au niveau simplifié, soit 83.44 % du total (les formes entre les parenthèse n'y sont pas comptées, car il s'agit d'un discours direct). Toutes les formes du niveau simplifié sont au présent neutralisé. Il n'y a aucun passé composé neutralisé dans le texte. Il y a 18 formes qui s'appuient sur une indication co-textuelle et contextuelle de temps. Deux formes seulement se combinent avec une indication de temps lexicale: 'Après diner, R. et moi tombons d'accord sur le fait...' 'Réveil à 7 heures 30 parce

qu'on ne peut pas déjeuner à 8 heures 30'. Il n'y a que la première qui soit vraiment nécessaire pour indiquer l'emploi du niveau simplifié.

Trois formes du système élaboré sont insérées parmi les formes neutralisées du système simplifié. Premièrement, un plus-que-parfait: 'De plus R. et moi avions ouvert le hublot mais le vieillard le ferme en pleine nuit'. Ce plus-que-parfait est employé pour mettre en relief le décalage entre l'action accomplie *avons ouvert* et le présent neutralisé *ferme*. On aurait pu employer un passé composé neutralisé *avons ouvert*: 'De plus R. et moi avons ouvert le hublot, mais le vieillard le ferme en pleine nuit'. Mais dans ce cas l'éloignement des deux faits n'aurait pas été mis en évidence. Il aurait fallu recourir à des expressions lexicales pour y remédier: 'De plus R. et moi avons ouvert le hublot avant d'aller nous coucher, mais le vieillard le ferme en pleine nuit'. Il y a en outre un imparfait inséré dans ce texte, qui permet de mieux décrire un état passé qu'un présent neutralisé n'aurait pu le faire: 'il y avait beaucoup de timidité dans son cas'. L'aspect +duratif semble déployer le tableau devant nos yeux. Si l'on compare cet emploi de l'imparfait avec le présent neutralisé dans la même phrase employé à la place d'un imparfait éventuel: 'les beaux yeux clairs qui *sont* (=étaient) en face de moi...', on peut mieux voir l'effet produit par l'aspect +duratif. Enfin, le texte contient un futur simple qui sert à marquer

la postériorité par rapport au présent neutralisé: 'Lorette nous assure qu'elle ne *permettra* jamais qu'on dise du mal de la France dans sa famille'. Bien que *permettra* soit en fait employé à la place d'un *permettrait*, on préfère un futur simple à un futur du passé dans ce contexte.

4.7. Les correspondances intimes

On peut souvent trouver les formes neutralisées du niveau simplifié dans des lettres intimes, entre amis ou membres d'une famille. Généralement, elles ne sont pas nombreuses, mais elles tendent à se grouper en petits passages parmi des formes du niveau élaboré, constitués principalement de présents et de passés composés. Parfois on ne voit qu'un ou deux formes neutralisées. En revanche, c'est un genre de texte écrit où l'on peut rencontrer des formes neutralisées employées avec une référence future. Nous reproduisons ici une lettre de J. Copeau à R.M. Du Gard et une lettre de H. De Balzac à sa mère. Il semble que, d'un siècle à l'autre, le comportement du présent et le passé composé neutralisés dans ce genre de textes ne présentent pas différences sensibles.

J. Copeau à R.M. du Gard

Pernaud, 3.12.32

Bien cher Roger,

Je *suis* (=étais) à Pernaud jusqu'au 8 Xbre. Je *passé* (=ai passé) un jour à Paris, me rendant en Hollande. Je *reviens* (=suis revenu) pour Noël et *repars* (=suis reparti) le 3 janvier pour la Belgique. Le 11 et

12 janvier à Paris. Puis la Suisse et de nouveau la Belgique. Puis à Paris du 13 au 15 février et du 18 au 23, puis l'Afrique du nord pendant tout mars, avril entre Paris et la Belgique, mai à Florence.

Il est possible que les 'bruits' belges se démontrent fondés. Je ne sais pas encore. Cela dépend de toutes sortes de conversations en cours.

Tu es gentil de m'avoir fait signe. Je voudrais bien te revoir. Peux-tu à ton tour me dire quand tu seras à Paris?

Je pense bien à toi, mon vieux, et je t'embrasse.

J. C.

(J. Copeau, R.M. du Gard, Correspondance, Tome 2 (1928-1949), Paris, Gallimard, 1972)

Balzac à sa mère à Paris

Genève, (octobre 1832)

Ma mère bien-aimée,

Il est plus sage à moi de rentrer pour trois mois en France. Tu ne peux plus faire mes affaires, et moi, il m'est impossible, malgré l'obligeance de Rothchild et des ambassades, d'imprimer de loin le *Médecin de campagne*, la *Bataille*, les *Contes drolastiques* et les *Etudes de femmes*. La troisième édition des *Scènes* (de la vie privée) est instante, et je veux en retrancher deux scènes, et y en ajouter une nouvelle, plus morale que celles que je retrancherai.

J'ai aussi un ramaniement des *Contes philosophiques* pour la quatrième édition, qui se fera aux environs d'avril.

Puis il faut voir aux articles de la *Revue* et en laisser de tout composés à mon départ. D'ailleurs, mes compagnons de voyage ne seront à Naples qu'en février.

Donc, je reviens (=reviendrai) mais non pas à Paris: mon retour ne sera connu de personne et je repartirai en février pour Naples par Marseille et le bateau à vapeur.

Je serai plus tranquille sous le rapport de l'argent et des obligations littéraires; j'aurai assez d'argent pour avoir tout payé, et personne n'aura une ligne à me demander.

J'ai envoyé les mille francs à Naples, moins cent francs qui m'étaient nécessaires. J'en compterai avec Mame, auquel j'apporte une belle oeuvre, du moins je l'espère telle.

Je ne sais pas encore où j'irai; mais ne parle de mon retour à personne.

Ma soeur, et Surville, qui se chargera de mes affaires à ton défaut, le savent, et Mame qui, nécessairement, doit le savoir pour mes épreuves.

J'ai reçu les chemises - sans droit, heureusement.

Je suis bien mécontent de M. Laurentie, et content de Pichot pour la *Lettre à Nodier*; les *Orphelins* sont à l'imprimerie, et il y aura un beau mois de novembre.

Ne donne plus rien au tailleur, réserve bien (l'argent de) la *Revue de Paris* pour m'accumuler un capital.

Je pars (=partirai) ce soir, mais j'irai je ne sais pas où car je coupe (=couperai) la route à Dijon, où je couche (=coucherai).

Adieu, ma bonne mère, mille tendresses.

Honoré

(Honoré de Balzac, *Lettres à sa famille* (1809-1850), Paris, Albin Michel, 1950, pp. 150-151)

Il y a 12 formes de l'indicatif dans la première lettre, dont 8 appartiennent au niveau élaboré, soit 66.67 % du total; et 4 au niveau simplifié, soit 33.33 % du total. Ces derniers se groupent en un passage continu dans la lettre. Ils sont tous des présents neutralisés. Parmi les formes du niveau élaboré, il y a 7 présents et un futur simple. Comme dans tous les cas, les conditions nécessaires à l'apparition du niveau simplifié sont réunies: la prédominance du présent et du passé composé et le caractère informel du discours. Et cela, quelle que soit la quantité des formes neutralisées.

On commence d'emblée par des présents neutralisés, ce qui cause un peu d'hésitation quant à l'interprétation de ces formes. Il a fallu comparer la date de la rédaction de cette lettre avec les dates avec lesquelles se combinent les présents neutralisés pour déterminer à la place de quels

temps verbaux sont employés ces derniers: des temps futurs ou des temps passés? Mais pour J. Copeau et R.M. du Gard, c'était suffisamment clair, car ils pouvaient se servir de l'indication contextuelle et savaient parfaitement quelles dates précédaient le moment de la rédaction/lecture de la lettre et quelles dates étaient postérieures à ce moment.

Dans la deuxième lettre, il y a en tout 34 formes de l'indicatif. Parmi elles, il y a 30 formes du niveau élaboré, soit 88.2 % du total; et 4 formes du niveau simplifié, soit 11.8 % du total. Au niveau élaboré, il y a 17 présents et passés composés, soit 56.66 % des formes de ce niveau; 12 futurs simples et un imparfait. Les 4 formes du niveau simplifié sont des présents neutralisés employés à la place de futurs simples. L'une d'entre elles se trouve au quatrième paragraphe, les trois autres au dernier paragraphe. Nous voyons que les formes neutralisées peuvent également apparaître isolées. Il est vrai que les formes qui suivent le présent neutralisé *reviens* (=reviendrai) sont toutes des futurs simples, qui se réfèrent donc à des situation de la même époque. L'intérêt de cet échantillon est de nous avoir procuré un exemple de texte écrit non narratif, où les présents neutralisés sont employés à la place de futurs simples.

4.8. Les interviews

Les interviews sont un genre de texte oral. Ils peuvent être plus ou moins formels selon les sujets et les contextes

situationnels. Les plus informels, néanmoins, restent plus soutenus que les conversations quotidiennes, telle que celle qui sera présentée en 4.9. De plus, les textes publiés dans les journaux peuvent avoir subi des retouches stylistiques et grammaticales. Pourtant, il est peu probable qu'on ait modifié les niveaux d'expression aspectuelle-temporelle employés dans ces textes. Ces derniers constituent donc des échantillons authentiques pour l'étude des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle dans la langue parlée.

Mère Afrique

Le Nouvel Observateur - Yves Coppens, nous avons l'impression depuis quelques mois de vivre au centre d'un tourbillon de découvertes, de théories, de controverses à propos des origines et de l'évolution de l'homme. Pourquoi tout cela émerge-t-il aujourd'hui?

Yves Coppens - C'est le résultat de vingt années de travaux, d'opérations de très grande envergure qui ont lieu en Afrique orientale. Au départ de toutes ces recherches, on trouve le hasard et un entomologiste allemand chasseur de papillons. Lequel *signale* (=a signalé) en 1911 qu'il a trouvé (=avait trouvé) des pierres taillées sur le site d'Olduvai, dans ce qui s'appelait alors le Tanganica. Vingt ans plus tard, en 1933, un paléontologiste *commence* (=a commencé) à fouiller le site. Il *s'appelle* (=s'appelait) Leakey et a toujours vécu (=avait vécu) au Kenya. Il *va* (=allait) se mettre à fouiller avec une extraordinaire ténacité, puisqu'il passera vingt-huit ans avant de trouver la pièce qui le rendra célèbre. Mais, en 1959, il trouve (=a trouvé) un crâne d'homme fossile, un australopithèque. Et deux ans plus tard il *réussit* (=a réussi) sur les terrains qui supportaient ce crâne la première datation au potassium-argon effectuée au monde. Il *découvre* (=a découvert) que son crâne est (=était) vieux d'un million sept cent cinquante mille ans. Réaction immédiate, épidermique et tout à fait typique de bon nombre de scientifiques: le septicisme. Les plus audacieux à l'époque attribuaient un petit

million d'années aux hominidés. Réaction des autres: il fallait d'urgence préparer ses bagages. L'homme fossile existait en Afrique et il avait l'air d'être très ancien...

N.O. - Et vous êtes parti?

Y.C. - Pas tout de suite. En 1963: parce que je faisais mon service militaire. Une première expédition est arrivée très vite et une dizaine d'autres ont suivi qui, pendant vingt ans, ont travaillé tout au long des deux mille kilomètres de faille de la Rift Valley africaine. Elles se sont arrêtées en 1980. Pour des raisons politiques, à cause de la révolution étiopienne, ou tout simplement pour prendre le temps d'étudier le matériel recueilli. Pour ma part, j'ai mis sur pied, en collaboration, l'expédition internationale de la vallée de l'Omo en 1967, celle de l'Afar en 1972. J'ai travaillé sur place pendant onze ans. Nos équipes ont rapporté plus de cinquante tonnes de fossiles humains. Il faut le temps de les étudier... Mais toutes ces expéditions ont contribué à créer un nouveau style de recherche, pluridisciplinaire, utilisant des techniques nouvelles. Et nous avons eu beaucoup de résultats.

(...)

N.O. - C'est donc là que les scientifiques du monde entier ont retrouvés les plus vieilles traces d'hominidés. Mais cela ne signifie pas obligatoirement que l'homme et ses prédécesseurs soient apparus précisément dans la région.

Y.C. - J'ai pensé pendant longtemps que les hominidés étant des tropicaux, rien ne s'opposait en effet à ce qu'ils soient apparus en Asie tropicale. Après tout, l'Arabie, l'Inde, le Pakistan partagent bien des genres et bien des espèces avec l'Afrique, et le "pré-homme" que nous recherchions n'y aurait pas été déplacé. Mais j'ai changé d'avis, et c'est ce que j'exposais la semaine dernière devant l'Académie des Sciences. Je suis persuadé aujourd'hui que le berceau de l'homme est en Afrique orientale, entre la Rift Valley et l'Océan Indien. Toutes les expéditions scientifiques qui ont fouillé pendant vingt ans l'Afrique de l'est ont sorti des centaines de milliers de fossiles. Or on n'a pas trouvé là-dedans un petit morceau de chimpanzé ou de gorille. Pourtant, tous les biochimistes, les cytogénéticiens, les éthologistes vous le diront: gorilles ou chimpanzés sont nos cousins très proches. Au point que notre ancêtre commun vivait il y a cinq millions d'années. Or les deux populations - hominidés et grands singes - sont parfaitement séparées sur la carte d'Afrique par la Rift Valley. Frappant, non? Il faut donc remonter au-delà, dans

cette période du miocène qui va de dix à cinq millions d'années. A cette époque, l'Afrique équatoriale était couverte de forêts, de l'Atlantique à l'Océan Indien. Et on y trouvait sans aucun doute l'ancêtre commun aux grands singes et aux hommes. Puis s'élève (=s'est élevé) la barrière du Rift. Les pluies s'arrêtent (=s'arrêtaient) de plus en plus sur les montagnes du Ruwanda, du Burundi... L'est de la Rift Valley s'assèche (=s'asséchait) lentement. La forêt disparaît (=disparaissait), laisse (=laissait) place à une savane de plus en plus claire, de plus en plus sèche. D'un côté vont (=allaient) rester les chimpanzés, les gorilles, merveilleusement adaptés à la vie au milieu des arbres. Et de l'autre côté, s'adaptant à une vie de plus en plus rude, les êtres qui vont (=allaient) devenir les hommes. (*Le Nouvel Observateur*, 18 nov. 83)

Ce sont des extraits d'un entretien paru dans le *Nouvel Observateur*. Les extraits représentent près d'un quart du texte original. Dans cet échantillon, il y a au total 64 formes de l'indicatif, celles du sous-titre non comprises. On compte 48 formes du système élaboré, soit 75 % du total; 18 formes du niveau simplifié, soit 25 % du total. Celles du sous-titre compte un présent neutralisé et un passé composé du système élaboré. Il est à remarquer que le sujet et le sous-titre ont sans doute été ajoutés après l'entretien, et ne font donc pas partie du texte oral. Ils ne constituent pas une indication contextuelle pour l'entretien. Cet entretien a donc été conduit principalement avec des présents et des passés composés du système élaboré, mais de temps à autre on passe tout naturellement aux formes du système simplifié. Ces dernières constituent des passages assez homogènes au milieu des temps du système élaboré. Grâce à cette homogénéité, comme dans les textes écrits, 14

d'entre elles s'appuient sur une indication co-textuelle; 4 seulement s'appuient sur des indications de temps lexicales. La première indication de temps lexicale (*en 1911*) nous paraît nécessaire pour amorcer le niveau simplifié, car les présents du système élaboré employés dans les phrases précédentes n'offrent pas d'indication co-textuelle explicite du passage au niveau simplifié. Les trois autres indications lexicales (*vingt ans plus tard, en 1933; en 1959; et deux ans plus tard*), comme dans les textes écrits, ne sont pas vraiment nécessaires pour maintenir le niveau simplifié, mais pour préciser la date de certains événements importants.

Parmi les formes du niveau simplifié, on compte 10 présents neutralisés, dont 3 forment le futur périphrastique: *aller+infinitif*, ce qui dénote le caractère oral du texte. Il y a 2 passés composés neutralisés: *a trouvé (=avait trouvé)* et *a vécu (=avait vécu)*.

Il y a 1 imparfait et 2 futurs simples insérés dans le premier passage des formes du niveau simplifié. Les deux futurs simples servent à changer de perspective dans le récit: 'Il va se mettre a fouiller avec une extraordinaire ténacité, puisqu'il *passera* vingt-huit ans avant de trouver la pièce qui le *rendra* célèbre.'

Parmi les temps du système élaboré, il y a 18 présents et 15 passés composés, soit 70.2 % des temps de ce niveau. On voit que ce sont toujours le présent et le passé composé

du système élaboré qui prédominent le texte et créent un environnement favorable à l'apparition des formes neutralisées du niveau simplifié. Les 2 futurs simples sont tout à fait en harmonie avec cet environnement. Il est à remarquer que le pourcentage du présent et du passé composé du système élaboré aurait été encore plus grand, n'était le pourcentage relativement haut des 12 imparfaits dans ce texte. Mais l'imparfait, et même le plus-que-parfait, sont compatibles avec le niveau élaboré tout comme avec le niveau simplifié. Comme le montre ce texte, ils sont souvent utiles à ce dernier niveau d'expression.

4.9. Les conversations quotidiennes

Les conversations quotidiennes sont le genre de discours le plus informel. Il va de soi qu'on y emploie le niveau simplifié. Il s'agit d'un emploi tout à fait spontané. Quoique, dans l'ensemble, les alternances entre les deux niveaux d'expression puissent être expliquées par les mêmes raisons que celles mentionnées dans les sections précédentes, ces raisons ne suffisent pas toujours. Il peut y avoir des raisons stylistiques, sociales, etc. Mais ces alternances peuvent parfois être non-intentionnelles aussi, par exemple: le fait d'alterner tour à tour 'on se dit...' et 'on s'est dit...', 'on se met...' et 'on s'est mis...' (voir plus loin notre interprétation). Nous avons vu dans les sections précédentes que la distribution des formes des deux niveaux peut varier considérablement d'un texte à

l'autre. Nous nous garderons donc de tirer des conclusions hâtives quant à la distribution du présent et du passé composé dans les conversations quotidiennes à partir d'un texte seulement. Ce qu'il faudrait faire, c'est collecter plus de textes afin d'en savoir plus. L'échantillon présenté ici est emprunté à Weinrich (1973:303f):

Alors, c'était un soir de congé. Deux cheftaines étaient en congé, alors on avait décidé d'aller aux Sables-d'Olonne et alors on était parti en car. Et même déjà dans le car on s'était amusé parce qu'on préparait une... on préparait une espèce de veillée, la fête du directeur était le lendemain, je crois. On avait fait une chanson avec des paroles adaptées, on s'était bien amusé. Alors donc on était allé passer la journée là-bas, puis le soir on avait... on avait manqué le car, oui. Le car devait partir vers cinq heures, on s'était pas arrangé pour y être à temps, on avait manqué le car.

Alors on *se dit* (=s'est dit): 'Il faut absolument rentrer ce soir à la colonie'. Evidemment on aurait pu... on aurait pu rester à la colonie des garçons qui était aux Sables-d'Olonne, mais enfin il fallait rentrer à la colonie, quoi. Alors on a décidé de faire du stop. On *part* (=est parti) sur la route qui... qui allait vers la Faute, quoi, et puis on *essaie* (=essayait) d'arrêter des voitures. Mais c'est (=était) pas ça: tantôt elles étaient pleines, tantôt c'étaient rien que des messieurs, alors on n'osait pas trop. Ou bien alors... ou bien alors... ils s'arrêtaient tout de suite, mais ils n'allaient pas à la Faute. On *a fait* (=avait fait) un grand bout à pied, on n'arrivait pas à trouver quelqu'un. Et puis on était en train de se demander si on continuerait ou non, parce qu'on avait déjà fait un bon bout. 'Mais si on trouve rien, il vaut autant rester aux Sables-d'Olonne.'

Enfin, on *s'est obstiné* (=s'était obstiné) quand même. Et puis on avait arrêté une petite fourgonnette. Elle *s'arrête* (=s'est arrêtée), un monsieur *descend* (=est descendu) et nous *dit* (=a dit) 'Bien! montez derrière'; il nous *a emmenées* (=avait emmenées) jusqu'à... c'était à peine la moitié du chemin. Mais on s'est dit: 'C'est que... c'est pas tout! Mais il faut trouver quelque chose pour continuer,' parce que c'était en pleine nature. Y avait absolument rien.

Alors à la (?), on se met (=s'est mis) à nouveau au croisement des chemins, parce que là y avait deux... deux routes possibles, une qui allait sur la Faute et puis une qui allait... Je ne sais plus, sur une autre direction. Alors on s'est mis sur la route de la Faute, et puis on attendait. Puis, c'est que là, alors, c'était un petit chemin, c'était vraiment un petit chemin. La route est (=était) à peine... elle est (=était)... mais elle est (=était) pas très fréquentée. Alors on commençait à désespérer. On arrête (=a arrêté)..., on a arrêté plusieurs voitures qui s'arrêtaient toutes... presque toutes tout de suite, ou qui tournaient, ou alors...

Enfin y en a (=avait) une qui s'arrête (=s'est arrêtée). Elle était pleine, mais pleine. Et puis on... Elle s'arrête (=s'est arrêtée). Puis il nous ont fait monter derrière. On avait juste une toute petite place, et on était deux, oui. Les deux dames avaient déjà trois ou quatre gosses. Y avait... ils étaient étendus dans des espèces de lits. C'était une fourgonnette aussi. Et puis... y avait trois dames, et puis un... un jeune homme; et puis devant y avait deux messieurs: c'étaient les maris des dames, je pense. Alors on s'est mis dans un coin pour ne pas tenir trop de place, parce qu'elles nous faisaient un peu des sales yeux! Et puis au bout d'un moment alors... et elles avaient pas l'air contentes du tout... on a commencé à lier conversation un peu, parce que c'était pas drôle de se regarder comme ça. Alors on leur a parlé un peu. Alors y en a (=avait) une qui me dit (=a dit): 'Je ne vois vraiment pas pourquoi mon mari s'est arrêté. Eh bien oui. D'habitude, vous savez... Vous avez eu beaucoup de chance qu'il vous prenne.' C'était une chance parce qu'autrement!... Et ils habitaient juste à côté de la colonie, ils étaient en vacances à la Faute. Alors on est arrivé en même temps que le car, c'est (=était) bien simple, puisque y avait plusieurs équipes qui étaient venues nous attendre au car, on les a retrouvées là-bas en même temps que le car. C'était une chance parce que vraiment, y avait pas beaucoup d'autos qui passaient pour aller à la Faute. Y avait bien dans l'autre direction parce qu'il y a des villes plus importantes dans l'autre côté. Tandis que vers la Faute, y avait pas grand chose.

Il y a en tout 98 formes de l'indicatif dans ce texte. Parmi elles, il y a 79 formes du niveau élaboré, soit 78.57% du total; 19 formes du niveau simplifié, soit 21.43 % du

total. Les formes de l'indicatif dans le discours direct n'y sont pas comptées. Parmi les formes du niveau simplifié, il y a 17 présents neutralisés et 2 passés composés neutralisés. Les deux niveaux alternent assez librement, parfois sans raison apparente. Par exemple, au début du deuxième paragraphe, on emploie un présent neutralisé: 'Alors on se dit (=s'est dit)...', tandis qu'à la fin du troisième paragraphe, on emploie pour le même verbe *dire* un passé composé: 'Mais on s'est dit...". Et au quatrième paragraphe, on emploie d'abord un présent neutralisé: 'on se met (=s'est mis) à nouveau au croisement des chemins...', puis, un peu plus loin, un passé composé du système élaboré pour la même situation: 'on s'est mis sur la route de la Faute...' Il serait difficile de trouver des différences entre l'emploi du présent neutralisé et celui du passé composé dans ces exemples. Cela montre plutôt le peu de souci qu'on apporte aux temps du récit dans une conversation quotidienne.

Pour la même raison, la structuration des deux niveaux dans le texte est moins claire que dans la plupart des textes écrits. Au commencement, on décrit les circonstances précédant l'histoire avec des imparfaits et des plus-que-parfaits. Puis, avec l'histoire commencent les passages du niveau simplifié, qui ne sont pas très homogènes à cause de fréquents retours au niveau élaboré. Parfois ces retours ne semblent pas nécessaires, comme nous l'avons vu dans les

exemples des passés composés; parfois ils paraissent plus justifiés. C'est surtout le cas des imparfaits et des plus-que-parfaits, utilisés pour décrire la situation où l'on se trouvait: 'tantôt elles étaient pleines, tantôt c'étaient rien que des messieurs...', ou pour expliquer les circonstances: 'puisque y avait plusieurs équipes qui étaient venues nous attendre au car...' Il est à remarquer que, bien souvent, ces imparfaits et plus-que-parfaits auraient pu être remplacés par les formes neutralisées comme dans un texte écrit. Par exemple, dans la phrase: 'On arrête...on a arrêté plusieurs voitures qui s'arrêtaient toutes...', on a commencé par un présent neutralisé *arrête*, mais s'est repris en employant un passé composé *a arrêté*. Cette auto-correction n'est pas motivée par un besoin de précision aspectuelle-temporelle: *arrête* peut très bien être employé à la place de *a arrêté*. Le passé composé employé comme temps n'ajoute rien à ce qu'exprime le présent neutralisé. On aurait donc pu dire: 'On arrête plusieurs voitures qui s'arrêtent toutes...' C'est dire que dans les textes écrits tels que les textes 1-6, on emploie plus délibérément les formes neutralisées, et exploite plus consciemment, donc avec plus de mesure, les propriétés aspectuelles-temporelles des formes du système élaboré que dans le texte 9. Ce qui fait que les passages au niveau simplifié sont plus homogènes. La personne qui raconte cette histoire, au contraire, en se rendant compte qu'elle utilise

des présents pour rapporter des faits passés, s'efforce constamment de reprendre les temps passés. Il y a donc 50 imparfaits et 11 plus-que-parfaits parmi les formes du niveau élaboré, alors que l'existence du niveau simplifié aurait pu réduire l'emploi de ces formes. Mais il faut toujours tenir compte des préférences personnelles. Les distributions pourraient être très différentes d'un texte à l'autre.

4.10. Conclusions

Les textes que nous avons pu recueillir dans cette étude n'épuisent sans doute pas la liste des genres de textes où apparaît le niveau simplifié. La quantité d'échantillons de textes oraux est particulièrement insuffisante. Après tout, ce n'est que la première tentative effectuée pour analyser des textes du point de vue des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Il y a certainement lieu d'améliorer cette enquête du fonctionnement du système aspectuel-temporel dans le discours. Cependant, nous croyons que ces textes et leurs analyses peuvent déjà nous donner quelques idées du comportement du présent et du passé composé dans différents genres de discours. Plusieurs conclusions peuvent être tirées des analyses présentées dans ce chapitre:

1. Dans la plupart des cas, les textes où l'on peut trouver des formes du niveau simplifié sont ceux où le présent et le passé composé, neutralisés ou non, sont

prépondérants. Et au niveau simplifié, le présent neutralisé est généralement beaucoup plus fréquent que le passé composé neutralisé. Mais il peut y avoir des exceptions, par exemple, le troisième résumé de roman dans 4.5., où il y a plus de passés composés neutralisés que de présents neutralisés; et le texte 9, où on peut trouver beaucoup d'imparfaits et de plus-que-parfaits.

2. Les formes du niveau simplifié tendent à se grouper et à former des passages plus ou moins homogènes, si ce n'est des textes entiers. Les cas où elles sont isolées se rencontrent surtout dans les lettres dans 4.7.

3. Grâce à l'homogénéité plus ou moins grande des passages ou textes au niveau simplifié, l'indication de temps lexicale n'est pas vraiment nécessaire dans la plupart des cas, une indication co-textuelle et/ou contextuelle peut suffire pour maintenir ce niveau d'expression.

4. Les échantillons que nous avons examinés dans ce chapitre semblent suggérer que c'est dans les textes écrits que le niveau simplifié s'emploie le plus intensément et avec une homogénéité qui dépasse celle des textes oraux. Mais il faudrait examiner plus d'échantillons de textes oraux pour avoir une opinion mieux fondée.

5. La diversité des structurations des deux niveaux et des distributions des formes des deux niveaux dans différents genres de textes montrent qu'il ne faut pas formuler des théories sans examiner de plus près différents

genres de discours, sous peine d'émettre des opinions simplistes et des explications *ad hoc*.

6. On peut choisir soit le niveau simplifié, soit le niveau élaboré presque dans tous les genres de textes, même quand toutes les conditions nécessaires pour l'apparition du niveau simplifié y sont réunies. Les préférences personnelles du locuteur peut décider de son choix.

Chapitre 5

Conclusions

Dans cette étude, nous avons proposé un nouveau modèle du système aspectuel-temporel du français. Les problèmes du système aspectuel-temporel sont en fait causés par des facteurs non grammaticaux et/ou extra-linguistiques. Les flexions verbales connaissent dans le discours deux sortes d'emplois dans leur expression aspectuelle-temporelle: des emplois *dépendants*, c'est-à-dire ceux du présent et du passé composé temporellement neutralisés, qui s'appuient sur une indication lexicale, co-textuelle et/ou contextuelle, et qui sont de la même nature que les formes des modes 'intemporels'; et des emplois *indépendants*, ceux des formes aspectuelles-temporelles de l'indicatif, y compris le présent et le passé composé du niveau élaboré, qui indiquent le type de rapport temporel par leur propre forme. Le phénomène de la polyvalence des formes s'explique ici à la lumière du rôle joué par les facteurs non grammaticaux et/ou extralinguistiques au sein du système aspectuel-temporel. Dans le discours, on peut distinguer deux niveaux d'expression temporelle de l'indicatif en français: le niveau simplifié et le niveau élaboré. Le niveau simplifié peut se substituer au niveau élaboré, mais il est aspectuellement et temporellement moins nuancé. On choisit de s'exprimer au niveau simplifié parce que il est

morphologiquement plus simple. Quand une plus grande précision aspectuelle-temporelle est nécessaire, on passe naturellement du niveau simplifié au niveau élaboré. Un autre facteur qui détermine le choix entre ces deux niveaux est d'ordre socio-psychologique: le niveau simplifié dénote la familiarité, la simplicité, donc la proximité psycho-sociale; le niveau élaboré dénote des interactions formelles ou soutenues, donc la distance psycho-sociale. Quand on parle au niveau simplifié, on peut y insérer des formes du niveau élaboré. Dans ce cas, c'est pour leur nuance aspectuelle-temporelle qu'on fait intervenir ces formes. Les préférences personnelles du locuteur envers le niveau simplifié peuvent aussi décider du choix entre les deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle.

Le niveau simplifié n'a pas, dans la langue française, un caractère anormal. Au contraire, il s'agit d'emplois réguliers d'un code qui coexiste avec le code élaboré. Ce dernier est souvent le seul système d'expression temporelle reconnu par les grammairiens. En fait, le niveau simplifié relève d'un mode d'expression temporelle plus fondamental et plus général qui se manifeste dans toutes les langues naturelles du monde. Bien entendu, le fait que le mode d'expression temporelle *dépendant* est acquis avant le mode *indépendant* n'implique pas que le mode *indépendant* soit plus perfectionné que le mode *dépendant*. La simplification morphologique de l'anglais moderne ne veut pas dire qu'il

soit moins avancé que l'anglais ancien. Il s'agit simplement de phénomènes particuliers aux langues flexionnelles.

La distinction des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle met en évidence l'importance de l'aspect. Au niveau simplifié, le passé composé neutralisé est nécessaire pour établir l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli; au niveau élaboré, la somme des formes verbales est surtout nécessaire pour apporter des nuances aspectuelles. L'opposition des époques est plus simple puisque toutes les formes verbales de l'indicatif n'expriment que trois types de rapports temporels. L'opposition non déictique antériorité/non antériorité qui est marquée par l'opposition entre formes composées et formes simples s'avère aussi moins indispensable que l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli. D'ailleurs, l'enfant maîtrise l'opposition aspectuelle accompli/(±) accompli avant l'opposition temporelle des époques.

Nous avons proposé un nouveau schéma des aspects en français en reformulant la notion de l'aspect (±) accompli, et en y incluant l'aspect +duratif et l'aspect -duratif. Des notions dynamiques ont été proposées pour ces deux derniers aspects, en vue de remplacer les notions trop étroites et trop rigides de l'aspect imperfectif et de l'aspect perfectif. Nous avons montré que l'aspect +duratif et l'aspect -duratif sont dûs à une différenciation de l'aspect (±) duratif. Il est donc inexact, sur le plan aspectuel, de

dire que l'imparfait (qui est +duratif) est 'un présent dans le passé', puisque le présent est (\pm) duratif; ou d'attribuer un aspect 'perfectif' au présent et au futur simple, qui sont (\pm) duratifs, les assimilant cette fois au passé simple, qui est -duratif.

Il ressort aussi de notre étude que le temps verbal et l'aspect grammatical sont des concepts. Ils ont certes une base objective, mais il y a également une part de subjectivité dans ces concepts. Ce qui explique l'insuccès des approches à tendance objectiviste. Il faudrait donc tâcher d'observer et de découvrir de quelle façon particulière le temps verbal et l'aspect grammatical conceptualisent respectivement les rapports temporels et le déroulement d'une situation, au lieu de mesurer et de comparer les longueurs effectives des situations en question.

Pour terminer, nous insisterons sur l'importance méthodologique d'une vue d'ensemble qui tient compte à la fois des oppositions internes d'un système et des interactions entre ce système et les facteurs extérieurs. En l'occurrence, la grammaire abstrait ses règles à partir des énoncés, mais il ne peut pas y avoir un système grammatical tout à fait coupé du discours. Le système grammatical et ses sous-systèmes ne sont pas des systèmes fermés, mais des systèmes ouverts: leur fonctionnement est influencé par des facteurs extérieurs auxquels le discours est exposé. C'est

le cas du niveau d'expression simplifié en français. C'est pourquoi Givón (1979:81) fait remarquer que le discours ou la pragmatique joue un rôle décisif dans l'explication de la syntaxe du langage humain. C'est bien sûr l'organisation et le mécanisme du système grammatical qui nous intéresse, mais on ne saurait les interpréter adéquatement sans tenir compte des facteurs non grammaticaux et extralinguistiques. Cependant, il ne faut pas non plus, en soulignant le rôle joué par les facteurs non grammaticaux, en venir à nier inconsidérément les propriétés des catégories grammaticales. Seule une vue d'ensemble qui tient compte des oppositions internes aussi bien que des facteurs externes est susceptible de rendre compte de l'organisation et du mécanisme du système aspectuel-temporel du français.

Il reste sans doute des aspects à examiner de plus près en ce qui concerne les deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle. Nous n'avons sans doute pas épuisé la liste des genres de discours où apparaît le niveau simplifié. Et les textes recueillis dans cette étude ne sont pas suffisants pour permettre de tirer toutes les conclusions possibles, surtout en ce qui concerne la langue parlée. Il faudrait peut-être aussi mener des études plus poussées dans les domaines de l'acquisition de la langue, de la pidginisation et de la créolisation afin de mieux explorer le phénomène des deux niveaux d'expression aspectuelle-temporelle.

Bibliographie

- Bally, C. (1932) *Linguistique générale, linguistique française*, Berne: Francke.
- Benveniste, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard.
- Berchem, Th. (1968) 'Sur la fonction des temps verbaux. A propos de H. Weinrich: Tempus - Besprochene und erzählte Welt', *Le français moderne*, t.36, 287-297.
- Berthonneau, A.M. et Kleiber, G. (1993) 'Pour une nouvelle approche de l'imparfait. L'imparfait, un temps anaphorique méronomique', *Langages*, t. 112, 55-72.
- Berthonneau, A.M. et Kleiber, G. (1994) 'Imparfait de politesse: rupture ou cohésion?', in *Travaux de linguistique*, Bruxelles: Duculot.
- Bickerton, R. (1981) *Roots of Language*, A. Arbor, MI: Karoma.
- Binnick, R. (1991) *Time and the Verb*, Oxford: Oxford University Press.
- Bolinger, D. (1949) 'More on the Present Tense in English', *Language*, t. 23, 434-436.
- Bonnard, H. (1964) 'Avec Arne Klum vers une théorie scientifique des marques temporelles', *Le français moderne*, t.32, 85-100.
- Boyer, H. (1979) 'L'opposition passé simple/passé composé dans le système verbal de la langue française', *Le français moderne*, t.47, 121-129.
- Boyer, H. (1985) 'L'économie des temps verbaux dans le discours narratif', *Le français moderne*, t.53, 78-89.
- Boyer, H. (1985) 'Le temps dans la mise en scène du récit de vie comme écriture', *Pratiques*, t. 45, 52-64.
- Bronckart, J.P. (1976) *Genèse et organisation des formes verbales chez l'enfant*, Bruxelles: Dessart et Mardaga.
- Bronckart, J.P. et Sinclair, H. (1973) 'Time, tense and aspect', *Cognition*, t. 2 (1), 107-130.

- Brunot, F. (1926) *La pensée et la langue*, Paris: Masson.
- Brinton, L. (1988) *The Development of English Aspectual Systems*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Buffin, J.M. (1925) *Remarques sur les moyens d'expression de la durée et du temps en français*, Paris: P.U.F.
- Bull, W.E. (1960) *Time, Tense and the Verb*, Berkeley/Los Angeles.
- Caput, J.P. (1972) *La langue française: histoire d'une institution*, Paris: Larousse.
- Chaurand, J. (1966) 'Le temps grammatical dans quelques mondes au présent : l'enfance, la geste médiévale et le nouveau roman', *Le français moderne*, t.34/3, 210-224; t.34/4, 254-263.
- Chevalier, J.C., Blanche-Benveniste, C., Arrivé, M., et Peytard, J. (1964) *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris: Larousse.
- Clark, E.V. (1970) 'How young children describe events in time', in Flores d'Arcais, G.B. et Levelt, W.J.M. (eds.) *Advances in Psycholinguistics*, Amsterdam: North-Holland Publishing Co.
- Clark, E.V. (1985) 'The Acquisition of Romance, with Special Reference to French', in Slobin, D.I. (Ed.): *The Cross-linguistic Study of Language Acquisition*, Vol.1. New Jersey/London: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers Hillsdale.
- Comrie, B. (1976) *Aspect*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Comrie, B. (1985) *Tense*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Cornu, M. (1953) *Les formes surcomposées en français*, Berne: Francke.
- Cornulier, B. de (1985) *Effet de sens*, Paris: Minuit.
- Culioli, A. (1978) 'Valeurs modales et opérations énonciatives', *Le français moderne*, t.46, 300-317.
- Culioli, A. (1980) 'Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives: l'aoristique', in David, J. and Martin, R. (Eds.): *La notion d'aspect*, 181-193. Paris: Klincksieck.

- Culioli, A. (1982) 'Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe', *Collection ERA 642*, Paris: Univ. Paris 7.
- Dahl, O. (1983) 'Temporal distance: remoteness distinctions', *Linguistics*, t.2, 105-22.
- Dahl, O. (1985) *Tense and aspect systems*, Oxford: Blackwell.
- Damourette, J. et Pichon, E. (1936) *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, t.5, Paris: D'Artrez.
- De Boer, C. (1954) *Syntaxe du français moderne*, Leiden: Leiden University Press.
- De Both-Diez, A.M. (1985) 'L'aspect et ses implications dans le fonctionnement de l'imparfait, du passé simple et du passé composé au niveau textuel', *Langue française*, t.67, 5-21.
- Dolz, J. (1993) 'Base et rupture temporelle: étude de l'hétérogénéité temporelle des esquisses biographiques', *Langue française*, t.97, 60-80.
- Dubois, J. (1964) 'La traduction de l'aspect et du temps dans le code français (structure du verbe)', *Le français moderne*, t. 32, 1-26.
- Dubois, J. (1967) *Grammaire structurale du français. Le verbe*, Paris: Larousse.
- Duchàcek, O. (1966) 'Sur le problème de l'aspect et du caractère de l'action verbale en français', *Le français moderne*, t.34, 161-184.
- Ducrot, O. (1979) 'L'imparfait en français', *Linguistische Berichte*, t.60. 1-23.
- Fleischman, S. (1982) *The Future in Thought and Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Fleischman, S. (1989) 'Temporal Distance: a Basic Linguistic Metaphor', *Studies in Languages*, 13-1.1-50.
- Fleischman, S. (1991) *Tense and Narrativity: An Inquiry into the Linguistic Structure of Narrative from Medieval Performance to Modern Fiction*. Austin: University of Texas Press/London: Routledge Chapman, and Hall.

- Fuchs, C. (1980) 'L'aspect, un problème de linguistique générale: éléments de réponse dans une perspective énonciative', *DRLAV*, t.16.
- Fuchs, C. et Léonard, A.M. (1978) *Vers une théorie des aspects - Les systèmes du français et de l'anglais. Aspect: problème méthodologiques et théoriques*, Paris/La Haye/New York: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales and Mouton.
- Galet, J. (1974) 'Illustration de la théorie des niveaux d'énonciation', *Langue française*, t.21, 26-42.
- Galet, J. (1974) 'Passé simple, passé composé', *Le français moderne*, t.42, 13-19.
- Givón, T. (1979) 'From Discourse to Syntax: Grammar as a processing strategy', in Givón (ed.): *Syntax and Semantics*, v.12. New York/San Francisco/London: Academic Press.
- Givón, T. (1985) 'Function, Structure, and Language Acquisition', in Slobin, D.I. (Ed.): *The cross-linguistic Study of Language Acquisition*, v.2: *Theoretical Issues*, New Jersey/London: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers Hillsdale.
- Gross, M. (1968) *Grammaire transformationnelle du français, syntaxe du verbe*. Paris: Larousse.
- Guillaume, G. (1929) *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris: Champion.
- Guillaume, G. (1964) *Langage et science du langage*, Paris: A.G.Nizet/Québec: Pres. Univ. Laval.
- Hopper, P.J. (1987) 'Emergent Grammar', *BLS*, t.13, 139-157.
- Houweling, F. (1986) 'Deictic and Anaphoric Tense Morphemes', in Lo Cascio, V. et Vet, C. (eds.): *Temporal Structure in Sentence and Discourse*, Dordrecht: Foris, 161-191.
- Imbs, P. (1968) *L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*, Paris: Klincksieck.
- Jakobson, R. (1963) *Essais de linguistique générale*, Paris: Minuit.

- Janssen, T.A.J.M. (1993) 'Tenses and demonstratives: Cospecific categories', in Geiger, R.A. and Rudzka-Ostyn, B. (eds.): *Conceptualisations and Mental Processing in Language*, Berlin/New York: Mouton De Gruyter.741-784.
- Jespersen, O. (1971) *La philosophie de la grammaire*, Paris: Minuit.
- Kahn, F. (1954) *Le système des temps de l'indicatif chez une Parisienne et chez une Bâloise*, Genève: Droz.
- Kamp, H. (1981) 'Événements, représentations discursives et référence temporelle', *Langages*, t.64, 39-64.
- Kenny, A. (1963) *Action, Emotion, and Will*, London: Routledge and Kegan Paul.
- Kleiber, G. (1990) 'Quand il n'a pas d'antécédent', *Langages* t.97, 24-50.
- Klum, A. (1961) *Verbe et adverbe. Etude sur le système verbal indicatif et sur le système de certains adverbes de temps à la lumière des relations verbo-adverbiales dans la prose du français contemporain*. Stockholm/Coteborg/Uppsala: Almqvist & Wiksell.
- Labelle, M. (1987) 'L'utilisation des temps du passé dans les narrations françaises: le Passé Composé, l'Imparfait et le Présent Historique', *Revue Romane*, t.22/1, 3-29.
- Labelle, M. (1994) 'Acquisition de la valeur des temps du passé par les enfants francophones', *Revue québécoise de linguistique*.
- Lebidois, G. et R. (1971) *Syntaxe du français moderne. Ses fondements historiques et psychologiques*. v.1. Paris: Picard.
- Lyons, J. (1977) *Semantics*, v.2. Cambridge: Cambridge University Press.
- Martin, R. (1971) *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris: Klincksieck.
- Martinet, A. (1960) *Eléments de linguistique générale*, Paris: Colin.
- Meisel, J.M.(1985) 'Les phases initiales du développement de notions temporelles, aspectuelles et de modes d'action.

- Etude basée sur le langage d'enfants bilingues français-allemands'. *Lingua*, t.66, 321-374.
- Molendijk, A. (1983) 'Les notions de perfectivité et d'imperfectivité dans l'explication du Passé simple et de l'Imparfait', *Néophilologue*, t.67, 21-34.
- Molendijk, A. (1985) 'Point référentiel et Imparfait', *Langue française*, t.67, 78-94.
- Molendijk, A. (1990) *Le Passé Simple et l'Imparfait: une approche reichenbachienne*. Amsterdam: Rodopi.
- Molendijk, A. (1994) 'Tense use and temporal orientation', in Vet, C. et Vetter, C. (Eds.): *Tense and Aspect in Discourse*, Berlin/New York: Mouton de Gruyter, 21-47.
- Nef, F. (1986) *Sémantique de la référence temporelle en français moderne*, Berne: Peter Lang.
- Osipov, V. (1974) 'Grammaticalité au futur antérieur', *Le français moderne*, t.42, 20-33.
- Pollack, W. (1976) 'Un modèle explicatif de l'opposition aspectuelle: le schéma d'incidence', *Le français moderne*, t.44, 289-311.
- Pottier, B. (1980) 'Essai de synthèse sur l'aspect', *Recherches linguistiques*, t.5, 239-246.
- Prior, A.N. (1957) *Time and Modality*, Oxford: Oxford University Press.
- Prior, A.N. (1967) *Past, Present and Future*, Oxford: Oxford University Press.
- Prior, A. N. (1968) *Papers on Time and Tense*, Oxford: Oxford University Press.
- Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G. & Svartnik, J. (1985) *A Comprehensive Grammar of English Language*, London/New York: Longman.
- Rand, S.R. (1993) *The French Imparfait and Passé Simple in Discourse*, Arlington: Summer Institute of Linguistics and the University of Texas at Arlington.
- Reichenbach, H. (1947) *Elements of Symbolic Logic*, New York: Macmillan Co.

- Sabeau-Jouannet, E. (1977) 'L'expression de l'organisation spatiale et temporelle, son évolution chez l'enfant de 2 à 5 ans', in François, F. et al. (Eds.): *La syntaxe de l'enfant avant 5 ans*, Paris: Larousse.
- Schogt, H.G. (1968) *Le système verbal du français contemporain*, La Haye/Paris: Mouton.
- Sechehaye, A. (1926) *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris: Collection de la Société Linguistique de Paris.
- Sletsjõe, L. (1963) 'L'imparfait dit hypocoristique. Y a-t-il en français un emploi plus général (d'emphase) de cet imparfait?' *Le français moderne*, t.31, 241-261.
- Sten, H. (1962) *Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne*, Copenhague: Ejnar Munksgaard.
- Tasmowski-De Ryck, L. (1985) 'L'imparfait avec et sans rupture', *Langue française*, t.67. 59-77.
- Vendler, Z. (1967) *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, New York: Cornell University Press.
- Vet, C. (1980) *Temps, aspects et adverbess de temps en français contemporain*, Genève: Droz.
- Vet, C. (1981) 'La notion de monde possible et le système temporel et aspectuel du français', *Langages*, t. 64, 109-124.
- Vet, C. (1985) 'Univers de discours et univers d'énonciation: les temps du passé et du futur', *Langue française*, 67. 38-58.
- Vet, C. (1990) 'Asymmetries in the use of tense and modality', in Nuyts, J., Bolkestein, A.M. et Vet, C. (eds.): *Layers and levels of representation in language theory*, Amsterdam/Philadelphia: J. Benjamins.
- Vet, C. (1991) 'The Temporal Structure of Discourse: Setting, Change and Perspective', in Fleischman, S. et Waugh, L. R. (eds.): *Discourse Pragmatics and the Verb. The Evidence from Romance*, London/New York: Routledge, 7-25.
- Vet, C. (1994) 'Future tense and discourse representation', in Vet, C. et Vetter, C. (eds.): *Tense and Aspect in Discourse*, Berlin/New York: Mouton de Gruyter, 49-76.

- Vet, C. (1994) 'Petite grammaire de l'aktionsart et de l'aspect', *Cahiers de Grammaire*, t.19, 1-17.
- Vetters, C. (1993) 'Passé simple et imparfait: un couple mal assorti', *Langue française*, t.100, 14-30.
- Veyrenc, C. (1988) 'Note sur l'imparfait du non passé en français en français moderne', *Le français moderne* t.3/4, 243-245.
- Von Wartburg, W. (1963) *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris: P.U.F.
- Wandruszka, M. (1966) 'Les temps du passé en français et dans quelques langues voisines', *Le français moderne*, t.34, 3-18.
- Warnant, L. (1966) 'Moi, j'étais le papa... L'imparfait préludique et quelques remarques relatives à la recherche grammaticale', in *Mélanges de grammaire française offerts à M. Maurice Grévisse pour le trentième anniversaire du Bon Usage*, Gembloux: Duculot, 343-66.
- Waugh, L. (1986) 'Aspect and Discourse Function: The French Simple Past in Newspaper Usage', *Language*, t.62, n.4, 846-877.
- Weinrich, H. (1973) *Tempus*, Stuttgart: W. Kohlhammer. Traduit en français sous le titre de *Le Temps*, Paris: Seuil.
- Wilmet, M. (1968) 'L'imparfait dit hypocoristique', *Le français moderne*, t.36, 298-312.
- Wilmet, M. (1976) *Etudes de morpho-syntaxe verbale*, Paris: Klincksieck.
- Wilmet, M. (1980) 'Aspect grammatical, aspect sémantique, aspect lexical: un problème de limites', *Recherches linguistiques*, t.5, 51-68.
- Zemb, J.M. (1980) 'L'aspect, le mode et le temps', *Recherches linguistiques*, t.5, 83-96.

Vita

He You Qi was born on July 6, 1944, in Chongqing, China. He graduated in 1966 from the Department of French, University of Foreign Languages of Shanghai. He taught French at the Institute of Foreign Languages of Tienjin, then at East China Normal University, Shanghai. In 1983, he went to France as a visiting scholar at the University of Paris VII, where he wrote a first version of the present study. He came to Louisiana State University in 1993, and finished this work in 1996.

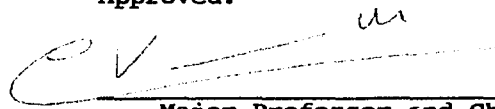
DOCTORAL EXAMINATION AND DISSERTATION REPORT

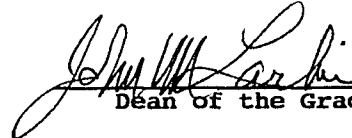
Candidate: YOU QI HE

Major Field: FRENCH

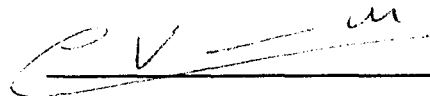
Title of Dissertation: Deux niveaux d'expression du systeme aspectuel-
temporel en francais

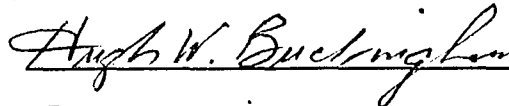
Approved:

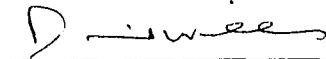

Major Professor and Chairman


Dean of the Graduate School

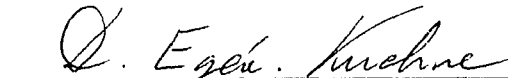
EXAMINING COMMITTEE:

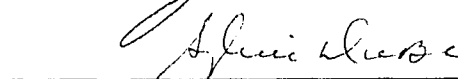


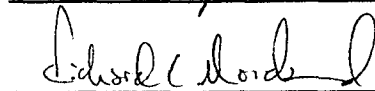












Date of Examination:

January 22, 1996